



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



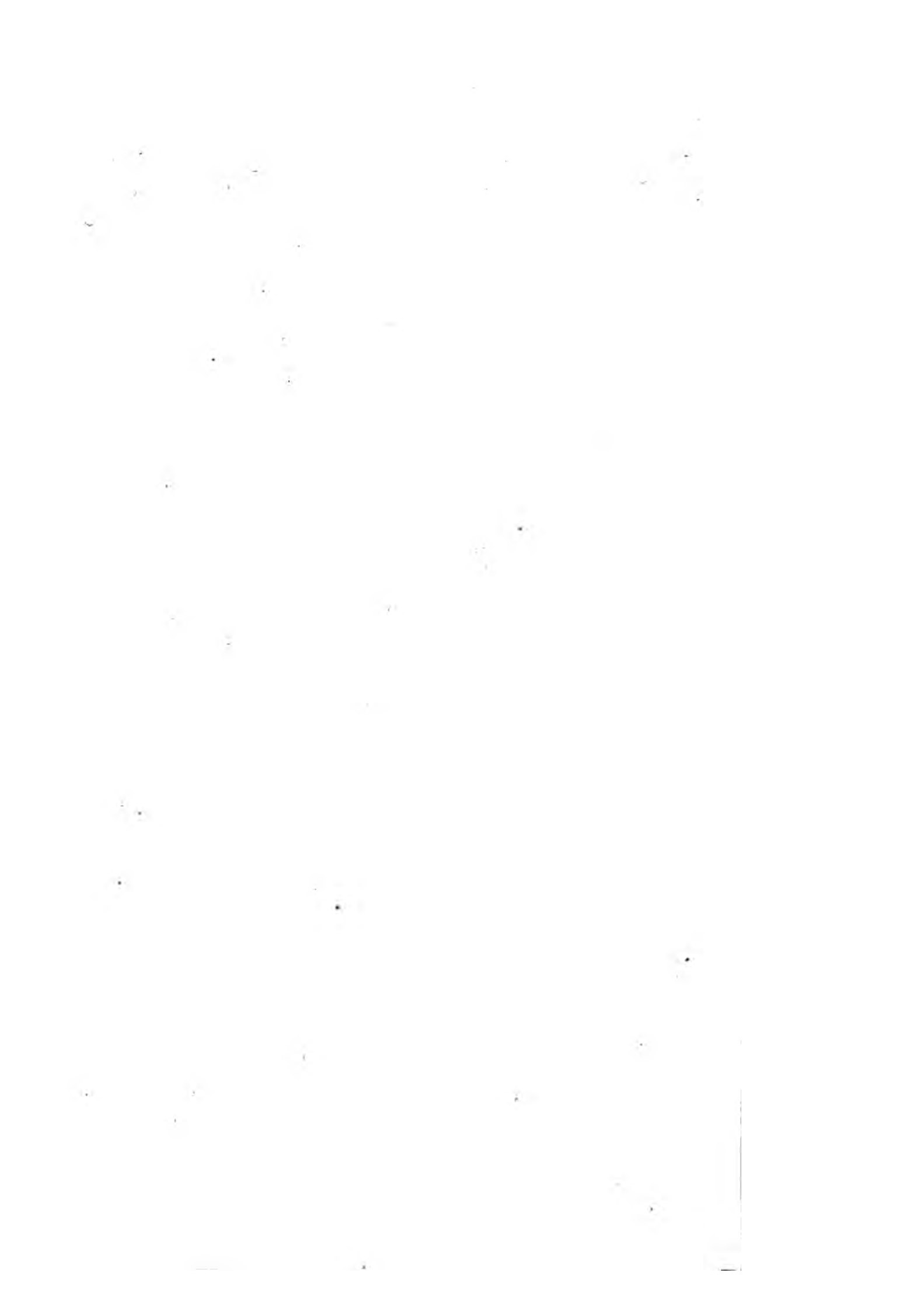
nx/mm
0475
KMK

Tchemerzine V/p176
(needs correction)

Vet. Fr. II A. 1241



Bought from Blackwell



[The following text is extremely faint and largely illegible. It appears to be a list or a series of entries, possibly names or titles, arranged in a structured format. Some faint words are visible, such as "THE UNIVERSITY OF CHICAGO" at the top and "THE UNIVERSITY OF CHICAGO" at the bottom. The main body of text contains several lines of what might be names or titles, but they are too light to transcribe accurately.]

ŒUVRES

M^AÉLÉES

EN PROSE ET EN VERS.

Par M. le Comte ANTOINE HAMILTON.



A PARIS, RUE S. JACQUES ;

Chez JE. FR. JOSSE, Libr. Impr. ordinaire
de S. M. C. la Reine d'Espagne, seconde
Doüairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

10 DEC 1975

OF OXFORD

LIBRARY

AVIS DU LIBRAIRE.

JE m'acquiesce de la promesse que j'avois fait au Public en lui donnant ce Recüeil des *Oeuvres mêlées de M. d'Hamilton*. Elles m'ont été demandées avec tant d'empressement par plusieurs Personnes de la Cour qui en avoient déjà connoissance, que je ne doute pas qu'elles ne soient reçües très-favorablement.

Les trois volumes de *Contes* que j'ai donné l'année dernière du même Auteur, ont eu un grand succès ; mais j'ose assurer que ces *Oeuvres mêlées* sont beaucoup plus à la portée de tout le monde, que n'étoient les trois *Contes*, quoi qu'écris avec beaucoup de légèreté & de vivacité : on trouvera dans ce Recüeil des choses très-singulieres, & qui piqueront le goût du Public.

J'en ai retranché quelques Pièces uniquement pour me conformer aux sentimens de cet illustre Au-

ij A A V T I S

teur ; sur ses Ouvrages , & n'ay pas
le dessein en dernière volonté sur un en-
vir qu'il a voulu qu'ils se passassent dans
l'oubli. Mais j'avouerai de bonne
foi que je n'ay pas le mérite de cette
réflexion , & que je la dois à nos
Amis respectables & de ce grand
homme, qui ont exigé de moi un
sacrifice auquel il n'avoit pas de
mon état d'avoir pensé le premier.
Je puis du moins certifier que si
l'on ne trouve pas dans ce Volume
tout ce qu'il est sorti de la plume de
M. de Lamihans on n'y a trouvé
rien qui ne soit véritablement de
lui & ce Recueil n'ayant été recueilli
par une Personne de ses amies in-
times, qui a hérité de sa mort de
la plus grande partie de ses Ou-
vrages que j'ai imprimé sur ses pro-
pres Manuscrits de l'Auteur. J'ai
même porté si loin le respect dû
à sa mémoire, que je donne l'His-
toire de *Ercole* comme il l'a don-
née lui-même, c'est-à-dire impar-
faite, & semblable aux Tableaux

DU LIBRAIRE. iij

des grands Peintres (qui n'ont pas
 été finis), elle servira plutôt de mo-
 dèle pour quelque œuvre, laquelle
 n'inspirera d'envie de la chasser,
 dans la crainte de que pour voir
 réviser. *si est sup & noix est*
 brisé & simple & noble donc est
 reu Histoire est écrite & fait & fait
 que si sub auroit été capable de
 mettre la dernière main à cet
 le *de l'histoire de Zolide* que M. de
 Voiture n'a pas voulu achever, c'est
 au Public à juger si M. de l'histoire
 auroit mieux fait de finir *l'histoire*
 que de nous donner ce coupmen-
 cement de *Zeyde*, qui si interé-
 sante pas moins son Lecteur qu'*l'histoire*
de l'histoire que l'a laissé dans la même
 peine après avoir vu procuré le
 même plaisir & la même satisfaction.
 On assure cependant qu'il y a une
 personne unique dans le monde qui
 possède la suite de *Zeyde* & je ne
 négligerai rien pour découvrir en
 quelles mains elle peut être tombée,
 afin d'en faire part au Public &

iv AVIS DU LIBRAIRE.

d'augmenter, s'il se peut, la réputation de ce digne Auteur ; en cas que celle qui possède ce trésor, veuille bien le communiquer.

Pour avoir une intelligence parfaite de quelques endroits des Pièces qui composent ce Recueil, il seroit bon d'y joindre des Eclaircissemens qu'on n'est pas en état de donner par rapport à quelques personnes de considération qui n'ont pas voulu se faire connoître ; mais comme il ne s'agit dans ces endroits que de petits faits anecdotes peu importans par eux-mêmes, & dont la noblesse & l'agrément des expressions fait tout le mérite ; la connoissance de ces faits n'augmenteroit que médiocrement le plaisir du Lecteur, qui sentira par tout le stile des *Mémoires du Comte de Grammont*, dont on vient de faire une nouvelle édition, au commencement de laquelle se trouve un abrégé des principaux événemens de la *Vie du Comte Antoine Hamilton*, auteur de ces Mémoires.

OEUVRES



ŒUVRES MÉLÉES

EN PROSE ET EN VERS.



POÉSIES.

SUR LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE BRETAGNE.



CHANTEZ, Déesse de Sicile,
Chantez, ou prêtez-nous la voix
Que vous prêtates autrefois
A votre favori Virgile,
Lorsqu'il chanta si haut la naissance inutile,
Les destins merveilleux & les futurs exploits
Que devoit faire pour la Ville
(Sur la foi de quelque Sybille)
Un Guerrier qui mourut au bout de quelques mois.

De Citoyen Romain l'orgueilleux caractère ,
 Des Ancestres de Pollion ,
 Ny la Dignité Consulaire
 Dont étoit revêtu son Pere ,
 Ne valoit pas telle Chançon ;
 Elle étoit digne du grand Nom
 D'un Fils de France , ou de sa Mere ;
 Et de l'avoir pris sur le ton
 Que Virgile avoit fait pour un Enfant
 vulgaire ,
 C'étoit se moquer d'Apollon.



Venez donc Filles immortelles ,
 Venez m'enseigner le secret
 Dont les Voitures , les Chapelles ,
 Les Rousseaux , & les Fontenelles
 Ont paré leurs écrits d'un tour noble & parfait ;
 Mais non , vous n'êtes pas mon fait ,
 Muses , vous n'êtes plus nouvelles ,
 Et je sçais à quel point l'on hait
 Toutes les antiques Pucelles
 Et leurs modernes bagatelles ;
 On ne les souffre qu'à regret,



Que la Déesse qui preside
 Au retour des naissantes Fleurs
 Orne nos Vers de ces couleurs
 Où le bon sens toujours reside ;

Que loin des lieux communs & des vieilles fa-
deurs

Dont par un encens insipide

On donne aux Heros des vapeurs ,

Ce soit le Fils d'Adelaïde

Qui nous inspire , qui nous guide ;

Et regne dans nos chants comme elle sur nos
cœurs.



Trésor dont la vouîte azurée

A daigné nous faire un présent ;

Illustre & précieux Enfant ,

Pour qui Lucine interessée

Favorise l'heureux moment

D'une naissance désirée ;

Et par ce grand événement

Ajoute un nouvel ornement

A l'éclat d'une race en tous lieux réverée.

Puissent les sœurs pour vous filer si lentement ;

Que de la trame mesurée

A tous les mortels en naissant

Votre part soit ici d'éternelle durée.



Trop de grandeurs à cette Cour

A qui vous devez la lumiere ,

Pour n'y pas faire un long séjour ;

Vous y devez régner un jour ,

Et vous la verrez toute entiere

A ij.

PO E S I E S.

Tantôt suivre vos pas dans la noble carrière
Où tous vos grands Ayeux ont brillé tour à tour ;
Tantôt trouver en vous la grace singulière
Et tous les traits du Dieu d'Amour
Dont votre Mere est heritiere.



Jadis Carroufels & Tournois,
Festins pompeux, superbe dance ;
Auroient celebré la naissance
D'un Petit-Fils de tant de Rois ;
Mais aujourd'hui que la prudence,
Plus necessaire qu'autrefois
Met des bornes à la dépense
Et regle la magnificence :
Elevés d'Apollon, qui suivez d'autres loix,
Au moins que les accens de vos sçavantes voix
Ne restent pas dans le silence.



Que depuis le climat des Lys
Jusqu'aux profondes Antipodes
L'air & la terre soient remplis
De Chants, & de nouvelles Odes ;
Dans le pays des Episodes
Sans équipage, sans habits
On se distingue à juste prix,
Et les neuf Sœurs sont si commodes
Que la dépense des Ecrits
N'est pas la plus chere des modes
Que l'on pourroit suivre à Paris.

P O E S I E S.



Du Parnasse (qui veut) s'empare ,
A tous venans il est ouvert ,
Et Phœbus n'est plus à couvert ,
De cette invasion barbare ,
Dessous le laurier toujours vert
Dont son auguste front se pare,
De son nom chaque Auteur se sert ;
Mais sur le Mont sacré le sens commun est rare ,
Et par un changement bizarre
En fait d'esprit , c'est un desert.



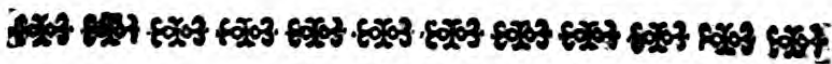
Partout nouvelles Comedies ,
Operas pleins de rapsodies ,
Etalent leur frivole orgueil ,
Et chaque jour des Parodies
Sous le titre de Tragedies ,
Fatiguent tout Paris d'un miserable deuil ,
Et par malheur sont applaudies
Depuis que Despreaux est habitant d'Auteuil ;
Et que les Parques ennemies
Au celebre Racine ont ouvert le cercueil.



Vous , notre nouvelle esperance ,
Vous dont les destins sont rendus
Aux souhaits ardens de la France ,
Pour les premiers qu'elle a perdus ;
Prince ! réformant les abus
Qui lassent notre patience ,

P O E S I E S.

Quand vous aurez en main la suprême puissance ;
De ces Poètes prétendus
Pour nous venger de l'insolence ,
Que leur fatras soient défendus ;
Et qu'au péril de la potence ,
Releguez dans leur ignorance ,
Leurs Confreres ne riment plus.



A MADEMOISELLE
DE LA FORCE.

LA Force & l'Art brillent dans ton ouvrage ,
Trop heureux qu'imbecile troupeau
M'ait affailly , puisque j'ay l'avantage
Que chappionne à si haut parantage
Protégé m'ait sur le sacré coupeau.



Point ne craindray malignité , ne rage ;
De tous ces gens à debile cerveau ,
M'as accordé ton puissant Patronage ,
La Force.



De mots heureux , naturel assemblage ;
Style naïf , éloquent badinage ,
Dans tes Ecrits , se joint à tour nouveau ,
Bref Marot n'eut tant d'esprit en partage ,
Qu'il en reluit dans ton charmant Rondeau ,
La Force.



POUR MADEMOISELLE SCHELTON

le jour de sa fête.

Belle Infante ! Fier est l'empire
 Que sur les cœurs vous exercez :
 Quant à moi , vous m'embarassez
 En m'ordonnant de vous écrire ;
 De Bouquets mes Vers sont lassez ;
 Et quoique pour vous empressez ,
 Ils ne pourroient jamais produire
 Que quelques lieux communs , glacez,
 Qui n'ont garde de vous suffire ;
 De dire que vous effacez
 Tout ce que l'Univers admire ,
 Ou jurer , que vous surpassez
 Tout ce qu'ici jadis ma lyre
 Louïa dans ses accords passez ;
 Pour une autre , il est vrai , ce seroit beaucoup
 dire :

Mais pour vous , ce n'est pas assez.

A quoi me sert cette Préface ,
 Il faut enfin vous obéir ;
 Chantez pour moi , Dieu du Parnasse !
 Que dans vos Vers Schelton ait place ,
 C'est le plus beau sujet que vous puissiez choisir.
 Quoi , vous faites la sourde oreille !

Et loin de vous charger de ce soin glorieux ;
 Votre Divinité sommeille
 Allez vous cacher dans les Cieux ;
 Et vous , charmant Dieu de la treille ;
 Pour cette brillante merveille
 Inspirez-moi des chants tendres & gracieux !



A M. . . .

DE Sceaux la charmante retraite
 Pour votre Cour semble être faite :
 Elle a plus d'éclat , plus d'appas
 Que n'eut la Grece ou l'Italie ;
 Mais quand vous ne l'habitez pas
 En chercher là seroit folie.



Dans ces lieux où votre présence
 Joint les plaisirs à l'innocence
 Les Muses forment leurs concerts ,
 Et je crois que leur Maître inspire
 A vos heureux Hôtes les Vers
 Qu'il accompagne de sa Lyre.



Les premiers dignes du Parnasse ;
 Seront à la premiere place ;
 Leur Auteur sçait quelque Latin ,
 Et plus élégant que Voiture

P O E S I E S.

De Phœbus préside au Lutrin ;
Je reconnois sa tablature.



Les autres dans leur caractère ,
N'ont point d'une Muse étrangere ,
L'impolitesse ni l'accent :
Dans notre Cour sombre & muette ,
Hélas ! c'est faute de talent ,
Que l'on ne chante pas Laurette.



B O U Q U E T

Pour Madame la Princesse
d'Angleterre.

JE me promenois dans la Forêt , au milieu de l'oisiveté , de l'indolence & de l'ennui ; c'est-à-dire , en fort mauvaise compagnie , lorsque je fus frappé par l'éclat d'une figure si brillante & si lumineuse , que je crus d'abord que la Déesse Innubibus étoit de retour ; cependant c'étoit toute autre chose.

Sa face étoit environnée
De rayons foibles & legers ;
Et par ces lauriers toujours verds
Dont sa tête étoit couronnée ,
Je reconnus le Dieu des Vers.

Il s'étoit assis au pied d'un chêne ; & ayant mis bas ces petits rayons qui commençoient à m'ébloüir , je pris la liberté de lui demander qui menoit son Chariot pendant qu'il nous faisoit l'honneur de se venir rafraîchir dans notre solitude ? A cette question il se mit à rire , & me dit :

Il est vrai qu'une austere loi
Doit rendre ma course éternelle
Sur tout l'Univers que je voi ;
Mais j'ai chargé de cet emploi
Les yeux de certaine Mortelle
Qui brillent cent fois plus que moi.

Qu'en dites - vous ? J'en dis , lui répondis - je , que je connois d'assez beaux yeux ; mais je n'en connois point d'assez hardis pour aller là haut éclairer le Monde à votre place.

Je connois certains yeux qui même dans
l'hyver
Echaufferoient les gens à dix pas à la ronde ;
Mais d'aller, comme vous, & par terre & par mer ,
Du haut du Firmament éclairer tout le monde ,
Ce sont de vrais contes en l'air.

Quoiqu'il en soit , si votre immortalité a quelques ordres à me donner , elle n'a qu'à

parler , son serviteur l'écoute. Ecoutez donc , répondit - il : tandis que vous écriviez des folies pour Forge , vous avez laissé passer une des Fêtes de la Princesse sans lui donner le moindre signe de vie. Réparons cette faute , & tâchons de lui rendre demain , fête de saint Louïs , quelque hommage qui soit digne d'elle. C'est ce que vous auriez de la peine à faire vous-même , lui dis - je ; mais pour moi , comment voulez - vous qu'entre cy & demain matin ? Ne vous mettez pas en peine , me dit - il , je vous aiderai. En attendant , dites moi un peu comme vous vous y prendrez ? Je prendrai , lui dis - je , du papier bien blanc , & je mettrai tout au haut de la feüille , M A D A M E ; & tout au bas je commencerai par V O T R E A L T E S S E R O Y A L E , en grosses lettres. Bon , dit - il , voilà justement comme un Ambassadeur Extraordinaire , après lui avoir fait trois reverences , commenceroit sa Harangue ! Il est bien question ici de ce profond respect dans les formes , cela seroit bon pour un Placet ; mais lorsque vous prenez la liberté de lui adresser des Vers , voici , par exemple , comme il faudroit commencer.

Vrai chef - d'œuvre des Cieux l'adorable Princesse !

Vous en qui le haut rang , les graces , la jeunesse ,

Et ces trésors naiffans , d'immortelles beautez ;
Sont encore au deffous des autres qualitez ;
Vous que j'aime mieux voir , en éclairant le
Monde ,

Que tout ce que revoit ma course vagabonde ,
Vous qui faites briller le sang de vos Ayeux ,
Par l'éclat des vertus , par l'éclat de vos yeux ;
Et rassemblez en vous l'auguste caractère,
D'un Roi chéri des Cieux , & d'une Illustre
Mere ;

Recevez aujourd'hui dans nos plus doux con-
certs ,
L'hommage de nos vœux , & celui de nos Vers.

Doucement , s'il vous plaît , Seigneur
Phœbus , lui dis - je , vous ne songez pas
que c'est moi que vous voulez faire parler ,
& que vous parlez vous - même. Ce que
vous dites - là me paroît assez beau , du
moins fais - je assuré que tout en est vrai ;
cependant il ne me conviendrait pas de le
prendre sur ce ton , il n'appartient qu'à
vos Muses Thalie & Melpomene d'ha-
biller la Poësie si magnifiquement. La
Muse que vous me prêtez quelquefois ,
n'est qu'une petite couturiere en fait d'or-
nemens , & ne sçait tout au plus faire que
des Manteaux & des Jupons.

Elle est la très - humble servante

De ces nobles expressions ,

Que forme la lyre éclatante
 De vos illustres Nourrissans,
 Dans nos Prez & dans nos Vallons,
 Sur la Mufette humble & rempante,
 Tandis qu'en gardant ses Moutons,
 Quelque Berger soupire, & chante
 Les yeux de sa rustique Infante,
 Ma Muse aussi fait des Chanfons
 Pour quelque Iris des environs
 Dont il faut qu'Iris se contente.

Tout cela ne vous servira de rien, me
 dit-il : je veux absolument que vous ayez
 l'honneur d'envoyer un Bouquet à la Prin-
 cesse d'Angleterre ; & puisque vous re-
 noncez aux grands Vers, employez ceux
 que vous sçavez faire pour lui parler, à
 peu près de cette manière.

Sœur du Chevalier de Saint-George,
 De ce Chevalier, dont le nom
 Est connu depuis le Japon
 Jusqu'aux climats où l'or se forge !
 Je viens de la part d'Apollon,
 Qui me tient le pied sur la gorge,
 Vous demander en Vers pardon
 Des fatras que j'ai faits pour Forge.

Vous offrez aux yeux ébloüis,
 L'éclat de la naissante Aurore ;

P O E S I E S.

Mais pour ces trésors , qui chez Flore
 Sont à présent évanouïs ,
 Nous les verrons renaître encore ,
 Pour vous le jour de saint Louïs.
 Ce ne seroit pas un miracle ,
 Princesse ; pour votre beauté ;
 Mais de peur qu'Apollon , qui nous rend cet
 oracle

Ne dise pas la verité ,
 Offrons à l'astre d'Angleterre
 Au lieu de Fleurs ces nouveaux Vers :
 Offrons les vœux de l'Univers ,
 Au plus digne objet de la terre.

Mais nous reconnoissons ici ,
 Malgré Phœbus & son langage ,
 Combien ce triste voisinage ,
 Combien Saint-Germain & Poissy
 Sont incapables de l'ouvrage.

O vous , nos Sœurs près de Passy !
 Vous qui la reverez aussi ,
 Et qui la voyez davantage ,
 Rendez-lui pour nous un hommage
 Où nous avons mal réüssi.



• Les Religieuses de Chaillot.



SUR LE PORTRAIT
DE MADAME
LA PRINCESSE D'ANGLETERRE.

M A D R I G A L.

J E le dirai sans complaisance,
J Arlo, pourquoi dissimuler ?
Les attraits que votre science
A nos regards vient d'étaler,
A ceux de la Princesse ont droit de s'égalers ;
Mais si l'art avoit la puissance
De faire aller la ressemblance
Aussi loin qu'elle peut aller,
Il faudroit exprimer ses graces dans la dance,
Il faudroit la faire parler.



V E R S I M I T E Z

D'UNE ODE D'HORACE.

O Ui, dans le feu de ma jeunesse,
J'ai suivi l'Amour autrefois ;
Et si j'ai vû quelque tygresse,
Farouche & rebelle à ses loix,
J'ai trouvé benigne Maîtresse,

Qui daignoit écouter la voix
D'un Amant réduit aux abois ,
D'un cœur accablé de tristesse ;
Et j'ai servi plus d'une fois
Sous les drapeaux d'une Déesse
Humaine jusqu'au bout des doigts.
Enfin au pays de tendresse ,
Soit par constance ou par adresse ,
J'ai fait quelques petits exploits ;
Mais las de tout ce qu'il faut dire ,
Plus las de ce qu'il faut écrire
Pour flechir un cœur de rocher ,
Du mien il est tems d'arracher
Celle qui cause mon martyre :
Hâtons - nous de le dégager ;
C'en est fait , ma tendresse expirée
Reine de l'amoureux empire ,
Je viens à ton Temple attacher
Tout ce que l'ingrate m'inspire
Avec cette inutile lyre
Qui n'a jamais pû la toucher.
Hauffe , Déesse de Cithere ,
Mere d'Amour , hauffe le bras ;
Fais que cette beauté sévere
N'échappe pas à ta colere.
Déesse ne l'épargne pas ;
Et puisque son cœur temeraire
Méprise & le Fils & la Mere ,

Vange - toi de ses attentats
 Sur ses indifferens appas ,
 Prens ton ascendant ordinaire ;
 Embraze -la de tous tes feux.
 Ou plutôt , pour me rendre heureux ;
 Fais que l'insensible Clarice ,
 N'éprouve point d'autre supplice ,
 Point de tourment plus rigoureux ,
 Que celui d'être un jour propice
 A la constance de mes vœux.



P O U R M A D A M E

L A C O M T E S S E D E

R O N D E A U .

DAns un Rondeau , me dit le Dieu des Vers ,
 Peins la beauté dont tu porte les fers ;
 Du grand Voiture emprunte la maniere ,
 Et cherche ailleurs ces traits , cette lumiere ,
 Dont en rimant moi - même je me fers.

Pour copier ses agrémens divers ,
 Trace Venus sortant du sein des Mers ;
 Et mets enfin Clarice toute entiere ,
 Dans un Rondeau.

Pere du jour , lui dis - je , & des Concerts .

Quand sur mon front j'aurois vos lauriers verts ,
 Je ne pourrois fournir telle carriere ;
 Je tarirois plutôt votre riviere ,
 Et je mettrois plutôt tout l'Univers
 Dans un Rondeau.



SUR LE MESME SUJET.

L'Astre du jour ne voit rien-ici bas ,
 Qui soit égal à ces divins appas ,
 A ces beautez dont Flore est le modèle ;
 C'est de Venus la figure immortelle ,
 C'est son éclat , c'est sa bouche & ses bras.

De l'admirer nos yeux ne sont point las ;
 Moins de trésors ont ces heureux climats ,
 Que va dorer de sa clarté nouvelle
 L'astre du jour.

Celle qui fit jadis tant de fracas ,
 Celle pour qui Paris fit tant de pas ,
 La belle Heleine enfin étoit moins belle ,
 Et n'avoit pas de son tems fait comme elle
 Et ce que voir , & ce que ne voit pas
 L'astre du jour.





B O U Q U E T

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D E

A llez , trop heureuses jonquilles ,
 Nouvelles fleurs , que le hazard
 Sauve des frimats , du broüillard ,
 Des hannetons & des chenilles ;
 Quoique vous veniez un peu tard
 Pour être du Printemps les Filles :
 Allez , de vos jaunes guenilles
 Offrir l'hommage de ma part ;
 Allez , hâtez votre départ ,
 Dans la plus belle des Familles
 Vous verrez quatre Sœurs , fans art ;
 Riches d'attraits , d'esprit gentilles ,
 Et qui n'ont point l'air campagnard ;
 Belles , des pieds jusqu'aux chevilles ,
 Plus sages que Nymphes de grilles ,
 Et qui n'ont pas besoin de fard :
 Là ! tirant l'ainée à l'écart.



Vous lui direz , belle Clarice
 De la Déesse du Printemps
 Nous avons quitté le service ,

Pour vous offrir le sacrifice
 De nos champêtres agrémens ;
 Et pour rendre un petit office
 Au plus fidelle des Amans.



C'est peu pour vous qu'un tel hommage ;
 Mais vous offrant ce que les Fleurs
 Ont de plus aimable en partage ,
 Avec le tribut des neuf Sœurs ,
 Dont il emprunte le langage ,
 Il vous consacre les ardeurs
 Du plus constant de tous les cœurs.
 Que peut - il offrir davantage ?



P O U R

MADAME DE S^t.....

Lieu dont jamais on ne se lasse !
 Adieu. Je vais ceder la place
 Aux Habitans de l'autre Cour ,
 On nous porte ici trop d'envie ;
 Mais quoi qu'on change de séjour
 Ne croyez pas qu'on vous oublie.



La liberté , la complaisance ,
 Les plaisirs avec l'innocence
 Etoient de tous nos entretiens.

On y railloit sans médifance ;
 Peut-on rompre de tels liens
 Sans une extrême violence ?



En quittant les lieux où vous êtes ;
 Pour nos solitaires retraites ,
 Mon sort est digne de pitié ;
 Mais en partant , belle Comtesse ,
 Je vous laisse mon amitié ,
 Et je vous garde ma tendresse.



E P I T R E

A M O N S I E U R R . . .

A D R E S S E .

A Gentil Clerc , qui se clame Roussel ,
 Ores chantant , ez marches de Solure ,
 Où de Cantons Parpaillots , n'ayans Cure ,
 Prestres de Dieu , baissent encor Missel ,
 De l'Evangile en parfinant lecture ,
 Illec , qui va , dans moult noble Ecriture
 (Digne trop plus , de loz sempiternel)
 Mettant planté de cet attique sel
 Qu'en Virelais mettoit , par fois , Voiture ;

A çil Rouffel , ma Rihme , ainçois qu'obfcure ;
Mande faluts dans ce chietif Carthel.



Sçavoir me fit l'autre-hier , par Lettre expresse ;
Nympe pour qui brûlent comme fagot ,
Et Gents de Cour , & la Gent du Permesse ,
Qu'aviez rithmé , pour moy pauvre marmot ;
Et qu'il faloit y repondre fans cefle ;
Lors à Phebus , en ftyle humble , & devot
Me commanday , l'efprit en grand detrefle ,
Mais pour m'ayder , Phebus ne sonna mot ;
Mot ne sonna , de Poëtique efpece ,
A donc , beau Sire , onc n'en ferai fineffe
(Prez vous , n'est bon tourner autour du pot)
Cetuy Quatrain , que plus bas , vous adrefle ,
Oeuvre est , fans plus , du bon Meffer Marot ,
A vous affiert mieux qu'Homerus de Grece
De befoigner de lime , & de rabot
Comme foulez , quand par trop grand rudeffe
Maiftre Clement met Pegazus au trot ;
Quant est de moy , qui n'ay cette hardieffe ,
Si , metier est , vous payer mon écot
En repondant , fon Quatrain (un peu Goht)
Transcrire vais ainfi que fon adrefle.





QUATRAIN RESPONSIF
DE CLEMENT MAROT,

A SON AMY ABEL.

Poëtifer trop mieux que moy sçavez ,
Et pour certain , meilleure grace avez ,
(A ce que voy) que n'ont plusieurs , & meints
Qui pour cet Art , mettent la plume ez mains.



Or quant au sort des Filles immortelles ,
Qui plus ne vont hantant le Mont Thebain ;
A notre cour , grain n'en est de nouvelles ;
Nulle n'en ai ramassée en chemin ;
Mieux leur vaudroit (ez terres infidelles)
S'offrir à Turc , à More , à Sarrazin ,
Que de venir chez nous à Saint Germain
Chercher fortune. Helas ! Qu'y feroint - elles ?
Leur Maître , à peine , y trouveroit du pain.





Mal à propos ressuscitent en France
 Rondeaux qu'on voit par belles dénigrés,
 Mal à propos, selon l'antique usance,
 Devant les yeux d'inexperte Jouvance,
 Gaulois discours ores se sont montrez.



Blondins propos seroient mieux savourez,
 Près de tendrons en fleur d'adolescence,
 Du vieil Marot vient la fine éloquence,
 Mal à propos.



Vous jeunes gars bien fringans, bien parez,
 Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour navrez,
 Quittez Rondeau, Sonnet, Ballade, Stance;
 En bon François contez leur votre chanse,
 Et soyez sûrs que jamais ne viendrez
 Mal à propos.



RONDEAU



R O N D E A U

AU SUJET DES VERS GALANS.

Pour bien rimer Stances , Sonnets , Rondeaux ,
 Bouquets galans , Portraits ou Madrigaux ,
 Pas n'est besoin de monter sur Pegase ;
 Ni que le Dieu qu'on peint en barbe rase
 Soit invoqué pour tels menus propos.

Tendre Berger qui sur ses chalumeaux
 Chante sa Belle , en gardant ses Troupeaux ;
 Doit au sujet accommoder la phrase
 Pour bien rimer.

De ce qu'on aime , il faut dans les tableaux
 Que tout soit elle , en traits originaux ;
 Pour la louer , point de fard , point d'emphase ;
 Mais bien faut-il qu'un peu de tendre extase ,
 En sa faveur offre des tours nouveaux
 Pour bien rimer.





P O U R M A D A M E
L'ABBESSE DE POUSSAY,

Fille de M. le Comte de Grammont, au
commencement de l'année.

C Harmante Abbessè ! de ma part
Recevez , suivant un usage
Etabli devant saint Bernard ,
Et ses Confreres d'Hermitage ,
Ce petit compliment sans fard ,
De qui le sincere langage
A plus de verité que d'art ;
Du nouvel an c'est l'appanage :
Mais j'ai beau presser son départ ,
Entre nous , c'est un grand hazard
Si pour vous faire mon message
Il n'arrive deux jours trop tard :
Car ce Château de haut étage ,
Qui n'a que le Ciel pour rempart ,
Et Mircour , la fin du voyage
De ce chetif menu suffrage ,
Sont , fort l'un de l'autre , à l'écart ;
Trois fois heureux ! si quelque Mage ,
Par un enchantement gaillard ,
Mettoit notre Cour au rivage

P O E S I E S.

Du Fleuve , où vers la saint Medard ,
Tantôt Déesse au fier regard
De cent trésors fait l'étalage .
Et tantôt nage le canard
Habitant de votre Villag ;
En Hyver , triste & sombre Plage
Humide Empire du brotiillard ;
Mais pour m'acquitter de la dette ,
(J'entens en argent de Poète)
Sans aller au climat Persan
Vous chercher quelque riche emplette ,
Ou bien , par magique baguette ,
Aller au Serail du Sultan
Enlever la perle & l'aigrette
Qu'il porte au haut de son Turban ,
Pour qu'aux bons jours on vous le mette
Au col en guise de carcan.
Voici ce que je vous souhaite
Pendant le cours du nouvel An ;
Une santé longue & parfaite ,
Sans qu'un Nouveliste inquiete
D'un doux repos l'aimable plan
Par quelque visite indiscrete ,
De nouveautez faux Artisan ,
Grand Commentateur de Gazette
Et des visions du Prophete
Qui fait l'Almanac de Milan.
Item , que vous soyez défaite

De tout Campagnard courtifan ,
 Qui fadeurs sur fadeurs repete ,
 Subtil & galant Interprete
 Des Enigmes de chaque Ecran ;
 Bref, que jamais chez vous Squelette
 N'entre avec l'air d'une S. . . . ,
 Près de quelque élève de Pan ,
 Que toute Nayade ainfi faite ,
 Avec fon museau de Belette ,
 Et sa paupiere de Merlan ,
 (Digne objet de telle amourette)
 Dans quelque Marais d'Atracan ,
 Loin des Humains , soit en retraite ,
 Et fasse avec lui Chanfonnette ,
 Où la Flute de l'Egipan
 Réponde aux Vers de la Choïette.
 Voilà ce que je vous souhaite
 Pendant le cours du nouvel An.



R O N D E A U R E D O U B L E .

P Ar grand bonté cheminoient autrefois
 Preux Chevaliers couverts de fine armure ;
 Ores par Monts , ores parmi les Bois ,
 Redressant torts , & deffaisant injure.

Trouvoient , par cas , horions , meurtriffure ,
 Par cas aussi , sur frigans pallefroys

Dames près de deux friandes d'avanture ,
Par grand bonté cheminoient autrefois.

Toujours mettoient amour deffous leurs loix ,
Jeunes beautez de benigne nature ;
Et voyoit-on bien reçûs chez les Rois
Preux Chevaliers couverts de fine armure.

Meshuy s'en vont mis en déconfiture ,
Soulas , déduits , & la Gent à Pavois
Plus ne s'ébat à coucher sur la dure :
Ores par Monts , ores parmi les Bois.

Princesse en qui le Ciel met à la fois ,
Esprit sans fin , & graces sans mesure ,
Vous seule allez du vieux temps aux abois ,
Redressant torts , & deffaisant injure.

Par grand bonté.

~~~~~

## R O N D E A U.

Q Ue de beaux yeux ! Dans les Vers , les Ro-  
mans ;

Tout en est plein dans nos Recueils galans ;  
Par tout Pays ce lieu commun domine ,  
Chez l'Espagnol , chez la gent Sarrafine ,  
C'est un refrain qu'on met à tous les Chants.

Aux Operas , beaux yeux sont triomphans ,  
Ils rendent fous les Arys , les Rolans ,



Et l'on n'entend parler chez Proserpine  
Que de beaux yeux.

Pour contenter & le cœur , & les sens ;  
J'aimerois mieux d'aimables sentimens ,  
Des bras bien faits , une peau blanche & fine ;  
D'autres appas , dont on juge à la mine ,  
Tréfors heureux ! cent fois plus séduifans  
Que de beaux yeux.



A M A D A M E

LA COMTESSE DE . . . . .

**P** Réfent de la faifon nouvelle ,  
Filles de Flore & du Printems ,  
Jonquilles ! Portez mon encens  
Dans votre fraîcheur naturelle ,  
A la plus digne , à la plus belle  
Des Nymphes de ces lieux charmans ;  
Parmi cent hommages brillans  
Qui feroient bien plus dignes d'elle ,  
Vous n'êtes qu'une bagatelle ,  
Malgré vos nouveaux agrémens ;  
Mais vos attraits font innocens ,  
Et vous femblez faites pour celle  
Qui ne veut point d'autres préfens.



## A MADAME BIDLE.

**S**I dans la Cour de la Princesse  
 L'Amour étoit à vos côtez,  
 Dans l'autre il vous suivra sans cesse ;  
 C'est en vain que vous desertez.  
 Oûi, Bidle, votre fuite est vaine,  
 Si vous ne quittez la maison ;  
 Car pour le Comte de Grammont,  
 Il ira jusques chez la Reine  
 Vous demander par votre nom,  
 Et vous appeller inhumaine.

Là, sans le secours d'un recüeil,  
 Pour vous compter en vers sa chance,  
 Et pour exposer sa souffrance,  
 Il vous dira la larme à l'œil,  
 My-Dere ayez pitié du tourment qui me presse,  
 Ma chere, j'étois déjà sous votre loi  
 Quand vous étiez à Son Altesse,  
 J'ai toujours la même tendresse,  
 My-Der, ayez pitié de moi.

De mille charmes l'étalage  
 Accompagne par tout vos pas,  
 Ceux des graces, ceux du visage,  
 Votre figure, tout engage  
 Je le sens ; mais en vain je vous rends un hom-  
 mage,

Dont votre fierté ne veut pas.  
 Bidle , par quel destin bizarre  
 Possédez-vous tous les trésors ;  
 Dont la nature ailleurs avare ,  
 Redoublant pour vous ses efforts ;  
 Vous orne l'esprit & le corps ?  
 Si votre cœur n'est qu'un barbare ;  
 Qui sans tendresse & sans remords ;  
 De mille cruautés se pare.  
 Triomphante de toutes parts ,  
 On veut vous voir , on veut vous suivre ;  
 Cet enchantement nous enivre ;  
 On n'en voit que trop les hazards :  
 Cependant tout le cœur s'y livre.  
 Mais ce n'est pas l'esprit de vivre  
 Qui fait qu'on cherche vos regards.  
 Ma raison par vous enchaînée  
 Est trop foible pour m'assister ;  
 Vers son penchant mon ame est entraînée ;  
 Vous aimer est ma destinée :  
 Comment pourrois-je y résister ?  
 Charmé du poison qui me tuë ,  
 Je m'offre par tout à vos coups ;  
 Mais vous fuyez jusqu'à la vûë  
 D'un malheureux qui meurt pour vous.  
 Telle est des sorts la différence ,  
 Dans l'empire amoureux c'est le vainqueur qui  
 fuit ,  
 Et le vaincu , sans force , sans défense ,

D'une vaine persévérance  
 Attaque toujours , & poursuit.  
 Mais il faut changer de langage ;  
 Ce discours vous est ennuyeux ,  
 L'autre vous plaisoit davantage ;  
 Mais quand on s'adresse à vos yeux ,  
 Bidle , il n'est plus de badinage ,  
 Le sujet devient sérieux.

Jalousie, je la quittai sans lui faire la  
 révérence , & je vins chez moi me livrer à  
 tout ce que la Poësie long - tems negligée  
 m'inspira pour exprimer les sentimens de  
 mon cœur , en vous adressant ces Vers :

Unique objet de ma tendresse ,  
 Vous dont je veux suivre la loi ,  
 Malgré les loix de la Princesse  
 N'aurez - vous point pitié du tourment qui me  
 presse ,  
 N'aurez-vous point pitié de moi.





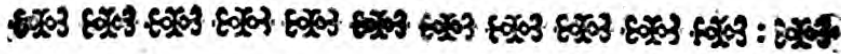
## B O U Q U E T

### POUR LA BELLE VARICE.

**D**U Saint dont vous portez le nom  
 La Fête m'étoit échappée  
 Sans que j'en sçache la raison ;  
 Car pour vous mon attention  
 N'étoit point ailleurs dissipée ;  
 Mais l'octave étant ratrapée ,  
 Il faut vous demander pardon  
 D'une erreur où l'intention  
 Ne fut jamais enveloppée ,  
 Et vous offrir un petit don  
 Dont l'influence d'Apollon  
 Soit aujourd'hui seule occupée ;  
 Car désormais Flore en manchon ,  
 ( De Bouquets fort mal équipée )  
 Laisse sa Cour à l'abandon  
 Des frimats qui l'ont usurpée ;  
 Par-cy par-là , quelque chardon  
 Sort de la terre détrempée ,  
 Mais Fleurs ne sont plus de saison.  
 Cependant que pourrois-je écrire  
 Qui fut digne de vos appas ?  
 Quoi ! les célébrer sans redire

Ce que j'ai dit en pareil cas.  
 Phœbus lui-même avec sa Lyre,  
 Et les neuf Muses sur ses pas,  
 A peine y pourroit-il suffire;  
 Car ce n'est pas tout que de luire,  
 Et faire en l'air bien du fracas;  
 Des tons sublimes on est las  
 Souvent tandis qu'on les admire,  
 Il n'appartient qu'au cœur d'instruire  
 Dans l'Art d'orner tendres fatras;  
 Puisqu'enfin si l'objet n'inspire,  
 On a beau chanter & beau dire,  
 Tout ce qu'on dit ne touche pas.

En vain le Dieu du Mariage  
 M'avoit banni de votre Cour,  
 A peine y suis-je de retour  
 Que sans vous ôter l'avantage  
 D'être plus belle que le jour,  
 L'Amour m'y fait voir un visage  
 Du même éclat, du même tour,  
 Des mêmes traits & du même âge  
 Qu'eut celle qui blessa l'Amour.  
 Les Graces sont votre partage,  
 Chez vous elles font leur séjour;  
 La belle Laure est leur ouvrage,  
 Et ce n'est pas être volage  
 Que de soupirer tour à tour,  
 Où pour vous, où pour votre image.



POUR MADAME  
LA COMTESSE DE .....

**D**Ez cette sombre matinée ,  
Où les Amours froids & tremblans  
Restent avec les agrémens  
Autour de quelque cheminée ;  
Vos yeux paroissent plus brillans ,  
Et vos attraits plus séduifans  
Qu'ils n'étoient la dernière année ;  
Mais d'embellir à tous momens ,  
Et d'être sourde à vos Amans ,  
N'est-ce pas votre destinée ?

De ce nouvel an tout le cours  
Verra mon cœur , pour vous , le même ;  
Et je vous dirai tous les jours ,  
( Malgré votre rigueur extrême )  
Belle Varice ! Je vous aime ,  
Et je vous aimerai toujours.





P O U R

MADEMOISELLE LAURE B.....

**V**ous qui présidez au Parnasse ,  
 Dieu des Vers ! Et vous doctes Sœurs ,  
 Qui m'avez quelquefois accordé vos faveurs ;  
 Pour une Laure encore , accordez-moi de grace  
 Des Vers nouveaux au lieu de Fleurs ,  
 Au lieu de Flore & son empire  
 Qui nous furnissoient des Bouquets ,  
 Et qui n'ont plus rien à nous dire :  
 Phœbus offrez à ses attraits  
 Les hommages de votre Lyre.  
 Mais que votre encens soit discret ,  
 Le vrai suffit pour sa louange ;  
 L'hyperbole n'est pas son fait ,  
 Elle n'en prendroit point le change ,  
 Et se moqueroit du nom d'Ange ,  
 Dont vous baptisez maint objet ,  
 Dont l'air & la figure étrange  
 N'ont souvent rien qui ne soit laid.  
 Dites tout uniment que tout en elle engage ,  
 Qu'un esprit doux & naturel ,  
 Avec les graces du bel âge ,  
 Dans un agrément éternel ,  
 Du vrai mérite est le partage ;



Et comme du sien c'est l'image ;  
Où tout est sincere & réel ,  
Tenez - vous - en à cet hommage.

~~~~~

A M A D A M E

LA COMTESSE DE.....

Recevez , charmante Comtesse ,
Ces Vers , ils sont de ma façon ;
Vainement j'en ferois finesse ,
Car vous n'y verrez rien de bon ,
Si ce n'est quelque peu d'adresse ,
Dont j'y fais entrer son Altesse
En les ornant de votre nom.
Vous m'avez ordonné de faire
Un ample détail de ces lieux ;
Dans un projet si téméraire
Je pourrai bien être ennuyeux ;
Mais dès qu'un desir curieux
Vous prend , il faut le satisfaire :
Vous le voulez , & pour vous plaire
Je vais faire tout de mon mieux.

D'abord se présente un Portique ,
Où l'Architecte & les Maçons ,
Comme de nouveaux Amphions ,
Mélant avec l'ordre Dorique ;

Mais d'où vient (moi) que je me pique ,
 D'aller décrire des Maisons ?
 N'importe : Un Palais à l'antique ,
 Garni de vastes Pavillons ,
 Elevant au Ciel sa fabrique ,
 Semble braver les Aquilons ,
 Lui dont l'enceinte magnifique
 Contient le plus beau des Sallons.

Là les Graces tenoient boutique
 Dans la plus rude des faisons :
 Là les Muses faisoient Chançons ,
 Tantôt dans le stile Comique ,
 Et tantôt élevant leurs tons
 Jusqu'au sublime & l'heroïque ,
 Nous enchantoient par la Musique
 Que repetoient leurs Nourrissans ;
 Car dans leur accès Poétique ,
 Certains Auteurs que nous avons ,
 Par fois faisoient Hymne Bachique ;
 Par fois pour l'Ode Pindarique ,
 De leurs Luths accordoient les sons.

Par exemple , Chaulieu , de qui les traits féconds
 N'ignorent que le Satyrique ,
 Feroit dans le genre Lyrique ,
 A Phœbus même des leçons.

Là de ces lieux l'aimable Maître ,
 De qui l'esprit & l'agrément

P O E S I E S.

En font le plus grand ornement ;
Et dont il vous souvient peut-être ,
Au sujet d'un Couplet galant :
Ce Prince , dis - je , n'est content
Que lorsque chacun veut bien l'être ;
Ou qu'il le paroît seulement.

C'est au milieu de l'abondance ;
Que les plaisirs & l'innocence
Regnent dans cet heureux séjour ;
Par tout une tranquile aifance
Nous accompagne nuit & jour ;
Point d'orgueil , point d'impertinence ;
De noirceurs , ni de médifance.
Si l'on y voit le Dieu d'Amour ,
C'est quand les plus beaux yeux de France ,
Suivis de leur brillante Cour ,
L'embellissent de leur présence.

S'il est permis dans les repas ,
Quand on le peut d'être agréable ,
Malheur à qui d'un ton capable ,
Veut l'être quand il ne l'est pas.
Lors quelque convive implacable
Met sa pauvre raison si bas ,
Qu'on a pitié du misérable.

C'est-là qu'affommé de glaçons ;
Le bon Bacchus si nécessaire ,
Au milieu d'un Carême austere ,

Petite dans les caraffons ;
Et c'est-là que voyant la chere
Qu'à chaque repas nous faisons ,
Avec surprise nous crions ,
(Quoique le dicton soit vulgaire)
Voilà la Mer & les Poissons.

Que si dans la saison où Flore
Redonne à nos Champs leurs attraits ,
Nos Chasseurs gagnent les Forêts ;
Nos Amans s'y fourent encore ,
Où mettant leurs flammes au frais ,
L'un ira de ses vains regrets
Fatiguer quelque Sychomore :
L'autre graver sur un Cyprés
Le nom de celle qu'il adore ,
Navré lui-même de ses traits ;
Si lassé de la solitude ,
Vers quelques lieux plus fréquentez
Il traîne son inquiétude ,
D'abord ses vœux sont enchantez.

Par tout le charmant étalage ,
De mille objets tous differens ,
Tous agréables , tous rians ,
Offrent un riche partage
Dans ses divers éloignemens :
Que vous dirai - je davantage ?
Contez qu'au Pays des Romans

Où l'hyperbole est en usage ,
 On trouve moins d'enchantemens
 Que ceux dont l'esprit & les sens
 Sont frappez dans le voisinage
 De ces Jardins , de ces Rivages ,
 Sur tout dans ces Appartemens ;
 Mais ces lieux seroient plus charmans
 Si le sort , sans autre équipage
 Que celui de vos agrémens ,
 Chaque jour , pour quelques momens ;
 Y faisoit voir votre visage.



POUR MADEMOISELLE B.....

Dieux ! Par quel excès de rigueur ,
 (Insensibles à nos allarmes)
 Pouvez-vous livrer tant de charmes
 A cette funeste langueur ?

Daphné dans la fleur de son âge ,
 Refiste à peine aux lents efforts
 D'un mal qui cause mille morts
 Sans paroître sur son visage.

Toujours égale en son humeur ,
 De sa constance souûtenüe ,
 On ne la voit point abbatuë
 A ses regards & sa fraîcheur.

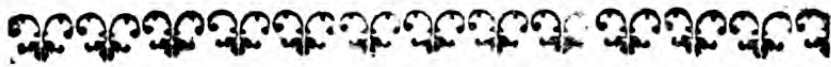
Ciel qui lui donnez en partage ,
Et pour l'esprit , & pour le corps
Les plus brillans de vos trésors ,
Conservez-la , c'est votre ouvrage !

Amour , épargnez ses attraits ,
Pardonnez-lui (pour vous) sa haine ;
Et n'employez que vos seuls traits
Pour vous vanger de l'Inhumaine.

Sur nous tomberoit le courroux
Que vous feriez tomber sur elle ;
Et nos cœurs sentiroient les coups
Destinez à son cœur rebelle.

Est - ce trop peu pour nos tourmens ?
Que le mal dont elle est atteinte ;
Combien d'horreurs ! Et quels momens
Entre l'esperance & la crainte.

Il est des genres de malheurs ,
Il est de certaines douleurs ,
Où l'on se fait pitié soi - même ;
Mais malgré la rigueur extrême
D'un sort fatal & malheureux ;
C'est de voir souffrir ce qu'on aime ,
Qui des maux est le plus affreux.



P O U R M A D A M E

L A C O M T E S S E D E

A sa Toilette.

Contre le séduisant transport
 D'une veine facile & tendre,
 En vain je tâche à me deffendre ;
 Je ne puis éviter mon sort ,
 Phœbus , & vos charmes d'accord ,
 Se sont unis pour me surprendre ;
 Il faut ceder à leur effort ,
 Il faut , ma Lyre , vous reprendre ,
 Et malgré moi quitter le port
 Où le bon sens m'avoit fait rendre ,
 Pour tenter ce nouvel effort ;
 Charmante Reine de ma vie
 Belle Varice ! dont le nom
 Ranime cette frénésie ,
 Qui sur un temeraire ton ,
 M'engagea souvent sans raison
 A me mêler de Poësie ;
 Souffrez qu'ici je vous dédie
 Ce que Phœbus & Cupidon
 Inspirent à ma fantaisie ,
 Au sujet d'une vision

Dont mon imagination
Fut agréablement faisie,

Dans le centre d'un Cabinet,
Tel que la Force pour retraite,
Donna jadis à Perffinet,
La Reine d'Amour en cornette,
Affife fur un Tabouret
Après d'un Miroir clair & net;
Effayoit une Colerette;
Certain Mortel à fa Toilette;
Sur fes appas fit un Sonnet;
Et pour rendre fa Cour complete;

Les Graces, d'une main adrette,
Sur fes cheveux flottans attachoient fon Bonnet;
Les Mufes traçoient fon Portrait,
Et voici comme elle étoit faite;
La troupe des Jeux & des Ris,
Et les Plaiifirs fes favoris,
Reftoient dans l'Ifle de Cythere;
Car alors de leurs teins fleuris
La Déeffe n'avoit que faire;
Et ce n'est pas toujours que la tendre Cypris
A befoin de leur miniftère.

Mais à quoi bon ce vain détour !

Mon cœur reconnut ce qu'il aime ;
Et celle que je vis dans cet éclat fuprême,
N'étoit point la Mere d'Amour,

Belle ! C'étoit vous-même ;
Cependant vous trouverez bon
Que pour achever la peinture
De ce que m'offrit l'avanture ,
Je prête en cette occasion ,
Vos attraits & votre figure ,
A la Mere de Cupidon ,
Et ce n'est pas lui faire injure.
Ses yeux brilloient de mille feux ;
Sa bouche avoit à l'ordinaire ,
Ces agrémens , ce charme heureux
Qui forment la bouche de Laire
Avec l'infailible art de plaire ,
Que tels objets gardent pour eux.
Ses épaules étoient d'yvoire ,
Et son sein de neige & de lys ;
Mais pour le reste , notre Histoire
N'en sçauroit faire de récits ;
Quoiqu'il soit facile de croire
Que ce reste du même prix ,
Egale pour le moins la gloire
De l'échantillon que je vis.
Le Dieu du Jour sous un nuage ,
De honte cachant ses clartez ,
Par quelques soupirs repetez ,
Rendoit un taciturne hommage
A l'éclat de tant de beautez ;
Tandis qu'Amour à ses côtez

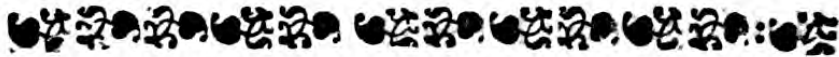
P O E S I E S

S'applaudissoit de l'avantage
Que sur les autres Déitez,
Avoit le brillant étalage,
De tant de trésors enchantez.
Alors le Dieu de l'Harmonie
Me dit tout bas, pour cet objet,
Que la plus rare symphonie
Des doctes Sœurs soit réunie!
Et toi! pour un si beau sujet
Je vais te prêter mon génie.
Le tendre Amour, de son côté
Me dit, Je veux que de ta Lyre
Jusques à l'immortalité,
Les sons élèvent la beauté
Que nous t'ordonnons de décrire!
N'en crains point la temerité,
Puisque c'est moi qui te l'inspire.

Mais hélas! ce fut bien en vain
Que pour ce glorieux dessein
Chacun voulut m'être propice.
Bien loin de me trouver en train
De mettre la plume à la main,
Séduit par un tendre caprice,
Regardant avec délice,
Je dis, dans un transport soudain,
O trois fois, heureuse Madin! *

* *Femme de Chambre de Madame de*

Vous de qui le charmant office ,
 Est de voir , & soir , & matin ,
 De ces trésors l'amas divin !
 Et souvent (sans qu'elle en rougisse)
 De recevoir (sortant du Bain)
 L'immortelle , & fiere Varice
 Telle , que de la Mer Venus sortit du sein ;
 Quand vous lui rendez ce service ,
 O trois fois heureuse Madin !
 J'aimerois mieux votre destin
 Que celui d'une Imperatrice ,
 Et que tout l'Empire Romain.



P O U R L A B E L L E

Depuis un tems , charmante Laire ,
 Phœbus m'avoit abandonné ;
 Il sembloit rétif ou contraire
 Dans tout ce que je voulois faire ,
 Et rien n'en étoit bien tourné.
 De cette disgrâce étonné ,
 Je pris le parti de me taire ;
 Et si par fois j'ai fredonné ,
 Tels fredons n'auroient sçû vous plaire :
 Mais dans cet état de misere ,
 Je l'ai pour vous importuné ,
 (Ce Dieu brillant qui nous éclaire)

Pour

P O E S I E S.

Pour vous seule étant nécessaire ;
Que son art me fût redonné :
Quoi ! lui dis-je, cette Varice,
Pour qui mes Vers & mes Chançons
Vous trouvoient toujours si propice,
Et dont nos Forêts, nos Vallons
Voyoient le nom, avec justice,
Mis au dessus des autres noms !
Quoi ! cette adorable Varice,
Vous verra-t'elle par caprice
A mes Vers refuser ces tons
Qu'on écoutoit avec délice ?
Phœbus, reprenez votre office ;
Exprimez ce que nous sentons ;
Et que votre Lyre remplisse
Nos cœurs de ses tendres leçons :
Laissez le soin à vos rayons
De voir que le raisin mûrissent,
Et qu'ils échauffent nos Melons.

Vraiment, vous nous la baillez belle ;
Me dit ce Dieu d'un air chagrin :
Faut-il pour chaque bagatelle
Que je vous conduise la main ?
Vous ne cessez à Saint-Germain ;
(Car on m'en a dit la nouvelle)
De faire Couplets, ou Quatrain
Dès que l'humeur vous y rappelle,
Et vous perdez votre Latin,

Quand pour Varice l'immortelle ,
Votre Muse se met en train !
Mais vous vous en plaignez en vain ;
Car à vos vœux toujourns fidelle
J'ai prêté mon secours divin ,
Dès qu'il falloit chanter pour elle.
Qui rend vos projets impuiffans ,
Ajoûta-t-il ? Sans éloquence
Il n'est besoin que du bon sens ,
Et non pas de mon influence
Pour la celebrer dans vos chants.
C'est la beauté de tous les tems ,
Sur elle ils n'ont point de puissance ;
Elle est nouvelle tous les ans ;
Son air , sa grace & sa présence
Sont les images d'un Printems
Qui n'est jamais en décadence :
Et la Fontaine de Jouvence ,
Qui ranimoit , par Négromance ,
Les attraijs déjà périffans ,
N'a point mis les fiens en dépense ;
Elle est faite pour d'autres gens.





POUR MADEMOISELLE
OBRIENNE DE CLARE.

ON dit que Monsieur Saint-Laurent
 Est le patron de toute Laure ;
 Il est vrai que plus d'un Sçavant ,
 Belle Obrien ! en doute encore ;
 Quoiqu'il en soit , en attendant
 Qu'on décide un fait que j'ignore ,
 Recevez ce chétif présent ;
 Car pour Bouquets , la Dame Flore
 Ne fournit plus rien à présent ;
 Mais Phœbus vient de faire éclore
 Ces Vers , dont votre Fête honore
 Le Chevalier de Cour brillant ,
 Ou si vous voulez , sans détour ,
 Le Chevalier de Brillantcour.



POUR LA MESME.

L'Agrément , les graces , les ris ,
 Belle Obrien ! partout vous suivent ,
 Et ce n'est que chez vous que vivent

Les ouvrages des beaux Esprits ;
 Mais quand les Amours nous poursuivent ,
 Ils se trouvent assez surpris
 De voir qu'aussi-tôt qu'ils arrivent
 Vous les traitiez avec mépris.
 Venez , venez prendre la place ,
 (Dit Cupidon aux Bouts-Rimez ;
 Car vous êtes les bien-aimez ,
 Depuis que deux Sœurs , de leur grace ,
 Vous ont remplis & ranimez .
 Regnez Fatras à double face ,
 Vous ferez bien-tôt imprimez .



POUR LA MESME.

Quoique vous ayez les appas ,
 Et la fraîcheur , & la jeunesse
 De cette Brillante Déesse
 Qui sert les Dieux dans leur repas ,
 Vous ne vous en contentez pas ,
 Et vous embellissez sans cesse ;
 Mais apprenez - nous par bonté
 Ce que vous en prétendez faire ;
 Quand vous auriez plus de beauté
 Que la Déesse de Cythere ,

Aufiez-vous par hazard compté
 D'égalér quelque jour celle de votre Mere ?
 Car en ce cas , en vérité ,
 Le projet seroit téméraire.

LES SOEURS DE S. DOMINIQUE
 DE POISSY
 AUX FILLES DE SAINTE MARIE
 DE CHAILLOT,

S A L U T.

O Vous , nos cheres Sœurs en Dieu ,
 Filles de saint François de Sales ,
 Aimables & saintes Vestales !
 Vous qui retenez au milieu
 D'enceintes à nos vœux fatales
 Reine & Princesse sans égales :
 Dites ! Nos cheres Sœurs en Dieu ,
 Pour ces deux Hôtesses Royales ,
 Que vous enchantez dans ce lieu ,
 Serez-vous toujours nos rivales ?

* *Sur une Fête de Madame la Princesse d'Angleterre , où quelques Religieuses ses Favorites firent des Vers pour Son Altesse.*

Nous esperions bien que Poissy ,
 Fondé par un saint Roi de France ;
 Pour quelques jours de résidence
 Pourroit les attirer auffi ;
 Mais en vain de cette esperance
 Nos cœurs s'étoient flattez ici.

Chez vous tout conspire à leur plaire ;
 Amusemens & soins divers
 S'offrent en Prose comme en Vers.
 Pour nous , si nous en voulions faire ,
 Ce seroit bien une misere ,
 Tant nous rimerions de travers ;
 A notre ignorance soumises ,
 Nos esprits sont toujourns pesans ;
 Nos Concerts sont formez des chants
 Que l'on entend dans les Eglises
 Et nous ne connoissons ceans ,
 Les Enigmes ni les Devises ,
 Qu'en les voyant sur des Ecrans.

Les Muses , ces sçavantes Filles ,
 Dont nous ne dirons pas les noms ,
 Deviendront derriere nos grilles
 Plus müettes que des poissons ,
 Quoique chez vous assez gentilles ;
 Pour Phœbus , le Dieu des Chançons ,
 Et certains Rimeurs de vetilles ,
 Qui chantent dans ces environs ,

Ils ne viennent dans nos cantons ,
Que pour y pêcher des anguilles.

A tout cela vous jugez bien ,
Qu'aux Vers nous ne connoissons rien ;
D'avoir recours , pour ce mystere ,
A notre sçavant Aumônier ,
Cela ne serviroit de gueres ;
Car quoiqu'il sçache son Breviaire ,
Et que le Poëte Garnier
Soit Trifayeul de son Grand-pere ,
Nous ne sçaurions vous le nier ,
Pour rimer c'est un pauvre Here.

Nous n'avons donc pas ces talens
Qu'on a dans les lieux où vous êtes ,
Et nous aurions ici les Fêtes
De cent objets dignes d'encens ,
Sans pouvoir tirer de nos têtes
Pour ce sujet, Rimes ni Chants ;
Au lieu que chez vous , tout s'empresse
Et tout s'anime tour à tour ;
Tous les cœurs sont pleins d'allegresse ,
Pleins de respects , & pleins d'amour
Pour la Fête de la Princesse ,
Et tout y chante la Maîtresse
Que vous élûtes l'autre jour.

C'est-là que ma Sœur Gabrielle ,

Pour cette Princeſſe immortelle ,
Fait maintes couplets de Chanſon ,
Où brillent l'eſprit & le zele ,
Tandis que ma Sœur Bulion ,
Dont je ne dirai pas le nom ,
Fait de Vers une kyrielle
Qui ſeroient dignes d'Apollon ;
Enſuite Sœur Anne-Charlotte ,
Sur tant de vertus & d'attraits ,
Redouble , ſans changer de note ,
Et tout répond à ſes couplets ;
Mais quaud Théréſe-Séraphique
Mêle ſa voix à ces Concerts ,
On diroit que le Dieu des Vers
En a compoſé la Muſique.
Nos Rimailleurs de Saint-Germain ,
Qui vont faiſant des Chanſonnettes
Depuis le ſoir juſqu'au matin ,
N'ont qu'à renguainer leurs Muſettes
Si les Ouvrages que vous faites
Viennent à leur tomber en main ,
Ma Sœur Madelaine-Marie ,
De qui l'autre nom va devant ,
Dans les regles de la Ferie ,
Les enleveroit par ſon chant ;
Et l'on verroit leur cotterie
Jetter tous ces fatras au vent.
Pour ces Stances mélodieuſes ,

Que chanterent à son lever
 Les plus jeunes Religieuses ,
 Est-il rien qui puisse égaler
 Le tour de leurs rimes heureuses ?
 Sœur Jeanne-Françoise , en un mot ,
 De ses Chansons par l'harmonie ,
 Feroit croire que le génie
 De feu Voiture est à Chaillot.

Mais rien de tout cela n'invite
 La Princesse à venir chez nous ;
 Orphée à Poissy point n'habite ,
 La solitude est son mérite ;
 Du reste , son repos est doux ,
 Nous n'y craignons pas le courroux
 De la Nation hypocrite ;
 Nous n'y craignons pas la visite
 D'un séducteur tendre ou jaloux ,
 (Plus dangereux qu'un Satellite)
 Et notre fraieur en est quitte
 Pour entendre de loin les loups.

Tous les objets que la Nature
 A fait pour égayer les sens ,
 Par leurs champêtres agrémens ,
 Etalent ici la parure
 De leurs rustiques ornemens ,
 Et la Terre , à chaque Printems
 De la renaissante verdure

Embellit nos Prez & nos Champs ;
 Nous voyons , comme vous , la Seine
 Tranquile au retour des beaux jours ;
 Qui s'égarant dans notre plaine ,
 De ses ondes fait mille tours ;
 Mais nous ne voyons point le Cours
 Où le beau monde se promene ,
 Et souvent sur ses pas entraîne
 De ces villains petits Amours
 Qui séduisent la Gent mondaine.
 Vous qui voyez ces tendres lieux ,
 Nos Sœurs , détourné-en les yeux ;
 Détournez aussi la prunelle
 D'un certain Moulin de Javelle ;
 Car bien souvent l'esprit malin ,
 Sous ombre d'une Matelotte
 Se fourant dans cette Gargotte ,
 (Qui porte le nom de Moulin)
 Mene la sagesse bon train ,
 Et met la raison en compotte.

Pour cette Riviere en canal ,
 Qui porte les tributs liquides
 A vos bords , depuis l'Arsenal ,
 Vous pouvez , sans être timides
 Tourner les yeux sur son cristal.
 Voyez aussi cet Hôpital
 Doré jusques aux pyramides ,

P O E S I E S .

Point n'y verrez blondins perfides ,
Dont l'aspect est souvent fatal ;
Car ce n'est pas le Tribunal
Où gens d'avantures avides
Viennent en Carosses rapides ,
Se rendre au tems du Carnaval.
Hélas ! ce sont les Invalides ,
Gens éclopez , couverts de rides ,
Qu'on peut lorgner sans aucun mal.

Mais vraiment nous sommes bien bonnes
De vous donner de ces leçons ,
Nous autres Campagnardes Nones ,
On croira que nous radotons ;
Car si dans ces saintes Maisons ,
Où les plus austeres personnes
Menent le train que nous menons ,
On destinoit quelques Couronnes ,
A vous s'adresseroient ces dons.
Quand la vertu seroit détruite ,
Ou quand on la verroit réduite
Partout ailleurs à se cacher ,
On la verroit avec sa fuite ,
Si chez vous on l'alloit chercher :
Est-ce donc vous qu'il faut prêcher
Sur les regles de la conduite ?

La Pieté , fille des Cieux ,
De votre Maison fait son Temple ;

Et quand ce couple glorieux ,
 Que vous avez devant les yeux
 Ne vous serviroit pas d'exemple ,
 Vous le donneriez en tous lieux ;
 Mais il est tems que se repose
 Celui qui nous prête sa main ;
 De mauvais Vers grand Ecrivain ,
 Vous n'en sçavez pas autre chose.
 Pour nous , si c'étoit de la Prose ,
 Nous écrivions jusqu'à demain ;
 En Vers nous sommes ignorantes.
 Pour vous , qui n'êtes pas ainsi ,
 Ne vous montrez pas trop ardentes
 A chercher l'Auteur de ceci ,
 Vous n'en feriez pas plus sçavantes.
 Adieu , vos très-humbles Servantes
 Les Religieuses de Poissy.



R E F L E X I O N S.

G Race au Ciel ! je respire enfin
 Au bord fatal du précipice
 Qui m'avoient entraîné le desordre & le vice
 Qui regnent dans le cœur humain.
 Le Sauveur m'a tendu la main ,
 Et j'ai senti cette bonté propice
 Qu'on n'invoque jamais en vain.

Idole que mes vœux n'ont que trop encensée ,
Volupté ! vif objet de nos desirs errans !

Yvresse d'une ame insensée !

Ne troublez plus de tranquiles momens ;

Fuyez spectacles séduifans :

Phantômes qui teniez ma raison balancée

Entre vos vains engagements !

Eloignez de mes yeux tous ces enchantemens ,

Et n'offrez plus à ma pensée

Vos frivoles amusemens.

Et vous , profane Poësie !

Inutile présent des Cieux ,

Douce erreur de l'esprit ! pompeuse frénésie ,

Fabuleux Estre de vos Dieux ,

Source féconde en trompeuses merveilles !

Ceux qui vous possèdent le mieux

Ne réussissent par leurs veilles

Qu'à remplir mollement le cœur & les oreilles

De vos songes harmonieux.

Si je me suis laissé conduire

Au faux éclat de vos brillans ,

Vous n'avez plus pour me séduire ,

Que quelques restes impuissans

D'un souvenir qui ne peut nuire

Au repos heureux que je sens.

Un nouveau rayon de lumière

Me découvre la vérité,
 Et m'ouvre la seule carrière
 Qui mène à l'immortalité.

Choisissons désormais cette clarté pour guide,
 Qu'elle règle tous nos penchans,
 Et que l'auguste éclat de sa beauté solide,
 Nous élevant d'un vol rapide
 Soit l'unique objet de nos chants.

Fille du Ciel, pure innocence !
 Azile contre tous nos maux,
 Vrai centre du parfait repos !
 Heureux celui dont la constance
 (Vous conservant dans l'abondance)
 Ne vous perd point dans les travaux
 D'une longue & triste indigence !

Egal dans l'un & l'autre sort,
 Soutenu d'un espoir que rien ne peut éteindre,
 Il attend l'infailible mort
 Sans la souhaiter ni la craindre.

Heureux de qui l'esprit à la fin rebuté
 De l'impérieux esclavage
 Du monde, & de sa vanité,
 De larmes, & d'humilité,
 Offrant un salutaire hommage
 Au Trône du Juge irrité,
 Etablit sa félicité
 Dans un immortel héritage,

Et se garantit du naufrage
Qu'on fait pour une éternité.



DE L'USAGE
DE LA VIE

DANS LA VIEILLESSE.

S Oixante & dix ans , dit David ,
Est de l'homme l'âge ordinaire ,
A quatre-vingt l'on ne va guere ;
Qui vit plus , tout le tems qu'il vit
N'est que douleur & que misere.

Pour moi , j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans , à compter juste ;
Et pour aller à quatre-vingt ,
Je suis peut-être assez robuste ;
Mais qu'un peu plutôt , ou plus tard ,
Le moment arrive , où la vie
Doit pour toujours m'être ravie ,
Je n'y puis long-tems avoir part ;
Quel emploi donc , & quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?
J'en dois envisager la fin ,
Comme celle d'un long voyage ,
Ou comme la dernière main

Qu'un Artisan habile & sage
Doit bien-tôt mettre à son ouvrage :
Je dois , entrant dans son dessein ,
Me faire un devoir de le suivre ,
Et je dois , pour y concourir ,
Après avoir scû long-tems vivre ,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude ,
Qui puisse être à compter pour rien ;
Ni qui se fasse jamais bien
Quand on n'en a pas l'habitude ;
On ne peut trop tôt y penser ;
Il n'est pas tems de commencer
A se la rendre familiere ,
Quand le corps vient à s'affaïser ,
Que l'esprit commence à baisser ,
Et qu'enfin la machine entiere ,
Prête à manquer à tout moment ,
Partout s'arrête & se dément ;
C'est une étude mal aisée ,
Il est tard de s'y prendre alors ;
Il faut , sain d'esprit & de corps ,
La faire à tête reposée ;
Il faut , pour s'en bien acquitter ,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est , & ce qu'on doit être ;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son Maître ;
Il faut , enfin , se souvenir

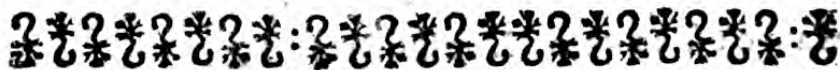
POÉSIES.

Qu'il reste un rôle à soutenir ,
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vû bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Peu sçavoir sagement finir ;
Ils sçavoient avant leur vieillesse ,
(Bons Acteurs & judicieux)
Par leur esprit , par leur sagesse ,
Bien représenter en tous lieux ;
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge ,
Ils ne sçavent pas être vieux.
Et lors qu'amis de la retraite
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper ,
Ils traînent partout leur squelette ,
Et ne font que se dissiper ;
Avec eux-mêmes ils s'ennuyent ,
Et cherchent le monde & le bruit .
Laissez deux-mêmes ils se fuyent ;
Mais c'est en vain. L'ennui les suit ,
Le monde qu'ils cherchent les fuit ;
Et quand de visite en visite
Ils l'ont suffisamment instruit ,
Qu'ils survivent à leur mérite ,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable
Le Vieillard sage & venerable ,

Qui verd encore , & vigoureux ,
 Sçait terminer ses jours heureux
 Par une retraite honorable !
 Il me semble encore le voir
 A Paris , chez lui vers le soir ,
 Se prêter quelque tems au monde ,
 Vivre à lui le reste du jour ,
 Et jouïr d'une paix profonde ,
 Par son choix banni de la Cour ;
 C'est ainsi que tranquile & ferme ,
 Et sans jamais se démentir ,
 Prêt à tous momens à partir ,
 Il attendit son dernier terme.
 C'est ainsi qu'il sçût de ses jours
 Couronner dignement le cours.

Pour vivre & mourir , quel modele ?
 On ne peut assez respecter
 Une vie si sage & belle ,
 On ne peut assez l'imiter.



S U R L' A G O N I E
 D U F E U R O I D' A N G L E T E R R E .

DAns cette triste conjoncture,
 Où tout mortel subit les loix
 Que nous a prescrit la Nature ;
 Dieu ! quelle touchante peinture ,

De voir à ses derniers abois
Un des plus saints (jadis des plus grands
Rois)

N'emporter dans la sépulture
Que son innocence & ses droits !

De voir sa Reine désolée
Dans ces déplorables momens ;
Aux allarmes des accidens
Mille fois le jour immolée ,
Offrir sans cesse au Ciel des vœux attendrissans !

Ici , leurs augustes Enfans ,
Là , de leurs mornes Courtisans
La fidélité signalée ,
S'épuiser en gémissemens !

Pour obtenir quelques journées ,
Et reculer encor sa fin ,
Ils fatiguoient le Ciel en vain ;
L'arbitre de nos destinées ,
Celui des Têtes couronnées ,
Pour un plus glorieux destin ,
Bornoit le cours de ses années.

O Toi ? dont le Ciel a fait choix
Pour être protecteur des Rois :
Dans cet accablement funeste
Tu vins sauver ce qui nous reste
Du sang des Monarques Anglois.
Toûjours leur Ange tutelaire ,

En couronnant le Fils , tu ranimas le Pere ;

Il t'entendit ; & ses regards mourans

Te firent les remercimens

Qu'avoient fait les pleurs de la Mere.

Grand Roi ! dont la puissante main

Fait regner ton sang en Espagne ,

Et qui , de la Grande Bretagne

Protege ici le Souverain :

Daigne le Ciel , pour récompense

De tant de précieux bienfaits

Egaler partout les succès

A ta sagesse , à ta puissance.

Ainsi , quand on verra ton nom ;

Par des faits immortels , celebré dans l'Histoire ;

On n'y verra point d'action

Qui n'ait eu pour objet la justice ou la gloire ,

Jamais l'avidie ambition.





LA PYRAMIDE
ET LE CHEVAL D'OR.

C O N T E.

A MADEMOISELLE
OBRIENNE DE CLARE.

M'Ayant permis de vous écrire
En partant pour certain Palais,
(Plus beau que facile à décrire)
J'écrivis , pour vous faire rire ,
Plus que pour louer vos attraits.
Je mis pourtant , dans cette Lettre ;
Un petit brin de vos appas ;
Un petit brin ; car d'y tout mettre ,
La chose ne se pouvoit pas.

Dans cet Ecrit , les Filles de Mémoire ,
(Qu'on nomme Muses autrement)
Avoient peu fait pour votre gloire ,
En mêlant , je ne sçai comment ,
Description de bâtiment
A cet incarnat , cet yvoire
Qui vous parent incessamment ,
Parlant enfin confusément ,

De plus d'objets que dans la Foire
On n'en voit ordinairement ,
Et le tout sans enchantement ;
Mais voici bien une autre histoire ;
Ecoutez donc ce qu'elle dit
Pour en faire votre profit ,
Et n'allez pas prendre pour guide
La Nymphé de la Pyramide ,
Qui bien loin d'aimer son prochain ,
Fit mille maux par son dédain.
Elle étoit charmante (à vrai dire)
La divine Infante Saphire ;
Sa figure avoit mille attraits ,
Mais son cœur étoit des plus laids.
Or toute beauté meurtrière ,
(Fut-elle un Ange de lumière)
Qui n'aime qu'à tuer les gens ,
N'est pas digne de notre encens :
Elle étoit pourtant (la cruelle)
Comme vous , fraîche , jeune & belle ;
C'étoit votre taille , à peu près ,
Et ce tein fait pour vous exprès ;
D'Hébé l'immortelle jeunesse ,
Et l'éclat d'Hélène de Grece
Accompagnoient partout ses pas ;
Mais les Amours n'en étoient pas :
Car en dépit d'eux , l'Inhumaine
Traînoit mille cœurs dans sa chaîne ,

Et du plus parfait des Amans ,
Triumphoit de voir les tourmens.
Croyez-moi , soyez satisfaite
D'imiter sa grace parfaite ;
Contentez-vous de sa beauté ,
Et laissez-là sa cruauté ;
Car dites-nous , belle Obrienne ,
Ce que vous croyez que devienne
Berger qu'on ne regarde pas ,
Tandis qu'il meurt tout bas
Tendre Berger , qui de sa chance
Va faire aux échos confidence ,
Et n'osant vous la découvrir ,
Par respect se laisse mourir.
Car Berger ne sçauroit plus faire
Que de mourir pour sa Bergere ;
Cependant ne vous trompez pas
A cette sorte de trépas ;
Car ce n'est pas cesser de vivre ;
Mais mourir , comme dans un livre ,
Et comme on voit à tous momens
Mourir d'amour dans les Romans ,
Où l'on voit trépasser fidelles ,
Vivre aussi long-tems que leurs belles ,
Et cependant mourir d'amour ,
Pour elles tout le long du jour.
Il est bien vrai que l'avanture
De tous ces mourans en peinture ,

N'est pas trop faite pour toucher
 Des Nymphes à cœur de rocher,
 Et crois qu'à voir un Amant tendre !
 Se précipiter ou se pendre ;
 Mais je dis pendre tout de bon,
 Comme en Greve on pend un larron ;
 Ou bien la tête la première,
 S'aller jeter dans la riviere,
 Où bien humblement à genoux
 Se couper la gorge pour vous,
 En s'écriant, divine Laure,
 Mon dernier soupir vous adore,
 Cela pourroit vous divertir
 Beaucoup plus que vous attendrir,
 Et qu'un tel cas sous votre empire
 Auroit de quoi vous faire rire,
 Que ce tragique événement
 Pourroit vous paroître amusant,
 Surtout dans ces siècles bizarres,
 Où les martyrs d'amour sont rares,
 Où l'aventure de Didon
 Se traite de vieille chanson,
 Où l'on se moque de Pyrame,
 Qui pour sa Tisbé rendit l'ame ;
 Et de Tisbé pareillement,
 Qui se tua pour son Amant ;
 Où toutes ces morts qu'on raconte
 Passent chacune pour un conte ;
 Enfin, où ces tendres Héros

Quoiqu'il

Quoiqu'il en soit , semblent fort sots ;
Plus d'une Nymphé feroit gloire
D'en orner pourtant son histoire ,
Et pour la rareté du fait
De tuer quelque Amant parfait ,
Quelque Amant constant & fidelle ,
Qui se seroit pendu pour elle ;
Cependant l'inhumanité
D'une rigoureuse Beauté ,
Souvent de cent remords suivie
A fait le malheur de sa vie.
Saphire en pourroit faire foi ,
Car il ne tient encor qu'à moi
De la rendre aussi miserable
Que son orgueil fut implacable ;
Mais comme à son air , entre nous ,
On l'auroit pû prendre pour vous ,
Et qu'avec son humeur farouche
Elle avoit vos traits , votre bouche ,
Et tous ces trésors du Printems ,
En vous sans cesse renaissans ,
Quoi qu'inhumaine & dédaigneuse ,
Loin de la rendre malheureuse ,
Je lui pardonne ; & son destin
Sera si brillant à la fin ,
Que cette Histoire véritable
Pourroit passer pour une fable ,
N'étoit qu'à vous autres beautez
On ne dit que des véritéz.



CHANT PREMIER.

DAns un certain Pays, passablement sauvage,
 Où pour se divertir on n'alloit pas souvent,
 Habitoit un Homme sçavant,
 Et respectable par son âge ;
 Mais qu'on n'auroit pas crû fort sage
 D'être dans ce lieu déplaisant,
 Presque l'unique résident ;
 Quoiqu'en un petit Hermitage,
 Sur un rocher près du rivage,
 Il vécût heureux & content.
 Les chagrins & l'inquiétude,
 Les soins dévorans, & l'ennui
 Respectoient trop sa solitude
 Pour se présenter devant lui.
 Or dans cette Isle solitaire,
 Les Tigres, les Lions, les Ours ;
 Ne faisoient pas trop bonne chere ;
 De faim y mouroient les Vautours,
 Car Troupeaux n'y paroissoient guere,
 Point de Berger, point de Bergere
 N'y passaient (en chantant) les jours ;
 Et quant à Messieurs les Amours,
 Ils n'avoient garde de s'y plaire ;
 Garde n'auroit eu Cupidon,
 De venir là chercher sa proye,

On n'y connoissoit pas son nom ,
Ni ce flambeau dont d'Illion
Il avoit fait un feu de joye ,
Quand pour Pallas & pour Junon
Il se déclara contre Troye.

Un jour que les Vents mutinez
Sortans de la Grotte profonde ,
(Où leur Roi les tient enchaînez)
Souffloient en vrais déterminez ,
En menaçant la Terre & l'Onde ,
Et tous les Habitans du Monde ,
D'être par eux exterminéz.

Notre Hermite étoit d'avanture ,
A méditer sur son Rocher ,
Lorsqu'il entendit approcher
L'effroyable & soudain murmure
Des Vents qu'on venoit de lâcher.
Il jugea d'abord qu'un orage ,
(Mélé de tourbillons affreux)
De quelque Vaisseau malheureux
Causeroit bien-tôt le naufrage.
Certes il ne se trompoit pas ;
Car il vit de loin un Navire
Tout prêt à tomber dans le cas :
Il n'avoit ni voiles , ni mats ;
Et les Vents déployans leur ire ,
(Sans que le Vaisseau pût suffire

A résister à leur fracas)
 Des flots l'impitoyable empire ,
 Pour l'engloutir ouvrit ses bras.

Cela veut dire , en simple Prose ,
 Que le pauvre Vaisseau périt ;
 Mais quand en rime l'on écrit ,
 Il faut un peu broder la chose.

O combien à ce triste objet ,
 Le bon homme eut l'ame attendrie !
 Et combien il eut de regret
 De n'avoir pû sauver la vie
 A ceux qui des Vents en furie
 Venoient d'être l'affreux joïet !
 C'étoit bien l'ame la plus tendre ,
 Le cœur le plus officieux
 Qu'on verra jamais sous les Cieux ;
 Chose difficile à comprendre ,
 Car il étoit sçavant & vieux ;
 Mais ce qui le rendoit sensible
 Aux funestes événemens ,
 C'est d'avoir en ses jeunes ans
 Epruvé ce qu'ont de terrible
 Et les disgraces des Amans ,
 Et ces indignes changemens
 Qu'on voit , après un sort paisible ;
 Suivis de mille accablemens.

Cependant sur l'humide plaine ,

Sur les flots encore agitez ,
 Il tenoit les yeux arrêtez
 Sous quelque esperance incertaine
 De voir les débris écartez
 De cette aventure inhumaine ,
 Flotter vers la rive prochaine ,
 En état d'être encor de ses soins assistez ;
 Mais son esperance fut vaine ;
 Car rien ne s'offrit à ses yeux
 Que des Montagnes écumantes
 De mille flots prodigieux ,
 De qui les cîmes blanchissantes
 Menaçoient la Terre & les Cieux .

La nuit , enfin , mais sans Etoiles ,
 Arrivant pour surcroît d'horreur ,
 Augmenta par ses sombres voiles
 De ce ravage la terreur .

Le lendemain , l'aine inquiète ,
 Notre Druyde , au point du jour
 Sortit de son humble retraite ;
 Il ne faisoit pas grand séjour
 Au lit , non plus qu'à sa toilette ;
 Mais je m'apperçois , en contant
 De ces aventures la suite ,
 Que j'appelle notre Sçavant ,
 Quelquefois sans façon Hermite ,
 Et Druyde dans cet instant ,

Quoique cela n'importe guere ;
 Je veux vous en rendre raison ,
 Et vous instruire de l'affaire.
 Sçachez donc qu'il est nécessaire
 De cacher encor son vrai nom ,
 Les Contes veulent ce mystere ;
 Mais trêve à la digression ,
 Et retournons au vieux Compere.
 Il sortit donc , triste à mourir ;
 A tous momens la destinée
 De ceux qu'il avoit vûs périr ,
 Dans la précédente journée ,
 A son esprit venoit s'offrir.

Il suivit long-tems le rivage
 Par les détours peu fréquentez
 De cette inhospitable Plage ,
 Jettant les yeux de tous côtez ,
 Sans voir les débris du naufrage
 De ceux qu'il avoit regrettez.

La Mer étoit presque calmée ;
 Du Soleil les rayons naissans
 Avoient fait taire tous les Vents ,
 Et la bonace ramenée
 Sembloit ramener le Printems ;
 L'astre du jour sortant de l'Onde
 Ranimoit tout par sa chaleur ,
 Et l'Aurore de sa fraîcheur

Répandoit la vertu féconde
 Sur toutes les Fleurs à la ronde ,
 Et du chant des Oiseaux éveilloit la douceur ;
 C'étoit faire beaucoup d'honneur
 Au plus vilain Pays du monde ;
 Cependant l'Hermite étoit las
 D'une recherche fatigante ,
 Qui sans répondre à son attente
 Le faisoit errer haut & bas
 Dans la route la plus méchante
 Du plus sauvage des climats ;
 Au reste , il ne comprenoit pas
 Par quelle attention pressante
 Il faisoit en vain tant de pas.

Enfin sur le point de se rendre ,
 Quand pour remettre ses esprits
 De tous les soins qu'ils avoient pris ,
 Il se couchoit sur l'herbe tendre ,
 Il lui sembla de loin entendre
 Des gémissemens & des cris.

Derriere une roche escarpée ,
 (Qui dans les Ondes s'avançoit)
 Il jugea d'abord qu'on pouffoit
 Les cris dont son oreille avoit été frappée.
 En dépit de mille détours ,
 Il y courut en diligence ,
 Dans la charitable esperance

De pouvoir donner du secours
 A des malheureux sans défense,
 Contre des Lions ou des Ours,
 Ou bien quelqu'autre violence,
 Dont on pût menacer leurs jours.

Il ne s'y rendit pas sans peine ;
 Car ce n'étoit pas dans la plaine
 Suivre un sentier délicieux ;
 De rochers une longue chaîne,
 Qui s'élevoit jusques aux Cieux,
 Des précipices furieux
 Le mettoient sans cesse hors d'haleine ;
 Mais Dieux ! quelle étonnante scène,
 Deç qu'il y fut, frappa ses yeux !

Il vit flotter sur une planche
 (Que pouffoit un homme en nageant)
 Une Nympe , cent fois plus blanche
 Que la neige n'est en tombant ;
 Mais de sa blancheur infinie ,
 Ni de cent mille autres appas
 (Dont longue étoit la litanie)
 Et dont la belle étoit munie ,
 D'abord il ne s'apperçût pas.
 Tout ce qu'il put voir du rivage
 Où l'avoit attiré sa voix ,
 Ce fut cet étrange équipage ,
 Qui suivoit sa planche à la nage.

Ensuite ce fut mille exploits
 De témérité, de courage,
 Que d'un Monstre contre la rage
 Faisoit un Heros aux abois ;
 Monstre dont la gueule sauvage
 De la Nymphé, sans lui, n'eut pas fait à deux
 fois.

Ce Monstre hydeux, que jadis Andromede
 Avec horreur vit approcher
 Du pied de son fatal rocher,
 N'avoit pas la face si laide.
 De la main droite combattant,
 Et de l'autre toujours pouffant
 La Nymphé tremblante & craintive,
 Cet homme approchoit de la rive,
 Où l'Hermite à genoux, d'une Oraison plain-
 tive,
 Prioit le Ciel en l'attendant.
 Il n'avoit rien de mieux à faire ;
 Car quoique pour les dégager,
 Son cœur sensible & débonnaire
 Eût tenté tout autre danger,
 Se jetter dans les flots n'étoit pas son affaire ;
 Car il ne sçavoit pas nager ;
 Mais pour en mieux parler, quelque main invi-
 sible
 Malgré lui s'opposoit à son empressement ;

Car à son art rien n'étoit impossible ,
Comme on verra dans un moment.

Vous ! qui sur les bords du Permesse
Inspirez à vos Nourissons
Le charme heureux de leurs Chançons ,
O Muse qui de la tendresse
Présidez aux douces leçons !
Soutenez une voix qui baisse ,
Et prêtez-moi de nouveaux tons
Pour un fait qui vous interesse.

Erato ! daignez m'assister !
Tracez vous-même la peinture
De la surprenante aventure
Que je vais tâcher de conter.
Cette planche étant abordée ,
Sur qui flottoit l'objet divin ;
Cet Homme qui l'avoit gardée
Des griffes du Monstre Marin ,
Avoit mis l'aventure à fin ;
Le Fils de Danaé , d'une audace pareille ,
Avoit sçû triompher d'un Monstre aussi fatal ;
Mais moindre étoit cette merveille ,
Car il combattoit à cheval.
Notre Homme plus vaillant que le Seigneur
Perfée ,
Quoiqu'il fût cent fois moins heureux ,
Avoit sa bête renversée ,

Qui rougissoit d'un sang affreux ,
 L'Onde autour d'elle dispersée ;
 Mais excédé par les efforts
 Qu'avoit fait sa main triomphante ;
 Outre qu'il avoit sur le corps
 Plus d'une blessure sanglante ,
 A peine arriva-t'il aux bords
 (Où celle qu'il suivit paroissoit expirante)
 Qu'il se hâta de suivre chez les morts
 Une Divinité qu'il ne crut plus vivante.
 De cet objet désespérant
 Il ne put soutenir la vûë ;
 Sa constance en fut abbatuë ;
 Et tous ses sens l'abandonnant
 A cette rencontre imprévûë ,
 Après un regard languissant ,
 Il fut tomber , en gémissant ,
 A quatre pas du sable , où la Belle étenduë
 Sembloit toucher à son dernier instant.

Ce fut à ce touchant spectacle
 Que notre Druyde éperdu
 Se souvint de certain Oracle
 Qu'il n'avoit jamais entendu ,
 (Quoique fort clairement rendu)
 Mais qui le flattoit d'un miracle
 Qu'il avoit vainement jusqu'alors attendu.
 Il sçavoit

Mais laissant là cette pensée,
 Il crut (sans plus en discourir)
 Que l'affaire la plus pressée
 Etoit celle de secourir
 Deux malheureux prêts à mourir.

Par une longue expérience,
 Il s'étoit acquis la science,
 Et des Herbes, & des Vertus,
 Qu'avoient (pour chaque mal) leur jus ;
 Dans cette rare connoissance,
 Nul des Mortels n'en sçavoit plus.
 Bien-tôt, dans la Forêt prochaine,
 Il eut, en courant, ramassé
 Une Herbe, à tel point souveraine,
 Qu'elle auroit pû, d'un trépassé
 Rendre la personne aussi saine
 Que s'il ne s'étoit rien passé.
 De plus, son jus étant pressé
 Près de l'endroit du cœur d'une Nymphé inhu-
 maine,
 Froideurs d'un cœur glacé
 Adieu ! ses rigueurs & sa haine !
 Ce cœur devenoit tendre, & sensible à la peine
 D'un Amant aux gages cassé, injustement chassé ;
 D'un Job traînant encor la chaîne
 De celle qui l'auroit chassé.
 Le beau secret ! & quel dommage
 Qu'aujourd'hui malheureusement

On ignore le rare usage
De cet heureux médicament !

Quoiqu'il en soit, la Belle évanouïe,
Avoit (dez qu'il revint) de toute la beauté
Sur ses moindres attraits la fleur épanouïe ;
Mais cet Homme de qui la valeur inouïe
Avoit avec témérité
Le Monstre Marin affronté ,
(Dans le tems qu'elle en fut vivement pour-
suivie)
Ne paroïssoit d'aucun côté ,
Et l'Ingrate par cruauté
En parut toute réjoüie.

L'un & l'autre le surprit fort ,
Ne voyant pas le mot pour rire ,
Pour la Nymphé (en cas qu'il fût mort)
Cependant il se mit à dire ,
Le Ciel a sans moi pris le soin
De prévenir celui qui dans ces Bois sauvages
Ne m'avoit pas mené bien loin ;
Et ce brillant éclat (de retour) est témoin
Que le plus beau de ses ouvrages
De mon secours n'a plus besoin.
Je vois qu'à vos attraits tout cede ,
Qu'ils sont respectez par les flots ,
Que sur la Terre un doux repos
Aux périls de la Mer succede ,

Et que l'horreur des plus grands maux
 N'a rien que ce charme n'excede ;
 Mais qu'est devenu ce Héros ,
 (Qui vous ayant vû pâle & froide)
 Après mille & mille sanglots.....

A peine eut-il lâché ces mots ,
 Qu'elle parut toute changée ;
 Le dépit , la haine & l'aigreur
 Succederent à sa douceur ;
 Et sans qu'il la crût outragée ,
 Pour avoir parlé du Vainqueur ,
 (Qui des flots l'avoit dégagée)
 Si-tôt qu'il l'eut envisagée
 Dans cette soudaine fureur ,
 Il crut qu'elle étoit enragée ;
 Mais il ne crut pas de raison
 De chercher alors le mystere
 De cette étonnante colere ,
 Qu'il jugea n'avoir pour raison
 Que quelque vapeur passagere
 Produite par sa pamoison.

Depuis la tête aux pieds la Belle étoit mouillée ,
 Et sa robe par le combat
 Et par l'orage , étoit honnêtement souillée ;
 Bref , elle avoit dans cet état
 Besoin de quelque lieu pour être dépouillée.

L'Hermite lui servant d'appui ,
 Par une route plus facile ,
 (Ayant gagné son domicile)
 Lui donna retraite chez lui.
 Tandis que la superbe Infante ,
 Dans ce solitaire réduit ,
 Passoit , Dieu sçait comment, la nuit ;
 (Mais moins mal que la précédente)
 Notre Sçavant toûjours conduit
 Par son humeur compâtissante ,
 Loin d'elle , au haut de son rocher ,
 De peur d'incommoder cette Hôteffe nouvelle ,
 La nuit s'étant allé nicher ,
 S'y tenoit comme en sentinelle ;
 Mais voyant le jour approcher ,
 (Au lieu de s'embarasser d'elle)
 Il résolut d'aller chercher
 Ce vaillant Homme , dont le zele
 N'avoit rien à se reprocher
 Pour le service de la Belle ;
 Et qui soutenant sa querelle ,
 N'avoit rien fait pour la fâcher ;
 Ni (qui pour éviter les yeux de la cruelle)
 L'obligeât à s'aller cacher.

 Eh quoi ! disoit-il en lui-même ,
 (Tandis qu'il marchoit à grands pas)
 Est-ce donc la valeur suprême

De cet Homme dans les combats ?
 Ou ce feu , que le beau sexe aime ,
 Que cette Nymphe n'aime pas ?
 Mais peut-être est-il mort ; hélas !
 Car je l'ai vû sanglant & blême ,
 Et tomber accablé de la douleur extrême
 D'avoir vû cette Nymphe aux portes du trépas.
 Cependant l'Hermite à la ronde
 Jettoit les yeux à tous momens ,
 Au fort de ses raisonnemens ;
 Mais les Forêts , la Terre ou l'Onde ,
 Ni le reste des Elemens
 N'offroient rien aux empressemens
 De sa recherche vagabonde.

Il en étoit au désespoir ,
 Résolu (dans cette aventure)
 De ne pas épargner sa main , ni son sçavoir
 Pour mettre ordre à toute blessure ,
 Que cet Etranger pût avoir ,
 Puisque selon la conjecture
 Qu'il faisoit sur ce chagrin noir ,
 Dont il parut saisi dans cette conjoncture ,
 Il en devoit sentir de plus d'une nature ;
 Mais pour travailler à sa cure ,
 L'affaire étoit de le revoir.

En vain les profondes Vallées ,
 En vain les Rochers & les Bois ,

En vain les Grottes reculées

Avoient ouï ses clameurs redoublées ,

Rien ne répondoit à sa voix ;

Bref , rien ne s'offroit à sa vûë ,

Au moins , rien de ce qu'il cherchoit ;

Mais tandis qu'en vain il marchoit

Par cette Forêt étendueë ,

Et que vainement il prêchoit ,

Sans que sa voix fut entenduë ,

Il entendit sonner un Cor ;

(La chose ne l'étonna guere)

Car il l'entendoit d'ordinaire ,

Quand le Griffon prenant l'effor

Paroïssoit sur cet Hemisphere ;

Mais pour lui , ce fut un mystere

De voir dessus le Cheval d'or

Paroître la belle Etrangere

Qu'il croyoit dans sa loge encor.

Elle paroïssoit plus brillante

Cent fois que n'étoit ce Cheval ,

De qui l'allure raisonnante ,

Et de pur or la figure éclatante

Au monde n'avoit rien d'égal ;

En le voyant , notre Druyde

Pensa s'évanoüir d'effroi ;

Mais il revint bien-tôt à foi ,

Voyant qu'il n'avoit pas sa bride ,

Sans laquelle il seroit toujôurs dessous sa loi.

Il n'auroit jamais pû comprendre
 Par quel étrange enchantement
 Ce Cheval s'étoit laissé prendre ,
 Si la Nympe , dans ce moment ,
 N'avoit pris en gré de descendre
 Pour lui faire un remerciement.

Qui que vous soyez , lui dit-elle ,
 Saphyre n'oubliera jamais
 Votre secours ni vos bienfaits ;
 Oüi , sa reconnoissance en doit être éternelle ;
 Croyez aux sermens que j'en fais ,
 Comtez-y ; puisqu'enfin mon origine est telle ,
 Que sans parler de mes attraits ,
 (Car mon chagrin est d'être belle)
 Ce qu'aujourd'hui je vous promets
 N'est rien moins qu'une bagatelle.

Mon cœur se souviendra toujours
 De ce qu'il vous doit , je le jure ;
 Mais dans cette étrange aventure ,
 J'estime encor moins le secours
 Par qui (d'une mort presque sûre)
 Vous avez garanti mes jours ,
 Que je ne fais une lecture
 A qui je dois cette monture ;
 Car sans qu'il faille avoir recours . . .
 Sur le point qu'elle alloit poursuivre

Notre Sçavant tout éperdu ,
 S'écria , Ciel ! qu'ai-je entendu ?
 Vous avez donc ouvert mon Livre ?
 Vous n'avez pas long-tems à vivre ,
 Si cet ennemi prétendu ,
 (Encore un coup) ne vous délivre
 Du piège que le sort chez moi vous a tendu.
 Ah ! que vous êtes malheureuse ,
 D'avoir vû ce fatal trésor ,
 Beauté cruelle & dédaigneuse !
 Et vous , poursuivit-il , Funeste Cheval d'or !
 Allez d'une course rapide
 Aux climats de la Pyramide.

A peine achevoit-il ces mots ,
 Que le Cheval d'or tourna tête ,
 Et plus soudain que la tempête ,
 Se précipita dans les flots.

Jamais (depuis le jour que la Nymphé étoit
 née)

Ladite Nymphé ne parut
 Confuse , interdite , étonnée
 Jusques au point qu'elle la fut
 A l'instant de cette journée ;
 Car elle parut forcenée
 Quand le Cheval d'or disparut.

Tantôt regardant le rivage ,
 C'est-à-dire , l'endroit fatal

Par où ce précieux Cheval
 Venoit de se mettre à la nage,
 Et tantôt regardant le Mage
 Sur le pied d'un forcier brutal ;
 Quelques perles en pleurs couloient sur un vi-
 sage

A qui cela n'alloit pas mal.
 Peu la touchoit cette disgrâce,
 Qu'en Oracle il avoit prédit ;
 Le désespoir qui la saisit
 Ne regardoit point sa menace ;
 Car sans faire aucune grimace,
 (Dont son visage s'enlaidit)
 La Belle pleuroit de dépit
 De voir qu'un Mortel eût l'audace
 De venir l'insulter en face,
 Et de lui dire ce qu'il dit.

S'il faut, dit-elle, que je meure,
 Ou bien que cet Homme odieux,
 (Pour me sauver) s'offre à mes yeux ;
 Qu'on me dépêche tout à l'heure,
 Et le plutôt fera le mieux.
 Quoi ! sa présence détestable,
 (Que je n'ai jamais pû souffrir)
 Pour mon secours viendra s'offrir ?
 Non, non ; il m'est plus agréable
 De ne le point voir, & périr.
 Le sort le plus épouventable,

P O E S I E S.

23

A son aspect est préférable ,
Et j'aime cent fois mieux mourir.

Je vous l'ai dit , je suis Saphyre ;
Et quand avec vous tout l'Enfer ,
Le Ciel , la Terre , & l'Onde , & l'Air
(En l'apprenant) pour me détruire ,
S'armeroient de flamme & de fer ,
Je veux bien encor le redire :
Je suis la Princesse Saphyre ,
Fille du Roi Brizandafer.

Eh bien ! me voilà donc l'objet de la colere
Du destin , contre moi fierement irrité ,

Pour quelque curiosité ,

Au sujet d'un vieux Breviaire
Ouvert avec témérité.

Et dans cette terre étrangere ,
(Peu favorable à la beauté)
Où tout m'est devenu contraire ,
Dont j'ignore la Dèité ,
Et le mal que j'ai pû lui faire ,
Me voilà prête à satisfaire
A son Arrêt par vous dicté.

Et qu'ai-je affaire d'une vie
Qui fait mon unique tourment ,
Depuis qu'à mon sort asservie ,
Je me vois partout poursuivie
D'un Mortel odieux , qui sous le nom d'Amant ;

De mes tranquilles jours la douceur a ravie ,
 Et m'obsède éternellement ;
 Je veux bien vous en faire Juge ,
 Quoique vos vœux pour lui contre moi déclarez ,
 Ne me flattent d'aucun refuge
 Au milieu des malheurs qui me sont préparez.

Cet Homme s'appelle Euriale :
 N'est-ce pas assez de ce nom
 Pour inspirer l'aversion
 Que pour lui mon chagrin étale ,
 Quand sa constance sans égale ,
 Et quand cette valeur fatale
 Qui s'arme malgré moi pour ma protection ,
 (Depuis la rive Orientale
 Jusqu'à ce barbare Canton)
 Ne seroient pas une raison
 Pour me justifier de l'horreur infernale
 Que me cause sa passion ?

Il est vrai que la Renommée
 (Si vous l'écoutez) vous dira
 Que jamais rien n'égalera
 Sa gloire en mille endroits semée.

Et que moi-même je lui dois ,
 (Avec le jour que je respire)
 Le salut entier d'un Empire
 Qui doit reconnoître mes loix.

Qu'enfin lui seul m'a délivrée
De mille dangers, où sans fin
La rigueur d'un Astre malin,
Dès l'enfance m'avoit livrée.

Que sans murmure & sans espoir,
De ses vœux la perseverance
Garde un respectueux silence
Et triomphe du désespoir
Où le met mon indifférence.

Qu'il soit, si l'on veut, un Heros;
Qu'il soit des Amans le modèle,
J'y consens; mais qu'il porte à quelqu'autre
Mortelle

Son adoration cruelle,
Et laisse Saphyre en repos.

Hélas! Je me croyois sauvée
De ses vœux & de mes chagrins;
Me voyant hier entre les mains
D'un Corsaire inconnu qui m'avoit enlevée.

*On ne croit pas que ce Conte ait été ache-
vé par M. d'Hamilton; du moins on n'en a
trouvé que ce fragment.*



R E L A T I O N
D'UN VOYAGE
EN MAURITANIE.

Vous qui partagez dans mon cœur
 Avec un autre objet, une tendresse égale,
 Et préférez aussi votre aimable rivale
 A votre tendre Serviteur ;
 Marquise, quand l'Hôtel d'Irlande
 Vous vit dans le premier couplet
 Dont vous reçûtes l'humble offrande,
 On vous y connut trait pour trait ;
 Et quoique la foule fût grande,
 (Où chaque belle avoit son fait)
 On approuva votre portrait ;
 Et le voyant dans cette bande,
 On fut de vous plus satisfait
 Que quand pour aller en Hollande
 Vous partîtes d'Aix en secret ;
 Mais laissons ce Voyage, & souffrez qu'on vous
 mande
 Celui d'un Pays si parfait,

Qu'on

Qu'on diroit que la sage Urgande
Par ses enchantemens l'a fait.

Le troisième jour de Mars de l'année dite , de la Grande Omelette* , quatre Princes (curieux de voir les merveilles qui ne se trouvent que dans les climats éloignez) s'embarquerent dans un superbe Vaisseau, nommé le Visionnaire* ; & quittans le triste voisinage du Port Bastillan , cinglerent en haute Mer par un vent favorable , & dresserent leur course dans les côtes de Mauritanie. Ces Princes étoient le Prudent* Renardius , Victorin le Chevelu , Griffonio de la Forêt , & le triste Marc-Antonin.

Ayant doublé le Promontoire* du Trône , ils côtoyerent certains rivages , le long desquels s'étend la vaste enceinte du Palais Vinceniade. * A cette vûë , le sage Renardius ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs ; & quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cause , on sçut de lui qu'un certain Enchanteur avoit autrefois transformé ce Palais en Prison , & qu'il y avoit long - tems tenu l'invincible Ayeul du Prince de Mauritanie. *

Tandis qu'on rendoit graces à Dieu de ce que la race de ces maudits Enchanteurs* étoit exterminée , plusieurs Dauphins , & quelques Merluches (que le Prince Grif-

fonio prit pour des Cerfs & des Biches) se mirent à badiner autour du Navire.

Cela fit naître une Dissertation curieuse sur la nature des Poissons ; & comme ces Princes étoient fort sçavans , ils dirent de très - belles choses sur le doute que l'un d'eux proposa ; sçavoir , si la Mer étoit faite pour les Poissons , ou les Poissons pour la Mer. Pendant qu'on agitoit cette question avec chaleur , le Navire s'arrêta tout d'un coup , & surprit les Disputans par la nouveauté du prodige ; car quoique le Vaisseau fût immobile , le vent souffloit , & toutes les voiles étoient tenduës.

On crut d'abord que quelque Remora , pour se divertir de l'étonnement des Nautonniers , leur joiïoit ce tour ; mais comme on mettoit un Plongeur en mer pour s'en éclaircir , le Pilote se mit à deux genoux , & confessa que le Nain du Prince Chevelu ayant perdu les Bottes de son Maître , l'avoit conjuré de jeter l'ancre tandis qu'il les iroit chercher.

En attendant son retour , les quatre Princes firent de belles réflexions sur l'instabilité des grandeurs humaines , au sujet de cet événement , avec des remarques tout - à - fait recherchées sur l'utilité des Bottes en pleine mer.

Marc - Antonin assura que le mélodieux Arion étoit botté quand le Dauphin le

porta vers la terre ; quoique les Dictionnaires de Bayle & de Morery ne fissent aucune mention de Bottes dans cette aventure. Sur ces entrefaites , celles de Victorin étant retrouvées , on leva l'ancre ; & malgré ce petit retardement , on gagna le rivage fertile de la Mauritanie , sur le point que le Dieu du Jour alloit passer la nuit dans l'humide Palais de la Déesse Thétis.

Dez qu'on fut débarqué , l'on fut dans un grand étonnement , de ce qu'une si courte navigation n'avoit pas été plus longue ; mais le Pilote assura que tous ceux qui s'embarquoient dans le Visionnaire étoient sujets à ces sortes d'étonnemens.

Tandis que les trois autres Princes se rendoient au Palais du Prince de ces lieux , Griffonio fut rendre la première visite à Messieurs ses Chiens , avec lesquels il avoit conservé de grandes liaisons.

Dez qu'on fut un peu remis des fatigues du jour , on commença les divertissemens de la nuit. On servit , & le repas fut digne de la magnificence du Prince . & de l'appétit immodéré de ses illustres Hôtes.

Ils commençoient à le déployer , quand on vit entrer le Satrape-Verre-de-Vin ;* une Tartane , dont la vitesse égaloit celle des Oiseaux , l'avoit passé de l'Isle bouillon.

nante *. On connut à son air qu'il étoit chargé de quelque chose d'important, & chacun se mit à le questionner de toute sa force ; car quoique les Princes fussent grands mangeurs, ils étoient encore plus grands politiques. Ainsi voyant bien qu'il ne s'agissoit pas d'une bagatelle, ils lui demanderent comment se portoit le Danseur de Corde, qu'on avoit tué d'un coup de pistolet.

Le Satrape avoit l'esprit pénétrant ; & comme il étoit de la dernière conséquence de répondre juste à des Princes si clairvoyans, il leur dit que le Pontife Abeille* soutenoit toujours que la mort & le trépas ne signifioient pas la même chose.

Cette réponse mit une merveilleuse consternation dans l'Assemblée ; d'un côté l'on voyoit la conséquence du fait, & de l'autre son embarras.

Chacun y revoit profondément, sans imaginer aucun expédient capable d'en lever les difficultez, ou d'en éclaircir le mystere, lorsqu'un des Princes se mit à chanter les paroles suivantes, sur l'Air fameux de, *Réveillez-vous belle endormie.*

Gens doctes en Philosophie,
 Dans leurs Ecrits assurent fort
 Que la mort nous ôtant la vie,
 Le trepas nous donne la mort.

Or écoutez une merveille
 Que ces Docteurs ne sçavoient pas ,
 C'est que la mort du grand Abeille
 Ne sçauroit être son trépas.



Ces couplets furent regardez de toute la Compagnie comme une espece d'Oracle qui développoit la proposition , & n'y laissoit plus rien de problématique.

On les écrivit sur des Tablettes de Cèdre , & les avant envoyez par un Brigantin à l'Isle Boüillonnante , on se sépara d'assez bonne heure cette premiere nuit.

Le lendemain chacun fit ce qu'il voulut ; les Chasseurs monterent à cheval , les cœurs tendres resterent au Palais , pour s'abandonner différemment à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le soir , la Compagnie s'étant rassemblée , toutes sortes de Jeux précéderent le Festin. On le servit , on se mit à table , & chacun voulant rendre compte des diverses occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avoit couru le Dauphin sur un bras de mer appelé la Forêt de Livry peut-être pour se moquer de la mauvaise plaisanterie d'Horace dans son art Poétique ; car il ajoûta que les Chiens avoient pris un Cerf dix-cors , dont il prétendit montrer le pied gauche. Un Valet de Limier lui soutint que c'étoit le pied droit ; sur quoi son Altesse de la Griffon-

nerie se mit dans une colere tellement alterée , qu'elle fut obligée de boire quinze ou seize grands coups de suite pour se remettre.

On donna le troisiéme jour à la Poësie. Le Prince de Mauritanie , avec son Ministre pour les affaires du Parnasse * , travaillerent à dresser un Manifeste en Vers , qu'on dépêcha le même jour par une Frégate légère à la Princesse Mainalide.*

Le quatriéme jour on en eut une réponse , que le Prince Griffonio critiqua sur certaines expressions qu'il n'entendoit pas. On ne laissa pas de faire une replique à cet ouvrage , qu'il ne put désapprouver , parce qu'il ne la vit pas.

On pressoit cependant le désolé Marc-Antonin , de faire quelque effort , malgré son rhume ; car voyant qu'il passoit les journées à charbonner les murailles , tantôt d'une M , qu'il environnoit de lacs d'amour ; tantôt d'un C , qu'il embellissoit de cœurs navrez. On s'imagina qu'il étoit un peu Poëte , mais il n'étoit qu'amoureux ; il se promenoit tristement , parloit tout seul , demandoit à boire quand il avoit faim , & de la moutarde quand il avoit soif ; enfin , c'étoit la plus grande pitié du monde , de voir les pauvretes où l'amour l'avoit réduit.

Quand on lui demandoit l'explication

des beaux ouvrages dont il ornoit les murailles & les cheminées, sa réponse étoit, que l'M vouloit dire Marquise, & le C Comtesse, (deux Fées de Germanie) * qui s'étoient données la peine de l'enchanter; que l'une s'appelloit Arthuriane, & l'autre Ploydonie.

Ce sont, disoit-il, deux Sorcieres,
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui du matin jusqu'au soir
Enchantent de mille manieres;
Gardez-vous, Princes, de les voir;
Vos libertez n'y tiendroient gueres.

A ces mots, il se mettoit à pleurer comme un enfant; il étoit aisé de juger à tout cela qu'il avoit la cervelle démontée. Mais comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des Vers, on crut qu'il pourroit être assez fou pour en faire; d'autant plus qu'il avoit des momens de vivacité, dont on espéroit quelques faillies.

Mais hélas! si Marc-Antonia
Paroïssoit quelquefois en vie,
Il le paroïssoit bien en vain.
Grâce aux Nymphes de Germanie,
Son ame étoit à Saint-Germain
Et son corps en Mauritanie.
Si-tôt qu'on voyoit le Soleil,

Les deux objets de sa tendresse
 Se présentoient à lui sans cesse ;
 Et brûlant d'un amour pareil
 Pour l'une & pour l'autre Déesse ;
 Pendant les heures du sommeil
 Il entretenoit la Comtesse ,
 Et la Marquise à son réveil.
 Il disoit ; Belle Ploydonie !
 Mon cœur vous aime à la folie ,
 Il veut mourir sous votre loi ;
 Et dans la même rêverie
 S'écrioit ; Reine de ma vie !
 Arthur ! ayez pitié de moi.

Dans un état si ridicule , le plus court
 eût été de le laisser en repos ; mais on ne le
 voulut jamais. Et voyant qu'on ne cessoit
 de le persécuter , il écrivit un Journal du
 Voyage pour la Marquise , & fit pour la
 Comtesse une Description en Vers du Pa-
 lais de Mauritanie , avec un abrégé des
 mœurs , coutumes , & différentes Religions
 des Habitans du Pays. On en tira quelques
 copies , qui se vendent à juste prix chez les
 Libraires du Pont-Neuf.

Le cinquième jour on vit aborder trois
 gros Bâtimens chargez de Princes tributai-
 res , qui venoient rendre leurs hommages
 au Souverain de Mauritanie.

Le sixième , ils s'en retournerent.

Le

Le septième , grande chasse , & long souper.

Le huitième , on ne fit que baignader ; c'est-à-dire , on fit quelques Couplets , & quelques Impromptus.

Le neuvième , on reçût un Courier de la Princesse Mainalide , avec un nouveau détachement de Vers. La question fut d'y répondre ; car Victorin le Chevelu (faute d'autre monture) s'étoit mis sur le Pegase de la grande Ecurie , & le pauvre Cheval avoit été si rudement mené pendant la dernière Chasse , qu'il pouvoit à peine mettre un pied devant l'autre ; si bien que le Secrétaire du département Poétique fut contraint de faire sa dépêche à terre , & d'expédier quelques rimes à pied , pour répondre à celles du dernier Envoyé.

Le lendemain on s'embarqua (quoiqu'avec un regret extrême) & après quelques heures de navigation , on découvrit les premières terres de l'Europe.

Ainsi finit ce beau Voyage ,
 Où , quoique les événemens
 Ne soient pas mis dans l'étalage
 Où les mettent certains Romans ;
 Peut-être que leur badinage
 Pourra vous amuser pendant quelques momens ;
 Et je n'en veux pas davantage.

Fin des Poësies.



Œ U V R E S
M Ê L Ê E S

EN PROSE ET EN VERS.

OO OO: OO OO: OO OO: OO OO: OO OO OO OO OO OO OO

LETTRES ET EPISTRES.

A MONSIEUR LE COMTE
DE GRAMMONT.



HONNEUR des rives éloignées,
Où Corizande (a) vit le jour,
De Menodaure (b) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées

Semblent vous bannir sans retour;
Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces bazanées,
Et va finir son vaste tour

(a) Corizande des Andoüains, ayeule du Comte de Grammont.

(b) Menodaure, un des Ancêtres de la Famille.

A

L E T T R E S

Devers les Isles fortunées :

Vous qui dans une auguste Cour ,

Fameux depuis maintes années ,

Sans prendre aucun mauvais détour ;

Avez signalé vos menées ,

Et dans la Guerre & dans l'Amour.

C'est à vous , Monsieur , que cet Ecrit s'adresse ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse , puisqu'il n'est plus question de nous , depuis des temps infinis , & qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant oserions-nous un peu nous flatter que cela n'est pas ? puisque

Vous n'oubliez jamais personne ,

Témoin Dom Brite à Lerida ,

Donna Raguez à Barcelonne ,

Gaspar Boniface à Breda ;

Enfin Catalane , & Gasconne ,

Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne ,

De Perpignan à Puycerda ,

Et nous , vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles , que nous aprenons chaque jour , que vous êtes plus agréable , plus rare , & plus merveilleux que jamais. Nos voisins grands novellistes , informés des vivacités , dont

ET EPISTRES.

On leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guerres civiles. Indignez que votre caractère soit si peu connu dans des Provinces, où votre nom l'est tant, nous avons formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite, mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Mediocres pour le génie, & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, & qu'il faudroit pourtant trouver pour bien parler de vous.

Il ne faut pas un talent ordinaire,
Pour réussir dans une affaire,
Où les talens succombent tous :

Et quelque empressement que l'on ait de vous plaire
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient temeraire ;
Et des Campagnards comme nous,
Sont bientôt reduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre memoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassâ. Tantôt nous voulions

que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus; les Reverends Peres Massillon ou de la Ruë vous entreprissent par avance, mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère: & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous enveloper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despreaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain,
 Il jouit en repos de sa premiere gloire;
 Si du plus grand des Rois il travaille à l'Histoire,
 Phébus est attentif à conduire sa main,
 Et c'est l'unique soin des Filles de memoire;
 Lui seul peut consacrer à l'immortalité
 Un mérite comme le vôtre;
 Mais sa Muse a toujours quelque malignité,
 Et vous caressant d'un côté,
 Vous dévisageroit de l'autre.

L'expedient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long au milieu du Recueil, où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison: & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

ET EPISTRES.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos Rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre,
Est un Bureau fécond, qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous écrits, (a)
A des Ouvrages de tout prix,
Sur tout à ceux des beaux esprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers,
Où tous Faiseurs de chansonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers)
Viennent en Vers familiers,
Usurper le nom de Poètes;
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Musettes,
Content champêtres amourettes,
Où couronnent de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux,
C'est là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embarassant les curieux,
Est toujours veuve, & jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elegies;

(a) Le Mercure galant.

LETTRES

Et là s'impriment tous les Morts ,
Avec leurs généalogies ,
Leurs Eloges , leurs effigies ,
Leurs dignités , & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous inserer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voyes , résolus malgré notre insuffisance , de tenter l'aventure nous-mêmes , & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître ; mais dont quelques-uns des Ouvrages sont parvenus jusques à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés , un de nous deux , & justement celui qui porte encore à l'oreille cette Perle que vous disiez que sa Mere y avoit mise par devotion , se mit à les apostropher , comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports ,
Tantôt les rives de la Seine ,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords !
Quand vos chants ornés des trésors
Du Parnasse ou de l'Hypocréne ,
Badinent pour quelque Climéne :

ET EPISTRES.

7

Ou quand imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux Morts
De Rome & de l'antique Athène;
La Fare ! & vous Abbé sçavant,
Que Phébus de son influence
Anime & soutient en rimant !
Donnez chacun dans une Stance
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes nos deux Muses, Melpomène & Thalie, quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissent pas avoir rien écrit qui soit de leur département. Cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre Écrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions une Figure, qui nous surprit, sans nous effrayer; car c'étoit celle de votre Philosophe l'imitable S. Evremont. Rien de tout ce tintamare, dont on annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de consequence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;
Le Ciel resta clair & serain ;

A iiij

LETTRES

Point de murmure souterrain ,
Et pas un seul coup de tonnerre.

Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus ,
Tels qu'étala près de Philippe ,
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.

Il n'avoit point l'air de Laius ,
Qui ne portoit pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Émaüs ,
Quand il vint accuser Oedipe.

Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres ,
Qui sortent des Royaumes sombres ,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur , car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vû la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard , mais un peu refroidé , & c'étoient les mêmes habits , qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite ; & afin que vous n'en doutiez pas ,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de marroquin ;
Et cette loupe à double étage ,
Dont il ne vit jamais la fin ,
Ornoit le haut de son visage ;

ET EPISTRES

Bref, il parut dans l'équipage,
Où chez la belle Mazarin
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignons nos sièges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler, mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table: J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils, pour vous aider à l'exécuter; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous assister. Je conviens qu'on ne peut pas écrire avec plus d'agrément, qu'ils font l'un & l'autre, mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent, sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un tendre , fidelle , & gouteux ,
 Se révoltant d'un air prophane
 Contre l'anodyne tisanne ,
 Et contre l'objet de ses vœux ,
 Ne chante dans ses Vers heureux ,
 Que l'Inconstance & la Tocane.
 L'autre d'un style gracieux ,
 Et digne des bords du Permesse ,
 Par mille traits ingénieux ,
 Fait tout ceder à la paresse ,
 Et de l'indolente mollesse
 Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là , s'il vous plaît ; il importe peu que vous les ayez invoquez, ils n'en viendront pas plutôt à votre secours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matieres que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps , ni de celui des évènements. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez , puisque les premieres sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusques au temps où vous êtes. Faites quelques remarques , mais courtes & legeres , sur la resolution qu'il a prise de ne point mourir , & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

ET EPISTRES.

25

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
 Est un miracle que l'Envie
 D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
 Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
 Celui d'éterniser sa vie,
 Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à
 chercher des ornemens ou des tours d'é-
 loquence, pour tracer son caractère, cela
 sentiroit le Panegyrique; & ce sera assez
 le louer, que de le peindre au naturel.
 Gardez-vous bien de vouloir rendre ses
 recits ou ses bons mots; le sujet est trop
 grand pour vous. Tâchez seulement, en
 parlant de ses aventures, de donner des
 couleurs à ses défauts, & du relief à ses
 vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles,
 A l'immortalité j'élevois mon Héros;
 Pour vous, peignez d'abord en gros
 Cent beautés à ses vœux dociles;
 Faites-le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
 D'un Guerrier égal aux Achiles;
 Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos,
 Il donne des leçons utiles
 Aux Courtisans les plus habiles;
 Et toujours actif à propos,
 Sans leurs empressemens serviles;

A vj

Qu'il efface tous leurs travaux.
 Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles
 Le fassent voir en differens tableaux,
 Tyran des fâcheux & des fors,
 Historien d'amour & des Guerres civiles,
 Recueil vivant d'Antiques Vaudevilles,
 Redoutable par ses complots
 Aux Amans heureux ou tranquilles,
 Desolateur de ses Rivaux ;
 Fleau des discours inutiles,
 Agréable & vif en propos,
 Celebre diseur de bons mots,
 Et sur tout, grand Preneur de Villes.
 N'oubliez pas le Cheval blanc, (a)
 Sur lequel, soutenant temeraire menace,
 Il parut inopinément
 Vers les Campagnes de l'Alsace,
 Aux yeux d'un Prince triomphant ;
 Dites par quel enchantement,
 Par quelle adresse ou quelle audace,
 En dépit du vieux Saint Albant,
 Et d'Arlington, & d'Holiface,
 Et d'une Nymphe encor à seduisante face,
 Il enleva le (b) Bouquingant.

(a) Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin , qui commandoit l'Armée d'Alsace , qu'il le verroit arriver sur un Cheval blanc , avant la fin de la campagne.

(b) Il persuada au Duc de Bouquingant de passer en France avec lui , pour rompre la Triple Alliance , malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre ci-dessus nom-

ET EPISTRES.

13

Contez ces Faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque recit s'explique ;
Suivez la Nature de près,
Et que pour chaque Vers la rime faite exprès,
Du misérable Profaique ,
Et du stile trop Poétique ,
Evite l'un & l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique ,
Mais ne les condamnez jamais :
Il est un lieu près du Marais,
Où depuis quelque temps le genre Marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur & Gotique ,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions
de profiter de ce dernier avis ; mais que

més, & la Comtesse de Shrensbery, firent, pour l'en empêcher ; ledit Bouquingant étoit alors Favory de Charles II.

celui de ne pas tomber dans la versification rampante, nous paroïssoit plus difficile à fuivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux, on aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Grammont : en tout cas, vous n'êtes gueres connus que de lui, & selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il, & faites connoître à mon Héros, par les souhaits que je vais faire, que je m'intéresse toujours pour lui ;

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
 D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;
 Qu'il dorme un peu plus le matin,
 Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
 Et que le Pere Seraphin,
 Toujours sur de fausses allarmes,
 Le vienne exhorter à sa fin ;
 Et que ce soit toujours en vain
 Qu'abandonné du Medecin,
 La Cour pour lui verse des larmes.
 Par ses soins redoublez, que le Roi convaincu,
 Qu'il ne vit plus que pour le fuivre,
 Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,
 Après avoir aussi long-temps vécu.



ET EPISTRES.

A tant, se teut le Normand Philosophe,
De son temps gentil Clerc, aiñs gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
Mais dont Prônes meshui, ne sont pas de l'étoffe,
D'un Pasteur ensepulturé.

Or, s'en partit revoir la quointe bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez ;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende :
Si ne dira pourquoi celle legende,
Trop mieux que nous la raison en sçavez.

Que si dans cinquante ans sans être grain malade,
Force vous est pourtant à la parfin
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les Morts prendre votre chemin,
A donc verrez maint & maint Camarade,
Qui menant feste & moult joyeux Hutin,
A grand randon vous feront accolade.
Là trouverez Messire Benserade,
Le Preux Chapelle, & Maître Chapelain,
Les Damoizels, Voiture & Sarrazin,
Et cil, qui Chançon ne Balade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.

Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jousteur, & courtois Chevalier,
Assez devant les Guerres de la Fronde ;
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, & sans vous travailler,

Verrez Chastel fiz à dextre de l'onde ,
 Qui perron n'a ne superbe escalier ,
 Mais dont Fossez ont eau claire & profonde ;
 Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc , s'il vous plaît,
 Monsieur , si par hazard l'envie vous prend
 de revoir votre belle maison de Semeac.
 En attendant , trouvez bon que nous finis-
 sions cette longue Lettre ; nous avons eu
 beau changer de stile & de langage , pour
 en faire quelque chose , vous voyez com-
 bien nous sommes restés au-dessous de no-
 tre sujet : il faudroit , pour y réussir , que
 celui que nos fictions viennent de résusciter ,
 fût encore parmi les vivans. Mais

Il n'est plus de Saint Evremont ,
 Et ce Croniqueur agréable
 Du serieux & de la fable ,
 Ce Favori du sacré Mont ,
 N'a pu trouver le Cocyte guéable :
 Et de ce Fleuve redoutable
 Le retour n'est permis qu'au Comte de Grammont.





LETTRE DE MONSIEUR
de la Chapelle à Monsieur
Hamilton.

O Toy qui sur l'helicon voles,
Et qui dans tes efforts divers,
Près des Muses que tu cajolles,
Sûr de toi, jamais ne te perds :

Toi qui dans des aimables Vers ;
Maître du sens & des paroles ,
Ne connois point les tristes fers ,
Sous qui , dans des écrits frivolles ,
Que tracent mille auteurs pervers ,
De notre siecle les idoles ,
Gémit , & marche de travers
La raison , sur des rimes folles ,
Aprends moi l'art de badiner ,
Sans ramper , & sans me gêner.

De tes cadences acouplées
Aprends moi l'art miraculeux :
Comment en rimes redoublées ;
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappellées ,
Un vers court , & pourtant nombreux
Enferme un sens noble & nerveux ?
Loin des expressions enflées
On voit dans tes plus simples yeux

Toutes les graces aſſemblées.

De ce ſtile viſ & ferré

Qu'on crût par la parque cruelle

Avec que Chapelle enterré,

L'honneur par toi ſe renouvelle.

Pour moi qu'une Muſe rebelle

A d'un autre vin enyvré,

Si dans une route ſi belle

Sur les pas d'un guide fidelle

Je ſuivois le chemin montré,

Bien loin d'aller juſqu'à Chapelle,

Dont la voix au ſommet t'appelle ;

Je ne joindrois pas Bas-Chaumont

Dans les routes du ſacré Mont.

Les rimes redoublées ſont de véritables routes pour moi ; ſouffrez, Monsieur, que j'en forte, & que je me mette dans le chemin uni de la Proſe.

Vous ſçavez que les deux Autheurs des rives de la Garonne ne ſont pas les ſeuls à qui le hardi deſſein d'écrire l'Histoire du Comte de Grammont, ſoit venu dans l'eſprit. Libre des occupations ſerieuſes ; auxquelles un devoir plus preſſant m'attache, ſi j'avois eu

La main qui crayonna

L'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna,
j'euffe voulu l'employer à peindre l'inimitable Comte de Grammont.

Je doute encor que cette main
Dans le caractère Romain
En traits excellens si fertile,
Pour cet autre nouveau dessein
Se fût trouvée assez habile.

Les graces naïves, les actions sublimes, les merveilles du courage, les vivacités de l'esprit, les souplesses du courtisan, les hardiesses de l'amant, les entreprises du guerrier, les vûës du politique; le jeu, l'intrigue de la Cour, la galanterie, la guerre, occupations d'une très-longue vie: les fautes & les traverses, souvent plus heureuses que les prosperitez même, & que la bonne conduite; les défauts aussi admirables que les vertus, un mélange de qualitez opposées, & d'avantures extraordinaires, forme dans le Comte de Grammont un caractère rare & singulier, que je ne crois pas qu'il soit possible de bien représenter,

Vos Auteurs Gascons ont délibéré sur le choix du stile, dont il falloit se servir pour écrire cette surprenante Histoire; pour moi, j'ai souvent songé à quel Héros de l'antiquité on pourroit comparer ce Héros de notre siècle.

Mecene s'est quelque fois présenté à mon esprit: l'amitié d'un autre Auguste, plus grand que celui de Rome: l'extraction presque pareille, & comme Royale

en l'un & en l'autre : la prodigalité du François, même quand il étoit pauvre, assez approchante de la liberalité du Romain : un autre Horace en vous digne assurément d'être comparé à celui de Mecene ; Toutes ces ressemblances m'ont souvent frappé ; mais je trouve dans Mecene je ne sçai quoi de trop serieux pour le Comte de Grammont. Je croi que Mecene étoit triste ; c'étoit un Philosophe plein de soucis, & toujours occupé de sa fortune ; il avoit de l'esprit, il disoit de belles choses, il aimoit les Lettres, il étoit sçavant, mais je ne croi pas qu'il fût vif & plaisant comme le Comte de Grammont.

Ne seroit-il point mieux de comparer le Comte à Petrone ; cet homme né pour les plaisirs, qui vivoit dans une volupté si spirituelle ;

Qui passoit les jours à dormir,
Et les nuits à se divertir.

quelqu'un dira que le Comte de Grammont ne dort ni nuit ni jour ; mais il faut bien que le Proverbe se verifie, & que toute comparaison *cloche* en quelque chose.

Petrone étoit comme le Comte de Grammont maître de la politesse, & arbitre du bon goût, diseur de bons mots, railleur souvent dangereux. Vous sçavez comme il mourut.

Nul ennuyeux
N'osa se montrer à ses yeux ;
Ses oreilles n'étoient pas faites
Pour les entretiens sérieux.
Tranquille en d'aimables retraites,
Et dans sa mort délicieux ,
Se faisant lire des sonnettes ;
Avec de douces chansonnettes ,
Par des concerts harmonieux
Il fit au monde ses adieux.

Mais enfin il mourut , dira encore quel-
qu'un : & le Comte de Grammont, en cela
bien différent de Petrone , nous assure que
pour lui il ne mourra jamais. La comparai-
son n'est pourtant pas si défectueuse en ce
point ; car quoique je commence à croire
que véritablement le Comte de Grammont
vivra toujours , nous n'avons pas laissé de
le voir déjà deux ou trois fois badiner avec
la mort : nous l'avons vû dans ces momens
si tristes pour les autres hommes , toujours
libre & enjoué ; non que le Comte de
Grammont ne soit un très-bon Chrétien ,
mais il n'en veut point faire les derniers
devoirs prématurément.

Enfin, soit qu'il doive mourir un jour ,
soit que , comme il l'a résolu , il doive être
éternel sur la terre ; la postérité n'aura de

lui, non plus que de Petrone, que des fragmens.

Parmi ces fragmens, on lira avec bien du plaisir la Lettre des deux Ecrivains de la Garonne; je ne doute pas qu'on ne demêle aisément celui qui leur a servi de Secrétaire, & qu'on ne pense, comme moi, que la Tamise fait une restitution à la Seine, & lui donne en vous un autre Saint Evremont. Je suis, Monsieur, votre très-humble &c.

L A C H A P E L L E .



R E P O N S E A M O N S I E U R
de la Chapelle.

Q U E maudits soient les deux Gascons,
Qui se sont avisés d'écrire
Les fatigans Brimborions,
Que chacun est si las de lire!
Tandis que malgré les raisons
D'un Protecteur, qui les admire,
On ne peut s'empêcher de rire
De leur ouvrage & de leurs noms;
Quoi tant que la journée est longue
On croira, sans être importun,
Pouvoir présenter l'Espalogue,
Et relire cent fois Pey run?

ET EPISTRES

23

C'est ainsi que leur Secretaire
(Car vous voulez que je le fois)
S'est recrié, toutes les fois
Que quelque Lecteur en colere,
Ou que le Copiste aux abois
L'avoient touché de leur misere.

Mais, Monsieur, il n'est plus question de tout cela, & nous respirons depuis l'arrivée de votre Lettre; elle est venuë délivrer le Public d'une oppression manifeste. On ne presente plus l'autre comme une estocade à tous venans; car on vient arracher la vôtre des mains du Comte de Grammont, pour la lire & pour la copier. Elle est si charmante (d'elle-même) & si flateuse pour moi, que j'y ai d'abord été pris; & j'ai crû de bonne foi, que vous pensiez une partie des choses que vous disiez à mon avantage, sans faire réflexion que c'étoit pour vous même que vous aviez eu la bonté d'étaler ce qu'il y a de plus gracieux dans le tour & l'harmonie des Vers; & ce qu'il y a de plus élégant, de plus pur, & de plus noble dans l'autre genre.

Le Comte de Grammont en est si transporté, que Messieurs de la Garonne ne lui font plus de rien; mais permettez-moi de vous dire que je me suis revolté contre le panchant qui nous entraîne toujours, lors

que des loüanges (toutes outrées qu'elles puissent être) nous viennent d'une bonne main.

Vous parlez dignement du Comte de Grammont
 De son mérite & de sa race ;
 Mais à moi ! de me dire en face
 Que j'habite le sacré Mont !
 Et que je suis de la côte d'Horace !
 Epargnez vos amis , de grace ,
 Ils sçavent trop bien ce qu'ils font ,
 Pour avoir seulement l'audace
 De regarder Saint-Euvremont.

J'ai fait la premiere lecture de votre Lettre au Comte , selon votre intention : cela n'a point fait de tort à l'éclaircissement des faits ; car quoiqu'il n'ignore rien (comme vous sçavez) le peu de commerce qu'il a depuis quelque temps avec les Romains , dont vous faites mention , les avoit un peu déguisés dans son esprit : & il a été bon de lui donner une idée un peu plus particuliere que vous ne faites , des Gens à qui vous le comparez. Au reste , il vous sçait si bon gré de ce que vous venez de faire pour lui , qu'il est bien resolu de ne vous donner ni paix ni trêve , que vous n'avez tenu la premiere parole que vous lui avez donnée. Il est ravi de voir par cet
 échan-

échantillon qu'il n'y a que vous qui foyez capable de le mettre dans un beau jour. Il trouve par votre Lettre que Mecene & lui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, principalement par la confiance & la faveur du Maître. Il n'a pas si bien compris par quel endroit ils étoient tous deux d'extraction royale ; & j'ai été obligé pour l'en éclaircir , de lui dire en propres termes :

Mecenas Atavis Edite Regibus ,

après quoi il l'a compris sans difficulté. Il s'en tient donc à cette ressemblance , & fait un cas infini du premier Ministre d'Auguste , par ce qu'il aime & qu'il honore tous les Ministres.

Mais quant à votre ami Petrone ;
 Il dit que c'étoit un vaurien :
 Et que dans ce siecle chrétien,
 Où veuves ne bougent du Prône,
 Et se montrent Femmes de Bien ,
 On auroit brûlé sa Matrone.

Il estime infiniment l'agréable & brillante Peinture du dernier adieu que ce Romain fit au monde ; mais il trouve qu'un homme qui vouloit se donner de bon tems à l'article de la mort , n'avoit pas rassemblé tout ce qu'il faut pour cela dans les plaisirs que vous marquez.

Car vainement vous prétendez
 Que la fermeté fut si grande
 Pour les fausses tranquillitez
 Qu'il affecta dans ces extrêmitéz
 Que chaque Mortel appréhende.
 On jouïoit, dites-vous, Chaconne & Sarabande ;
 Rebées & Violons tendrement accordez
 Faisoient aux doux plaisirs pour lui dernière
 offrande ;
 Il invoquoit Phébus , à qui vous commandez ,
 Et recueillant des Fleurs qu'ici vous répandez ,
 Il s'en faisoit une Guirlande ;
 Mais ses destins (en vain) se virent retardés
 Par cette harmonieuse Bande ;
 Ils n'avoient ni Cartes ni Dés.

Ainsi le Comte de Grammont tient qu'un
 Payen qui est mort si pauvrement , n'avoit
 jamais sçû vivre. Il tient aussi qu'il est à
 propos de faire à present un mystere des
 véritables Auteurs de nos deux Lettres : &
 je crois que voici pourquoi

Comme dans ces Ecrits , on a quelque raison
 De ne pas exposer son nom
 A la critique , ou bien à l'injustice
 Des Confreres en Apollon ;
 Le Comte heureux en artifice
 Dit pour éloigner tout soupçon ,
 Que la première est d'un Galcon ;

Et que la seconde est d'un Suisse,
Mais Suisse du premier Canton.

Je ne vous fais point d'excuse de n'avoir
pas répondu plutôt à votre Lettre ; car
quoiqu'il y ait plusieurs jours que vous me
l'avez adressée , je ne l'ai que d'avant hier.
Je suis , Monsieur , très-sincèrement
vôtre très-humble , &c.



*V E R S D E M O N S I E U R d e
Dangeau , sur la Lettre des deux
Gascons , au Comte de Grammont.*

POmpe funebre de Voiture ,
Voyage tant vanté du poli Bachaumont ,
Badinages heureux du vieux Saint-Evremont ,
Je ne vous fais aucune injure ,
Vous devez ceder sans murmure ,
A la nouvelle Lettre au Comte de Grammont.



*L E T T R E D E M . D E S P R E A U X ,
à Monsieur d'Hamilton.*

JE ne devois dans les regles Monsieur ré-
pondre à votre obligeante Lettre, qu'en
vous renvoyant l'agréable manuscrit que
vous m'avez fait remettre entre les mains ;

mais ne me sentant pas disposé à m'en dé-
laisir, j'ai crû que je ne pouvois pas diffé-
rer davantage à vous en faire mes remer-
cimens, & à vous dire que je l'ai lû avec
un plaisir extrême, tout m'y ayant paru
également fin, spirituel, agréable & in-
génieux. Enfin, je n'y ai rien trouvé à re-
dire que de n'être pas assez long; cela ne
me paroît pas un défaut dans un ouvrage
de cette nature, où il faut montrer un air
libre, & affecter même quelquefois, à
mon avis, un peu de négligence. Cepen-
dant, Monsieur, comme dans l'endroit de
ce manuscrit où vous parlez de moi ma-
gnifiquement, vous prétendez que si j'en-
treprendois de louer Monsieur le Comte de
Grammont, je courrois risque en le flatant,
de le dévisager; Trouvez bon que je trans-
crive ici huit Vers qui me sont échappés ce
matin, en faisant réflexion sur la vigueur
d'esprit que cet illustre Comte conserve
toujours, & que j'admire d'autant plus
qu'étant encore fort loin de son âge, je
sens le peu de génie que j'ai pû avoir au-
trefois, entierement diminué & tirant à sa
fin. C'est sur cela que je me suis recrié :

Fait d'un plus pur limon, Grammont à son Printems
N'a point vû succeder l'Hyver de la vieillesse;
La Cour le voit encor brillant, plein de noblesse;
Dire les plus fins mots du tems,

Effacer ses Rivaux auprès d'une Maîtresse ;
Et sa course au fond n'est qu'une longue jeunesse,
Qu'il a déjà poussée à deux fois quarante ans.

Je vous supplie, Monsieur, de me mander s'il est égratigné dans ces Vers, & de croire que je suis avec toute la sincérité & le respect que je dois, Monsieur ;

A Paris, le 8. Février
1705.

vôtre très-humble & très-
obéissant serviteur.

DESPREAUX.



A MONSIEUR DE COULANGE
à Pontalé.

Le 8. Juillet, 1703.

ON trouve assez mauvais ici, que vous n'avez pas donné le moindre signe de vie sur la dernière grace que le Comte de Grammont reçoit du Roi ; la Comtesse vous en faisoit des reproches dans une longue Lettre, qu'elle avoit commencée : mais trouvant la Prose trop dure, pour gronder un aussi petit homme, & aussi bon que vous êtes d'ailleurs ; Voici tout ce qu'elle a le courage de vous faire dire :

Est-ce au País des Amadis,
De Cléopatre, ou de Cassandre,

(Où vous alliez roder Jadis)
 Qu'il faudra maintenant vous prendre ?
 Ne sortirez-vous d'Ormesson
 Qu'après la prochaine moisson,
 Tranquil & paresseux Coulange ?
 Prétendez-vous faire vendange
 Chez le bon homme Polemon
 Plus guoguenard qu'Anacreon.
 Qu'on chante, qu'on boive, ou qu'on mange ;
 Votre esprit toujours de saison,
 Rimant le maître & la maison
 Unit, par un rare mélange,
 Le seul mérite à la louange,
 Et les plaisirs à la raison ;
 Serez-vous donc le seul en France,
 Ou du moins le dernier de tous,
 Qui vous rendiez auprès de nous
 Dans cette aimable résidence,
 Où l'agrément & l'indolence
 Sont rassemblés exprès pour vous ?
 D'une solitude riante,
 Le Jardin, les Eaux, & les Bois
 N'ont pas un endroit qui n'enchanté ;
 Pas un seul Oiseau qui ne chante
 Comme chante un Cigne aux abois ;
 Et de la Nature innocente
 L'art est par tout soumis aux loix ;
 De ce lieu j'eusse fait le choix ,

Quand on m'en eut offert cinquante
Plus magnifiques mille fois.

Coulange , élevez votre voix ,

Dites combien j'en suis contente :

C'est un présent du plus charmant des Rois.

On n'a garde de vous parler , après cela de la maniere obligeante & gracieuse , dont il plût à Sa Majesté de nous faire ce présent. On vous connoit l'ame si touchée de ce qui fait plaisir à vos amis , que vous pouriez pleurer de tendresse : & ce n'est pas ce qu'on veut de vous dans cette occasion ; au contraire il faut que votre esprit s'anime d'une vivacité nouvelle. Nous préparons une belle carriere aux Talens Lyriques de votre génie ; car , excepté la Maison qu'il a fallu rétablir dans la dignité de son ancien titre , les beautés du dehors restent encore dans l'obscurité de leurs noms vulgaires. Venez-y donc remedier.

Venez ici dans vos chansons

Mettre en honneur nos Palissades !

Venez célébrer nos Cascades ,

Nos Prez , nos Ruisseaux , nos Gaz

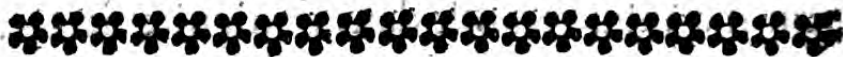
Notre Canal , nos Promenades !

Venez donner de nouveaux noms

Dans les réfreins de vos Balades

Aux Villages des environs !

Que la Basse-Cour ennoblie
 Se transforme en Menagerie,
 Pleine de mille Oiseaux divers;
 Mais, Coulange, je vous supplie,
 N'allez pas changer dans vos Vers
 L'antique nom de Pontalie,
 Pour lui donner de ces grands airs.
 C'est-là que le Comte à son aise,
 Goûtant les douceurs du repos,
 Cite son Maître à tout propos,
 Voit ce nouveau don de sa chaise:
 Et, se remettant de ses maux,
 Fait des recits, & dit des mots
 Entre le Fromage & la Fraïse,
 Inconnus aux vieux Moulins.



A Seeaux, le premier Juillet 1705.

A MONSIEUR DE MIMURE.

MImure! qui dans la carrière
 Où vous ont engagé l'honneur & le devoir,
 D'une constance singulière,
 Bravez du matin jusqu'au soir
 La Mort, la crotte ou la poussière:
 Vous, qu'il fait souvent si beau voir
 Dans l'oubli de toute Glacière
 Appaiser votre soif guerrière

Sur le bord de quelque Abreuvoir,
De quelque bourbeuse Riviere,
Ou bien de quelque reservoir ;
Qui passez mainte nuit entiere
Sans vous coucher , sans vous asseoir ,
Sans avoir fermé la Paupiere ,
Et le matin sur la Bruyere ,
Animé du Flatteur Espoir ,
D'une rencontre meurtriere ,
Sans buffet , sans nappe , ou salieré ;
Mangez benignement un morceau de Pain noir.
O combien nous portons d'envie
A tous ces Travaux glorieux !
Nous , qu'une fainéante vie ,
Nous , qu'un repos délicieux ,
Près d'Iris , Aminte , ou Sylvie ,
Tiennent enchantés dans ces lieux.
Car enfin , l'équitable Histoire ,
Quand vous serez expediés
Vous autres , qui vers l'onde noire
N'allez jamais qu'estropiés ,
De vos noms par tout publiés ,
Sçaura conserver la memoire ,
En volumes bien reliés ,
Tandis qu'au Temple de la Gloire
Les nôtres seront oubliés.



Il est trop vrai , grace à l'envie ;
 Et chez les injustes humains
 Le nom des nouveaux Ecrivains
 Ne dure pas plus que leur vie ;
 B- - - - - à peine enseveli ,
 Parut aux bords de l'onde noire ;
 Et de ses Vers enorguëilli ,
 Tenant encor son écritoire
 Et ses Idilles de Marly ,
 Voulut passer l'eau , sans en boire ;
 Mais Caron , ayant recuëilli
 Tous les fragmens de cette histoire ;
 Jetta dans les flots de l'oubli
 Ce frivole apui de sa gloire :
 Et , de cet ouvrage aboli ,
 Il n'est ici plus de mémoire .

Dieu garde de tout mal dans cette vie
 ceux qui sont menacés d'un pareil destin
 dans l'autre ; mais cela ne nous regarde pas .
 Nous qui rîmons pour rire , & pour faire
 rire les autres , ne trouvons point mauvais
 qu'on nous prenne pour ce que nous som-
 mes . Au reste , je vous écris d'un lieu où
 l'air est si épuré , que , si je valois quelque
 chose , il ne me seroit pas possible de vous
 dire des pauvretés ; on les a toutes ban-
 nies du commerce des Lettres .

Car le Sonnet , à bouts rimés ,
 Avec ses agrémens postiches ,

L'Anagramme & les Acrostiches
 Du Bourgeois toujours estimés
 Chez le Bourgeois font renfermés
 Parmi ses effets les plus riches ;
 Et dans cette Cour supprimés
 Vont sous campagnardes corniches
 Secher dans les poudreuses niches
 De quelques recueils enfumés.

Après cette réforme heureuse,
 Ne croiroit-on pas que dans Sceaux
 Le bon sens dût être en repos,
 Loin de l'habitude ennuyeuse
 Du Rebus, & des jeux de mots ;

Cependant il nous reste un certain volontaire ;
 Qui me fait mourir de chagrin,
 Enfant de la table & du vin,
 Difficile & peu nécessaire,
 Vif, entreprenant, téméraire,
 Etourdi, negligé, badin,
 Jamais reveur, peu solitaire,
 Quelque fois délicat & fin,
 Mais tenant toujours de son pere.

Ce n'est point une Enigme du Mercure
 que je vous propose, quoique ce Portrait
 en ait assez l'air, je parle d'un Monstre, qui
 vulgairement s'appelle *Impromptu* ; nous
 avons ici des Gens qui ont le secret de l'a-

privoiser , & de lui faire dire les plus jolies choses du monde. Mais pour moi ,

Au seul aspect de l'Impromptu ,
 Je me sens troubler la cervelle ,
 La Rime indoutée & rebelle
 Me fuit , & Bacchus plus bouru
 Qu'il n'est dans sa saison nouvelle ;
 Au lieu de m'échauffer me gèle ;
 Interdit , morne , confondu ,
 En vain je m'excite & l'appelle ,
 Jamais il ne m'a répondu.
 Et dans cette route nouvelle
 Mon esprit rétif , abbatu
 Sous sa pesanteur naturelle ,
 N'a , pour rimer , ni force ni vertu ;
 Non que d'une vulgaire audace ,
 Je ne pusse le verre en main ,
 Par un effort plat & soudain ,
 Sans rien emprunter du Parnasse ,
 Chanter Iris & le bon vin ,
 Et mettre leurs feux à la glace ,
 Dans quelque languissant refrain.
 Tels couplets feroit le Poëte
 Qui rime aux Petites-Maisons ,
 Ou bien ces gentils compagnons
 Qui les Fêtes à la guinguette ,
 Regalans Facile-Grizette ,
 Avec trois maudits violons ,

ÉT ÉPISTRES.

37

Pour Toinon, Nicolle ou Perrette,
A bon marché font des Chançons,
Mais je regarde, avec surprise,
Que sur mille sujets divers
On fasse sur le champ des Vers
Que le Dieu des Vers autorise,
Et qui sont dignes des Concerts,
Qu'il inspire, ou qu'il favorise.
Facilité qui n'est permise
Qu'à Melezieux, Genet, Mayeuverom, ou Nevers.

Je garde donc un respectueux silence
dans ces occasions, & je ne brille guere
plus dans les autres; attentif à recueillir ce
que la vivacité d'esprit répand ici de tous
côtés, il n'est question de moi, que lorsque
je puis me parer de ce que j'entens dire.

De tant d'heureux Originaux
Froid & miserable Copiste,
Mon esprit près d'eux ne subsiste
Qu'à mettre à profit leurs bons mots.

Ainsi, confus d'ennuyer ici tout le monde,
sans jamais pouvoir m'y ennuyer, je vais
m'égarer dans les plus belles promenades
qui soient dans l'Univers;

Dans ces beaux lieux où la Nature;
Au milieu des secours de l'Art,

L E T T R E S

Paroît simple, innocente & pur,
 Etale sans pompe & sans fard
 L'éclat naissant de sa verdure,
 Et semble devoir au hazard
 Les agrémens de sa parure ;
 Là, dans ses paisibles canaux,
 Coule à peine l'onde tardive,
 Que nourrissent mille ruisseaux ;
 Et là sur leur féconde rive
 On voit les amours en repos,
 Essayer leur puissance oisive
 Sur les Poissons, ou les Oiseaux,
 Car quoique cette Cour abonde
 En Nymphes brillantes d'attraits,
 Leurs cœurs dans une paix profonde
 Sont tous, à l'épreuve des traits,
 De ces petits tyrans du Monde.

Ce fut dans une de ces promenades ;
 que trois Figures fort extraordinaires in-
 terrompirent la rêverie où je m'étois aban-
 donné ; c'étoit une Femme & deux Hom-
 mes, que je pris d'abord pour quelques-
 uns des Masques du dernier Carnaval,
 qui n'avoient pu se résoudre à quitter de
 si beaux lieux. La Dame sur tout me pa-
 rut mise d'une façon toute nouvelle ;

Son habit d'une étoffe antique,
 Sur des Falbalas en Portique,

ET EPISTRES

57

Offroit d'équivoques couleurs ;
On avoit tracé les neuf sœurs ,
Et les Instrumens de Musique ,
Qui servent à remplir leurs chœurs ;
Sur une jupe magnifique
De la façon de ses brodeurs ,
Et son visage allégorique
Etoit enjolivé de Fleurs ,
De fines Fleurs de Rhétorique ;
Quatre riches expressions ,
Trois hyperboles en lozange ,
Une métaphore en fontange ,
Au lieu de cornette & rayons ,
Composoient sa coëffure étrange ,
Et l'antithèse mise en frange ,
Bordoit un voile des plus longs .

Je la considérois avec une merveilleuse
attention , comme vous pouvez croire ,
Lorsque se jettant à terre , & m'embrassant
les genoux ,

Genereux Etranger , me dit-elle , du ton
Dont l'élegie en pleurs se plaint de quelque absence ;
Vous voyez à vos pieds la superbe Eloquence ,
La moderne Erudition ,
Et la gracieuse Elegance ,
Qui vient vous demander un don ;
Et si vous n'êtes pas le fils d'une tygresse ;

LETTRES

D'un léopard ou d'un lyon ,
 Ou si vous respectez mon nom ,
 Touché du malheur qui me presse ,
 Vous prendrez ma protection ,
 Et j'en demande la promesse :
 Quoi , lui dis-je , en la relevant ,
 Me trouvez-vous donc la figure ,
 Le geste , le port , ou l'allure ,
 L'œil égaré , l'habillement
 De quelque Chevalier errant ,
 Pour donner dans cette aventure ,
 Et pour m'en prendre à tout venant ?

Non , Monsieur , me dit un de ses deux
 Ecuyers , ce n'est pas ce que Madame vous
 demande ; je vais vous en instruire , si
 vous n'aimez mieux l'apprendre de l'illuf-
 tre sur qui elle s'appuye. Celui qui me
 parloit étoit en petit colet , & en manteau
 noir , & voyant que je regardois l'autre ,
 & que j'étois en peine de sçavoir ce qu'ils
 étoient :

Nous sommes , dit-il , beaux esprits ;
 Maîtres passés en éloquence ,
 Qui pour certains doctes Ecrits ,
 Dont vous n'avez pas connoissance ,
 Dans le beau milieu de Paris ,
 Chez cette Dame avons séance ;
 Je suis indigne successeur

ET ÉPISTRES

41

D'un rare & fameux Orateur ;
Pour ce Cavalier qui la mene ,
Excellent versificateur ,
Tout le connoit , c'est cet Auteur
Qui pour me louer , prit la peine
De crier à perte d'haleine
Lorsqu'on m'initia Docteur.

Pendant que je l'écoutois , cet Illustre
dont il venoit de parler , & qui paroissoit
Docteur d'épée , prit la parole , & me dit :
Oui , Monsieur , je présidois à sa recep-
tion , mais il n'est pas question de cela
maintenant ; ce qu'on souhaite de vous est,
que vous ayez la bonté de vous déguiser
en Nain , pour presenter ce petit mot d'é-
crit à Son Altesse de notre part.

Tout s'étoit assez bien passé jusques
là ; mais à l'air dont je reçûs cette propo-
sition , celui qui me l'avoit faite ne put se
contenir. Un grand éclat de rire interrom-
pit la Comédie , au plus bel endroit , &
j'en reconnus les acteurs ; c'étoient le pe-
tit G le Chevalier de &
notre ami l'Abbé

Ils me conterent qu'ils avoient imaginé
cette espece de mascarade , pour divertir
Madame la Duchesse du Maine , & me de-
manderent ce que j'en pensois. Je leur dis
assez franchement que le sujet ne m'en pa-
roissoit pas nouveau , & que je ne croyois

pas que cela divertit extrêmement la compagnie, que cependant la maniere dont ils avoient voulu représenter leur premier personnage, avoit au moins la grace de la nouveauté; car voici comme ils s'y étoient pris pour exprimer les différentes figures de Rhetorique dont ils avoient fagotté son déguisement: les riches expressions, par exemple, étoient signifiées par un morceau de papier, où ils avoient écrit ces quatre Vers de l'Épître de Despreaux, sur le Passage du Rhin:

Au pied du Mont Adalle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.

Ils avoient pris deux autres de la métamorphose des yeux de Philis en Astres, pour représenter l'Antithese; & les voici:

Comme elle eut pour un mort une flâme vivante,
Et fut changée, enfin, pour être trop constante.

Pour la métaphore en fontange, ils l'avoient renfermée dans ce seul Vers de Brebeuf:

De morts, & de mourans, cent montagnes plain-
tives,

ET ÉPISTRES: 43

Les hyperboles étoient imitées, tant bien que mal, de cet endroit de l'Éneïde, où Virgile parle de la rapidité dont l'Amazone Camille alloit du pied, soit par mer soit par terre; & voici comme ils avoient rendu ce passage

Plus legere que n'est l'haleine
Des tendres Zephirs au Printemps;
Elle auroit volé par la plaine,
Sans courber le sommet des épis jaunissans;
De sa vitesse soutenuë,
Au milieu des flots suspenduë,
On auroit vû ses pieds legers
Ouvrans une route inconnuë,
Fouler la surface des mers,
Sans que l'onde en parût émuë.

Tous ces fragmens écrits sur des rouleaux de papier coupé en forme de ruban, vouloient dire (à ce qu'ils m'assûrèrent) que la Dame Eloquence étoit coëffée de figures; mais je leur dis qu'une personne farcie de tous ces Ecriteaux, paroïssoit plutôt l'emblème de quelque College, que la representation d'une illustre Societé qui ne se reconnoit point à ces frivoles enseignes. Je me chargeai pourtant de leur Placet, qui est une piece rare, & par laquelle je compris par quelle raison ils vou-

loient absolument que je fusse déguisé en Nain pour cette expedition. Ils me quitterent, peu satisfaits de mes applaudissemens, & reporterent aparemment à la Friperie l'habit qu'ils m'avoient préparé. Au premier ordinaire je vous ferai part de la Lettre qu'ils m'ont laissée; car je crois que vous n'en demandez pas davantage pour le present.



R E P O N S E D E M O N S I E U R
de Mimeure, à la Lettre de Mon-
sieur d'Hamilton.

Au Camp sous Louvain, le 22 Juillet 1705.

J E suis charmé, Monsieur, de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, & je ne puis assez vous dire combien je me tiens glorieux d'un souvenir comme le vôtre. Quoique votre Lettre soit dattée du premier de ce mois, on ne me l'a renduë que le seize au matin; je me tourmentai comme un beau Diable ce jour-là & le lendemain, pour essayer de faire une réponse, telle quelle. J'avois presque fini ce miserable ouvrage, & tout pitoyable qu'il eut été, je vous l'aurois envoyé diligemment, n'étoit l'avanture du dix-huit, qui a changé la face de nos affaires. Ce

que je vous aurois mandé pour lors ne quadre plus à notre situation présente, & il seroit même ridicule à moi de paroître m'amuser à des jeux d'esprit dans un temps où nous avons des occupations si sérieuses, & où le badinage est hors de saison; il viendra peut-être un temps plus tranquile où je payerai mieux mes dettes. Je vous supplie seulement, Monsieur, s'il arrive faute de moi, que mon ame n'en soit point en peine: ce que je puis vous dire pour le présent, est, qu'il n'y a rien de plus gracieux & de plus ingenieux que cette Lettre aimable; je l'ai lûe cent fois, & je la sçaurai par cœur: elle est meilleure à retenir que tous les Dictons du Conseiller Mathieu, Ouvrage de valeur. Permettez-moi de vous charger de mille respects pour Madame de Staffort, & soyez bien persuadé; Monsieur, qu'il n'y a personne en France qui ait un desir si vif & si naturel de mériter quelque part à l'honneur de vos bonnes graces, & de votre estime, qui soit plus touché d'une sensible reconnoissance pour les bontés dont il me paroît que vous m'honorez, & qui soit enfin avec plus de goût pour vous & vos enfans tout nouveaux nés, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

MIMEURE





A MADAME LA PRINCESSE
d'Angleterre.

J'Allois, Madame vous écrire ;
 Pourquoi voudrois-je le nier ?
 Vos ordres doivent me suffire ,
 Sans vouloir m'en justifier ;
 J'avois donc pris plume & papier ,
 Ancre bien noire , & belle cire ,
 Dans l'espoir de vous faire rire ,
 Au hazard de vous ennuyer ;
 Lorsque Phébus , avec sa lyre
 Dit , en me tirant à quartier ,
 Quelle temerité t'inspire ?
 Les Vers ne sont pas ton métier ;
 Contente toi de copier
 Ce que pour la Princesse Apollon va te dire ;
 Et garde toi de l'oublier.

Ce n'est donc plus moi , Madame , qui
 prens la liberté d'écrire à votre Altesse
 Royale ; c'est le Pere du Jour , le Dieu des
 Vers & de l'harmonie , dont je ne suis à
 present que le Secretaire indigne ; & voi-
 ci ce qu'il m'a d'abord dicté :

Par quel bizarre enchantement
 La Maison de feu Bassompierre

ET EPISTRES.

47

(Cet homme jadis si galant)
 Est-elle aujourd'hui le Couvent
 Qui reçoit tout ce que la terre
 A de plus digne & de plus grand ?
 La Mere de ce Roi charmant ,
 Que dans les dangers de la guerre
 J'ai vû tranquile , indifferant ,
 Et sa sœur , cet astre naissant
 Qui de la rebelle Angleterre
 Sera quelque jour l'ornement !

A cette exclamation , je répondis , que je ne sçavois pas au juste , comment la Maison de cè Maréchal de Bassompierre étoit devenuë Couvent : & que je ne sçavois pas même si le Couvent de Chaillot tenoit quelque chose de cette prétenduë Maison ; mais à l'égard de la Résidence que la Reine y fait actuellement , je pouvois lui dire , que Sa Majesté se plaisoit à honorer ce lieu de sa presence , principalement en l'absence du Roi notre Maître ; & qu'à votre égard , Madame , toutes les fêtes , tous les spectacles , & tous les divertissemens de l'Univers ne vous étoient de rien , en comparaison du plaisir & de la satisfaction que vous trouviez à être auprès d'elle ; je l'assûrai de plus que tout cela se faisoit sans le moindre enchantement.

LETTRES

A ces mots, l'Inventeur de la Poësie, le Directeur de la Musique, le Président de la Medecine, & le Fabricateur des Oracles, (car vous sçavez, Madame, qu'il est de tous ces métiers) à ces mots, dis-je, le blond Phébus m'ordonna de le suivre, voulant me faire l'honneur d'assister à certain Concert qu'il avoit préparé à votre loüange; j'obéis & je ne doutai point qu'il n'eut dessein de me mettre sur le strapontin de son chariot, pour me transporter au sommet du Parnasse; mais je fis réflexion qu'il étoit nuit, & qu'il avoit laissé son équipage au Palais de Thétis, où Messieurs les Poëtes asûrent qu'il loge tous les soirs; je ne fus donc pas surpris de le voir sortir tout bonnement par la porte du Château, comme auroit pû faire un simple mortel: & l'ayant suivi jusques à cet espace qui sépare les deux Châteaux, j'y trouvai la Ville & les Fauxbourgs, c'est-à-dire, tous les Habitans de Saint-Germain & du Pec; comme c'étoit la fête du Patron d'ici, tout étoit en campagne, & tout étoit ressemblé dans ce lieu.

D'un côté nombre de Grizettes
Que paroient gros bouquets de fleurs
Sous vieux rubans de cent couleurs,
Etalant de sales cornettes,
Etoient parmi les spectateurs:

D'un

ET EPISTRES.

D'un autre, quittant leur menage
Spectateurs d'un plus bas étage
Vinrent se mettre sur les rangs ;
La troupe étoit un peu sauvage,
Soit pour l'air, soit pour le visage,
Soit pour de certains agrémens
De pieds, fréquemment en usage
Pour le travail, ou le message ;
Car c'étoient de nos Artisans
Les femmes, les chiens, les enfans,
C'est-à-dire tout l'équipage.

Ce ne fut pas tant la curiosité que le hazard, qui rassembla cette Populace entre les deux Châteaux : elle sortoit d'un autre spectacle, & fut bien aise de se donner celui du Seigneur Phébus, en chemin faisant.

Or Blanchisseuses & Soubrettes
Du Dimanche, dans leurs habits,
Avec nos Laquais leurs amis,
(Car Blanchisseuses sont coquettes)
Venoient de voir à juste prix
La Troupe des Marionnettes ;
Pour trois sols & quelques deniers
On leur fit voir (non sans machine)
L'enlèvement de Proserpine,
Que l'on presente au Grenier ;
Là le fameux Polichinelle,

LETTRES

Qui du spectacle est le heros,
Quoiqu'un peu libre en ses Propos,
Ne fait point rougir la Donzelle,
Qu'il divertit par ses bons mots.

Quand je vis cette foule ignoble, rassemblée pour donner audience au Dieu des Concerts, je fus sur le point de me récrier sur la misère du temps ; mais ayant tourné les yeux par hazard du côté du Château, je vis sur ses balcons tout ce que ces lieux peuvent nous montrer de plus aimable, & de plus brillant, en votre absence ;

Sans les nommer à votre Altesse,
Vous jugez bien que de
C'étoit la nouvelle Duchesse,
En qui le Ciel a si bien assorti
Et l'esprit, avec la justesse,
Et les appas, sans leur foiblesse,
Dont l'éclat est moins amorti
Par une incommode grosseffe,
Que par l'inquiète tendresse
Qu'elle a, depuis qu'il est parti,
Pour un certain poisson, en époux travesti ;
Près d'elle la divine Laire
Sembloit avoir tous les appas
De la Déesse de Cythere,
Quand les Graces suivent ses pas ;
Gracieuse à son ordinaire,

ET EPISTRES.

D'hommages faisant peu de cas :
Elle charmoit sans vouloir plaire ;
Mais à son ordinaire, hélas !
L'inhumaine , à mes vœux contraire ;
Me regardoit de haut en bas ;
D'attraits , enfin , tous les miracles
Qui regnent dans cette Maison ,
Regnoient alors sur le balcon ;
Et Phébus , le Dieu des Oracles ,
Les nomma toutes par leur nom ,
Voilà , dit-il , Mademoiselle ,
Je la connois à l'air charmant ,
A cette grace naturelle ,
Dont ta Muse dans certain chant
A fait la peinture fidelle ;
Cependant , à voir ce modèle ,
Je te dirai tout franchement ,
Que tes chants sont au-dessous d'elle :
Voilà la belle Midelton ,
On ne peut guere s'y méprendre
Encor qu'elle ait changé de nom ;
Et cette autre ? c'est donc Ploydon ,
Dit-il , qui bien loin de se rendre
Aux hommages de Cupidon ,
N'eut jamais de sentiment tendre
Que pour le Comte , & pour Louïson :
Ces deux Nymphes , dont la jeunesse ,
L'éclat naissant & la fraîcheur

L E T T R E S

Méritent bien de tout un cœur
 Les respects avec la tendresse ;
 Car d'Hebé la jeune Déesse,
 L'une & l'autre paroît la sœur,
 Je les connois ; cet air de Flore,
 Dont tu l'as dépeinte en chanson,
 N'est fait que pour l'aimable Laure ;
 Et qui prendrois-je pour l'Aurore,
 Si ce n'est la jeune Skelton ?

Nugent, crainte d'être enrumée,
 Dans ses cornettes renfermée
 N'osoit les ouvrir un moment ;
 Phébus me dit, en souriant,
 Je la connois ; la Renommée
 M'a parlé de son agrément ;
 Qu'elle cesse d'être allarmée.
 Dans son nouvel appartement
 Je veux prendre soin de Nugent,
 Et de son époux à l'armée.
 Voyant sur le même balcon,
 Quoique négligemment parées,
 Dillon, Maréchal, & Sheldon ;
 Après les avoir admirées,
 Le Dieu des Vers me dit, tout bas,
 Ce n'est point là leur domicile,
 Ces trois Nymphes sont de la Ville,
 Mais leurs figures n'en sont pas ;
 Elles viennent de cette terre

ET EPISTRES.

53

Si fameuse pour les Beautés,
 Et je leur vois de tous côtés
 Cet éclat, ce Sang d'Angleterre,
 Dillon a cet air, qu'au matin
 A la Déesse que je quitte;
 Et lorsque dans le sein des flots
 Mon char la nuit se précipite
 De Dillon, je crois qu'Amphitrite
 Pour me plaire, emprunte le tein;
 Mais je le dirai, sans finesse,
 Sa sœur n'est pas celle des trois
 Pour qui le moins je m'intéresse;
 Et si, d'Armagh, votre Comtesse,
 A ma Lyre joignoit sa voix,
 Je l'aimerois mieux mille fois
 Que tous les Concerts du Permesse.

Vous ne sçauriez croire, Madame,
 combien je fus surpris de voir qu'il la con-
 noissoit déjà, sous le nom d'Armagh. Il
 est vrai que c'est un Dieu qui se foure par
 tout, en vertu de sa lumière, & à qui l'on
 ne peut presque rien cacher le jour; ainsi,
 je donnai mon attention à ce qu'il auroit
 à dire de Madame Maréchal, car il la re-
 gardoit très-attentivement; & voici ce
 qu'il en dit:

Quand l'amour, par un trait fatal,
 Me fit jadis courir le monde,

C iij

Pour suivre Daphné vagabonde ;
 A Daphné rien n'étoit égal ,
 Nisur la terre , ni sur l'onde ;
 Mais je la vois dans Maréchal.



A M O N S E I G N E U R

M O N S E I G N E U R .

LE Sieur de la Salle , Secrétaire de vos Commandemens pour les Dépeches étrangères , s'est assez bien acquitté de la commission que vous lui aviez donnée , de m'afsûrer de l'honneur de votre souvenir , mais en termes moins recherchés que ceux dont il s'est servi , pour me donner une idée de votre réception ; A la verité , l'ébauche de cette peinture n'est , à proprement parler , que croquée ; les connoisseurs y découvriraient sans doute des traits hardis , mais pour moi je n'y connois rien , sinon qu'on a volontiers soif à Bordeaux , que le vin y est bon , & qu'il en boit beaucoup ; car il a jugé à propos de quitter le stile figuré , pour m'informer tout familièrement de ces particularités. C'est aussi fort uniment , qu'il me mande l'illumination de certaine Forêt , que je croirois faite à votre intention , comme les précédentes

tes, n'étoit qu'il ajoûte que cette dernière coûte beaucoup à quelqu'un, qu'il ne nommoit point. Au reste, je n'attendois que la nouvelle de votre heureuse arrivée, pour vous en féliciter; mais comment m'y prendre? c'est l'usage pour ces sortes de complimens, d'emprunter le langage des Vers, & je n'en sçai plus faire: il faut être de bonne humeur pour cela; & trouve-t'on ici de quoi s'y mettre depuis votre départ? ici où l'on ne respire que par habitude, & non pour jouir de la vie, où l'on aime sans succès, où l'on rime sans raison, & où l'on se marie sans sçavoir pourquoi.

Le solitaire Saint-Germain,
 Jadis passablement fertile
 A produire un couplet badin,
 Et quelque fois un peu malin,
 N'est plus à présent que l'azile
 D'un ennui qui n'a point de fin,
 Et de ce loisir inutile,
 Qui pese plus que le chagrin;
 Ce n'est plus qu'un desert sterile,
 Où Phébus perdroit son latin,
 A vouloir seulement d'un chetif vaudeville
 Nous inspirer quelque refrain;
 Mais dans vos climats de Guienne
 Tout est esprit, agrémens, ou beauté:
 Et chez cette race ancienne

Et sa vive postérité,
 Ce n'est pas une nouveauté
 De voir que l'esprit y soutienne
 L'immortelle vivacité,
 Dont chaque sexe, à part la sienne ;
 Les deux sexes ont hérité.

C'est donc aux beaux Esprits de cette Province, où ils abondent, qu'il faut remettre le soin de vous entretenir galamment sur votre arrivée ; comme je ne doute point que la chose ne soit déjà faite, j'espère que vous nous ferez part de quelques-uns de ces nouveaux Ouvrages : je voudrois aussi, s'il vous plaît, votre compliment à Messieurs du Parlement, que je crois court, & bien tourné : & en même-temps la Harangue de Monsieur le Premier Président, qu'on tient élégante & fleurie, quoique le Sieur de la Salle ne m'ait parlé que de son maître d'Hôtel, & de son cuisinier. Mais à propos de vos Poètes de Guienne ?

Vous souvient-il des deux Gascons,
 Qui (des Rives de la Gironde,
 Qui coule devers vos Cantons)
 Avoient ici jadis amusé tant de monde
 Par leur Epître & leurs faux noms ?
 Que, s'ils n'ont pas suivi les ombres

Du fameux Comte de Grammont ,
 Et du rare Saint-Evremont ,
 Dans la nuit des Royaumes sombres ;
 Je ne doute point qu'à Bordeaux
 Vous n'ayez reçu leur hommage
 En Stances, Sonnets, Madrigaux ;
 Où bien que dans quelque autre Ouvrage ;
 Ils ne vous en ayent dit deux mots ;
 Sur tout , tandis que le Rivage ,
 La Terre, l'Onde, & les Vaisseaux
 Brilloient de mille feux nouveaux ,
 Dont le surprenant étalage
 Eut fait honte aux jours les plus beaux ,
 Que tous les Dieux du voisinage ,
 Dieux des Forêts, Dieux des Rozeaux,
 Dieux de tout sexe , & de tout âge ,
 Jusqu'aux Nayades des ruisseaux ,
 Escortèrent votre équipage ,
 Lorsqu'on vous reçût aux flambeaux.

Je crois , Monseigneur , qu'il faisoit
 bon vous voir , tenant votre gravité , au
 milieu de ce cortege de demi-Dieux
 champestres , & de Nymphes aquatiques ,
 principalement si ces dernieres étoient
 aussi negligées comme on les peint d'ordi-
 naire.

On tient pour chose très-certaine
 Que l'une d'elles , se haussant ,

(Car on n'aprochoit pas fans peine)
 Reconnut Manette en passant ,
 Pour avoir un jour dans la Seine
 Vû cet éclat ébloiiissant
 Qu'elle répandoit sur la Plaine ,
 Tel qu'y repand le jour naissant.
 S'il est vrai , ladite Nayade
 N'auroit pas fait peu de chemin ,
 (Fuffe sur un Cheval marin)
 Car , lointaine est la promenade
 Depuis les eaux de Saint-Germain
 Jusqu'à celles de cette rade ,
 Où , pour vous recevoir , tout Bordeaux à deffein ,
 Etoit en nocturne parade ;
 Où les jeux & les ris , par ordre en embuscade
 Ici , sous ombre d'un Festin ,
 Et là , de quelque Serenade ,
 Veillèrent jusqu'au lendemain.

Adieu , Monseigneur , je ne vous dis rien en fait de Nouvelles , persuadé que Mademoiselle vous mande toutes celles d'ici , & que votre Correspondant de Dangeau fait régulièrement copier quelques articles de son Journal , pour ne vous pas laisser ignorer ce qui se passe à la Cour , & à la Ville.





*LETTRE de M. le DUC de . . .
à Monsieur d'Hamilton.*

DAns le temps que je reçus la première de vos Lettres, Monsieur, j'étois dans les angoisses de l'enfantement, & jurois contre la réconciliation que vous m'avez obligé de faire avec celle des neuf sœurs, qui

De l'aimable simplicité
Nous donna le juste modèle,
Inspirant jadis à Chapelle
Sa charmante naïveté.

Il n'y a ni prières, ni soumissions, que je n'aye mis en usage, pour tâcher de la fléchir; je la conjurois, en lui disant :

Venez, ô Muse gracieuse!
M'accorder vos puissans secours,
De mes Vers terminez le cours,
Y plaçant quelque Rime heureuse;
Prodiguez-moi vos riches dons,
Et faites qu'en cette journée
Ma main, par vous étant guidée,
Plaise à l'ainé des Hamiltons!

J'esperois la toucher, & que, lui parlant

de vous , je pourrois en tirer quelque chose ,

Mais c'est une franche quinteuse ,
 Qui , montant sur le haut ton ,
 Dès qu'elle entendit votre nom ,
 Prit une mine précieuse.

Je la laissai bien-tôt , comme vous pouvez croire , & vous me connoissez d'humeur à ne pas frapper bien des fois aux portes qu'on ne veut pas m'ouvrir. Ainsi , je plantai là ma Vieille , me promettant bien de ne lui faire jamais l'honneur de lui rien demander ; Pendant que j'étois dans ces sentimens , & que je prenois une plume pour vous dire en bonne ou mauvaise Prose tout ce que je sens pour vous , je me disois en moi-même , en pensant à cette fantasque : n'est-il pas étrange que cette surannée sçavante me refuse pour la première fois de ma vie , que je lui demande quelque chose , elle qui va au-devant de Monsieur d'Hamilton , & qui lui verse à pleines mains tout ce qu'il peut désirer. Je ne sçai si je fis toutes ces réflexions sans les accompagner de quelques paroles : le dépit de son refus m'ayant fort échauffé ; mais à peine eus-je lâché votre nom , que je la vis rentrer dans ma petite gallerie , & d'un ton severe (après m'a-

ET EPISTRES. 61

voir débité plusieurs mauvais discours, dont je me souviens pas, elle finit par ceci, que j'écrivis sur le champ, de peur de l'oublier. C'étoit à propos de vous, dont elle venoit de me parler fort au long :

A ces vœux toujours attentive,
 J'ai soin de remplir ses desirs,
 N'esperez de moi nuls plaisirs,
 Puisqu'il a quitté cette Rive.

A peine eut-elle achevé qu'elle s'enfuit, je courus pour l'arrêter, mais ce fut en vain; tout ce que je conclus de cela, c'est qu'elle vous aime non-seulement plus que personne, mais qu'elle vous chérit uniquement, & que, lorsque l'on veut se la rendre favorable, il faut avoir recours à vous. Je vous sçai bien mauvais gré, Monsieur, connoissant votre pouvoir, de ne lui avoir point parlé en ma faveur avant de partir, sur tout, puisque c'est pour vous plaire que je me suis racommodé avec elle, & avec toute sa sequelle. Il y en a une de ce nombre de qui je suis un peu plus content : elle est sérieuse & grave, mais il faut prendre les gens avec leurs défauts. Depuis votre départ j'ai reçu une de ses visites, & elle m'a promis de me fournir de quoi me vanger de sa Compagne; nous la verrons ensemble à Versailles, où je conte

Qu'avant que le Soleil ait sur votre Hémisphère

Par trois fois de sa course achevé la carrière
De ces murs, abordant le turbulent séjour,
Nous rentrerons enfin dans le sein de la Cour.

Pour vous, vous entendrez aisément
que c'est Jeudi prochain que nous y arriverons : car un favori des Muses est accoutumé à cet idiôme ; Seroit-ce par hazard celui que vous destineriez pour

Dans les phrases les moins frivoles
Conserver éternellement
Du fastidieux Reverend
Les étonnantes paraboles ?

Je n'en ai pû tirer aucune depuis que vous êtes parti : je m'en consolerois aisément, si ce n'étoit qu'en cela que je me fusse aperçû de votre absence

Dépuis la fatale journée
Que vous avez quitté ces lieux,
De ces bords la Nimphe éplorée,
Au fond de son lit retirée,
Ne veut plus paroître à nos yeux ;
Le Soleil avec moins d'éclat
Dore la croupe des montagnes,
Et quittant nos vastes campagnes,
Il abandonne ce climat ;

ET EPISTRES.

63

Des arbres la cime endormie
Nous les offre tous dépoüillés,
A peine dans leurs troncs sechés
Paroît-il un reste de vie ;
Provoquant l'Hyver rigoureux ,
Les hirondelles consternées
S'en vont , d'un vol impetueux ,
Habiter d'heureuses Contrées ;
A ces malheurs de la saison ,
Communs à toute la Nature ,
Il faut se rendre sans murmure ,
Et n'écouter que la Raison.

Il me paroît, Monsieur, qu'elle me dit qu'il est temps de finir cette Lettre, qui n'est déjà que trop longue; pourvû qu'elle puisse vous amuser un moment, & servir à vous renouveler le souvenir des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous, elle executera ce que je me suis proposé en la commençant. Je crois qu'après toutes ces badineries il seroit inutile de signer, & encore plus de vous ennuyer de la fin commune des Lettres ordinaires. Vous recevrez ici mille complimens de nos Dames : & comme je n'ai pas datté en commençant, il faut le faire ici :

De ces lieux par vous renommés,
Huit jours après les Trépassés,



*E P I S T R E , écrite de Maintenon
à M. Despreaux.*

DEs bords de la riviere d'Eure,
 Lieux où pour orner la Nature
 L'Art fit jadis quelque fracas ;
 De ces Lieux , aujourd'hui brillans de mille apas ,
 Gens qui n'estiment point Voiture ,
 M'ont engagé dans l'embarras
 D'un nouveau genre d'écriture ,
 Dont vous ferez fort peu de cas :
 Et que l'Ecrivain du Mercure ,
 Pour grossir le Recueil de ses galans fatras ,
 Trouveroit d'un stile trop bas ;
 On veut que je vous prouve en Rime
 (Moi qui n'en suis qu'à l'Alphabet)
 Que pour ces Lieux charmans , où chacun vous
 estime ,
 Vous devez pour un temps , & quitter le Sublime ,
 Et vous arracher à Babet , (a)
 En vain je m'en défens , on ne veut point d'excuse :
 Ecrivez , me dit-on ; peut-on être en défaut
 Quand du gentil Voiture on révere la Muse
 Et les Prologues de Quinaut ?
 Révolté contre l'ironie ,

(a) Sa Gouvernante.

ET EPISTRES.

69

Je soutiens, par dépit, en termes absolus,
 Que j'aime l'Auteur d'Uranie
 Jusques dans ses Lanturelus;
 Que ses Rondeaux sont au-dessus
 De la thaurique Iphigenie, (a)
 Et des vacarmes rebattus
 Que vient faire dans sa manie
 La belle Fille d'Egyptus; (b)
 Mais par ce discours inutile,
 Ayant attiré leur courroux,
 D'une maniere plus docile
 Je leur dis : à quoi songez-vous ?
 L'art de rimer, pour moi fut toujours un mystere :
 Et dans mes efforts superflus
 Inspirez-moi les Vers que je ne sçai point faire,
 Ou permettez-moi de me taire,
 Sans prendre (en dépit de Phébus)
 Une route si téméraire !
 Affez d'Idilles, de Rébus,
 De Bouts-rimés, & d'Impromptus,
 Excitent par tout sa colere,
 Est-il pour vous si nécessaire
 De rencherir sur ces abus ?
 Ce n'est qu'aux lieux où l'indolence
 Dans la retraite, & dans l'aifance,

(a) Iphigenie, Tragédie du petit la Grange.

(b) Belle Fille d'Egyptus, Hipermenestre, de Longepierre: toutes deux nouvelles alors.

Ignorent jusqu'aux moindres maux ;
Ce n'est qu'aux lieux, où dans un plein repos
Le Jugement, & l'Elegance,
Du bon goût tenans la balance,
Pesent le choix de tous les mots :
Ce n'est enfin que parmi ces côteaux
Où Phébus à long traits répand son influence,
Que l'harmonieuse cadence
Fait naître la Rime à propos :
Et cet Art n'a de résidence
Que chez l'illustre Despreaux ;
Chez nous chetifs Rimeurs, le Dieu des Vers de
glace,
N'échauffe qu'en pointe de vin,
Ou bien, quand un couplet malin
Peint quelque Iris à triste face ;
Mais sur Auteüil, comme au Parnasse
Il épanche son feu divin ;
C'est là, que près de lui, tenant toujours sa place ;
Cet Eleve fameux, qui chanta le Lutrin,
Qui le premier ouvrit tous les trésors d'Horace,
Qui des Replis obscurs du Grec & du Latin
Démêla Juvenal, dévelopa Longin,
(Déguisés sous l'ignoble crasse
Des Traducteurs de chez Barbin-)
Tels Chantres ont le goût trop fin
Pour esperer qu'ils fassent grace
A des Vers qui sont de la classe

Des Madrigaux de Triffotin ;
 Nous donc qu'un même fort menace ,
 Pour éviter même disgrâce ,
 A nos fornettes mettons fin ;
 Notre pegaze est un rouffin
 Que la moindre traitte embarasse ,
 Et qui bronchant , dès la Préface ,
 Est rétif à moitié chemin.



REPONSE DE M. DESPREAUX.

JE ne sçai pas , Monseigneur , comme vous l'entendez ! mais il me semble que c'est le Poëte qui doit écrire de belles Lettres au Duc & Pair , & non point le Duc & Pair au Poëte. D'où vient donc que vous avez songé à m'en écrire une ? Est-ce que vous vouliez m'apprendre mon métier , & que vous pensez sçavoir mieux que moi où il faut placer les belles figures , & les comparaisons du Soleil ? La vérité est cependant , que votre plume a mieux fait que vous , & non-seulement ne s'est point guindée pour me dire de belles choses , mais en me disant des choses très badines m'a autorisé à vous en dire de pareilles : c'est de quoi je m'accommode fort , & dont je sçaurai très-bien user. Oserois-je néanmoins vous dire que votre Lettre , en

me réjouiſſant fort, m'a pourtant chagriné, puis que je vous croyois entierement guéri, & que c'est par elle que j'ai appris que vous étiez encore sous la conduite d'Esculape. O le fâcheux Dieu ! il ne parle jamais que de sobriété & d'abstinences : & nous autres beaux Esprits, quoique ses freres en Apollon, nous ne le pouvons plus souffrir, sur tout depuis qu'il n'a plus voulu entreprendre de guérir Messieurs de de la folie de juger des Ouvrages. Je le tiens de la faculté : je lui pardonne pourtant volontiers la défense qu'il vous a faite de m'écrire de belles Lettres, mais non pas de m'écrire, comme vous faites, tout ce qui vous vient au bout de la plume, & sur tout de m'assûrer que Madame de N. & Madame de Q. me font l'honneur de se souvenir de moi ; cela ne s'appelle point *magno conatu magnas nugas*, puis que c'est au contraire une chose très-aisée à dire, & qui me fait un plaisir très-sérieux. Mais, Monseigneur, à propos de belles choses : Quel est donc le nouvel habitant de Maintenon, qui m'a écrit la Lettre en Vers, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. *Quis novus hic vestris successit sedibus hospes ?* je n'ai pas l'honneur de le connoître ; mais supposé qu'il y ait chez vous beaucoup de pareils habitans, je ne doute point que les

ET EPISTRES. 69

Muses n'abandonnent dans peu les Rives
du Permesse , pour s'aller habituer aux
bords de la Riviere d'Eure. Il a raison de
soutenir le parti de Voiture , puisqu'il lui
ressemble beaucoup , & qu'en le défen-
dant il défend sa propre cause , aux poin-
tes près dont je ne le vois pas fort amou-
reux. J'ose vous prier , Monseigneur , de
lui bien témoigner l'estime que je fais de
lui , & la reconnoissance que j'ai de l'esti-
me qu'il fait de moi ; mais de quoi je vous
conjure encore davantage , c'est de bien
marquer à Madame de N. & à Ma-
dame de Q. la sincere vénération
que j'ai pour elles , & de croire qu'il n'y
a personne qui soit avec plus de sincerité
& de respect que moi , Monseigneur , vo-
tre très-humble, &c.

DESPREAUX.

A Paris , ce 13. Octobre 1704.



A M. DE LA CHAPELLE.

Vous voilà donc devenu Suisse !
Et vous habitez ces Cantons
Que l'on habite avec délice ,
Où le plus riant des vallons ,
Au lieu de fournir des Melons ,
Est un honnête précipice ,
Fertile en ronces & chardons ;

Où l'on respire entre des monts ,
Au sommet desquels la Jeniffe ,
Le Bœuf , la Chevre , & les Moutons
Ne grimpent que par exercice ,
Si fatigués qu'ils ne sont bons
Ni pour l'usage des maisons ,
Ni pour offrir en sacrifice ;
Que le Seigneur vous y benisse !
Car de bonne part nous sçavons
Que vous nous y rendez service ;
Et cet Ambassadeur , que tant nous honorons ,
Et qui paroît si peu Novice
Dans les politiques Leçons ,
Dont il honore son office ;
Mais revenons à nos Cantons :
Là comme l'époux d'Euridice ,
Par votre lyre , ou vos Sermons ,
Enchantant Magistrats Barbons ,
Leurs Diettes , & leur Milice ,
Et leurs femmes en chapperons ;
Le Peuple entier devient propice
Au besoin que nous en avons ,
Et se moque de l'artifice
Que l'on oppose à vos raisons ;
Mais quant à moi , ne vous déplaise ,
Puisque dans ces climats l'usage en est reçu ,
Franchement je serois plus aise ,
De vous voir en chapeau pointu ,

ET EPISTRES.

En manteau noir , en large fraize ,
Après avoir longuement bû ,
Près d'un Magnifique rendu ,
Vous endormir dans votre chaise ,
Sur quelque article débatu.

Après tout , Monsieur , dans quelque état que vous vous mettiez pour travailler aux affaires du Roi , soit que vous empruntiez la figure d'Orphée , peu connuë dans les Cantons ; soit que vous preniez celle de Bacchus , pour traiter avec des gens qui ne font rien sans lui , je devrois vous y laisser ; mais il y a long-temps qu'on fait ceder l'utilité publique aux intérêts particuliers : ainsi je ne puis m'empêcher de vous détourner pendant quelques momens de l'attention que vous donnez aux affaires sérieuses , pour la lecture du monde la plus frivole , flatté par l'esperance , que vous y pourrez faire un mot de réponse.

Je ne doute pas que vous ne soyez exactement informé de ce qu'il y a de plus important à la Cour, & chez les Ministres ; mais quand il s'en faudroit quelque chose , comme il ne seroit pas en mon pouvoir d'y mettre ordre , tâchons de vous amuser sur quelque autre sujet.

Vous sçavez la mort du pauvre Comte de Grammont , & je suis persuadé que

vous en avez été touché, autant qu'il est permis à un homme qui fréquente les Philosophes du monde les moins tendres, qui sont Messieurs les Suisses; mais en apprenant cette mort, vous n'avez peut-être pas appris que les Muses d'ici sont restées dans un silence si honteux, qu'il n'y a que le Sacristain de Saint-Thomas du Louvre, qui se soit mis sur les rangs, par une épitaphe de deux cens Vers. Il est vrai qu'elle conviendrait beaucoup plus à la mémoire du Maréchal d'Ancre, qu'à celle du Comte de Grammont; mais le bon Ecclesiastique a fait tout de son mieux. Laissons-là cette matiere, elle nous attristeroit l'un & l'autre, & comme mon dessein n'est pas de vous ennuyer.

Prenons quelque sujet fertile,
 Et sous l'aveu de ce Patron,
 Dont Phébus au sacré vallon
 De tous ses traits orna la Bile,
 Traçons d'un fidele crayon
 Les amusemens de la villé.
 Du siecle on murmure, on se plaint,
 Le vice y regne à l'ordinaire,
 Le desordre par tout dépeint
 S'aplaudit de son caractere:
 La Sageffe est une chimere
 Dont le nom même semble éteint;

Vain

Vain Phantôme à visage austere,
 Plus décrié qu'il n'étoit craint ;
 L'amour ne paroît qu'en emblême ;
 On y trompe toujours de même ;
 Mais la grande variété,
 Soit pour l'Hyver, soit pour l'Eté,
 Est d'éviter d'un soin extrême
 Le travail & l'oïfiveté.



Nos Auteurs font nouveaux Ouvrages
 Où le bon sens a peu de part,
 Et nos beautés ont des visages
 Qui doivent quelque chose à l'art,
 Et ne tiennent rien de leurs âges ;
 On voit toujours briller ici
 Le luxe & la magnificence,
 Quoiqu'il en coûte à l'innocence :
 Et chez le Sexe radouci
 Les rigueurs ni l'indifférence
 N'accablent point l'Amant transi,
 Et l'on s'y moque de l'absence.



Un certain nombre de Cloris,
 Constantes dans leur train de vies,
 Poursuivant les jeux & les ris,
 Dont elles ne sont plus suivies,
 Sont célèbres dans les écrits
 De ces faiseurs de rapsodies,

Qui vont rimailant dans Paris ;
 Ces héroïnes de spectacles,
 De l'art galant nouveaux oracles,
 Sans entamer nos libertés,
 Etalent de tous les côtés
 De leurs maximes les miracles,
 Et leurs accueïllantes bontés.



Par une habitude applaudies,
 Le Public toujours les verra
 Sans amour pour la Symphonie ;
 Pour les Chants pour la Poësie,
 Et sans goût pour ce qu'offrira
 La plus touchantë Tragédie,
 Chercher fortune à l'Opera,
 Et l'offrir à la Comédie ;
 Loin d'ici , discrettes ardeurs,
 Empressemens vifs & fidelles,
 Respects , hommages , qui des Belles
 Attaquiez autrefois les cœurs ;
 De ces égards , de ces mysteres,
 De ces vœux & de ces sermens ,
 Qui marquoient jadis les amans,
 Les soins ne sont plus nécessaires,
 Et ces Belles ont trop d'affaires,
 Pour ces inutiles momens,
 Et pour les vains préliminaires
 De ces commerces de Romans.



La Bienfiance méprisée
 Leur paroît une mode usée,
 Dont on ne doit faire aucun cas;
 Leur bonté fait les premiers pas
 Et leur pudeur aprivoisée,
 Dès le début humaine, aisée,
 Loin de résister, tend les bras.

Si je parlois à des Gens qui ne connus-
 sent pas, comme vous faites, les mœurs
 & les coûtumes des Lieux d'où je vous
 écris, ils ne manqueroient pas de croire
 qu'il y a de l'exageration dans mes pein-
 tures, & que la licence est plus grande
 dans les Vers, qu'elle ne l'est dans la con-
 duite des personnes merveilleuses, qu'ils
 ont fidelement copiées; mais vous sçavez
 si je leur fais tort, & si leur mérite n'égale
 pas tout ce qu'ont osée les Princesses des
 vieux Romans, pour se distinguer en fait
 de galans exploits.

On lit dans l'Histoire ancienne,
 Des chevaleureux Amadis,
 Que la vertueuse Elizene
 Ne fut pas long-temps inhumaine;
 Et qu'Oriane, aux vœux du fils,
 Tint tout ce qu'elle avoit promis,
 Et dans le milieu d'une plaine

Voulut bien accorder le prix ;
 Que méritoit sa longue peine ;
 Cette Chronique dit encor
 Que par tout , la Brune & la Blonde ,
 Qui vivoient dans ce siècle d'or ,
 Recevoient le Preux Galaor
 Le plus bénévolement du monde ;
 Mais eux , ni tous leurs descendans ,
 Friants d'amour , & de querelles ,
 Qui trouvoient des beautés à tendres sentimens ,
 Comme les nôtres , peu rebelles
 A leurs premiers empressemens ,
 Ne les voyoient point infidelles ,
 Briguer des conquêtes nouvelles ,
 Et s'entre-arrâcher les amans ,
 Comme elles font de notre temps .



Trop long seroit le Commentaire
 Qui marqueroit tous ces abus ;
 Ensevelissons le surplus
 Dans un silence nécessaire ,
 Et si Paris ne peut s'en taire ,
 Pour nous du moins n'en parlons plus .
 Mais c'est trop abuser de votre patience ,
 Par un tas de Vers indiscrets ,
 Qui ne méritent pas qu'on leur donne audience ,
 Adieu Suisse ! dont le Marais
 (Et Gens qui n'en font gueres près)
 Regrettent chaque jour l'absence .

Sans pénétrer dans vos secrets
 (Car ce seroit trop d'imprudence)
 Apprenez nous si de la paix
 Il est chez vous quelque espérance ?
 On en parle beaucoup en France ,
 Elle y plairoit plus que jamais ;
 L'évenement est d'importance ,
 D'importance en est le succès ,
 Et s'il nous rend votre présence
 (J'entens en toute diligence)
 Je lui donne tous mes souhaits.

A Paris , ce 24. Mars 1707.



*LETTRE écrite par Madame
 d'Artagnan , sous le nom de Fau-
 vette , à des Gentilshommes &
 Dames de Normandie , qui lui
 avoient écrit sous le nom du Pin-
 son, de l'Alloüette, & du Rossignol,
 & lui avoient fait des Réponses
 sur l'oubli où elle paroissoit être ,
 du Robillard , qui est la Maison où
 elle a été élevée , & des Oiseaux
 qui y avoient été élevés avec elle.*

P Inson, Rossignol, Alloüette,
 Oiseaux que j'ai toujours si tendrement aimé,

Pouvez vous soupçonner la constante Fauvette
 De n'avoir plus de goût pour l'aimable retraite
 Où par un charme heureux nous fûmes transfor-
 més ?

Non : mon cœur à jamais gardera la mémoire
 De ce séjour, où nous avons goûté
 Tant de plaisir, tant de félicité :

Rien n'en peut effacer la mémorable Histoire
 Chers Oiseaux ! soyez sûrs de ma fidélité.

La (a) Dive revoltée ira contre la source :

L'Océan, couvert de guerets,

Nourrira dans son sein les trésors de Cères :

Le Soleil suspendra son immortelle course :

Les Enfers jouiront de la clarté des Cieux :

Nos Plaines au Printemps ne seront plus fleuries :

Philomele oubliera ses tons harmonieux :

Les loups, d'un soin officieux,

Veilleront sur les bergeries,

Quand mon cœur inconstant ne prendra plus de
 part

Aux innocens plaisirs qu'on goûte au Robillard.

Toutefois, cher Pinson, la Fauvette ingénue

Ne doit pas vous dissimuler

Qu'elle est en ces lieux retenue

Par un Oiseau que rien ne sçauroit égaler.

Cet Oiseau si mignon, dont la beauté me touche ;

C'est l'Oiseau Mouche, ou Finemouche :

On le nomme aussi Colybris.

(a) La Rivière de Robillard.

Les Diamans, les Perles, les Rubis,
 L'Astre du jour au haut de sa carrière
 A moins d'éclat, moins de lumière
 Que n'en a ce petit Oiseau,
 Le plus petit de tous, mais aussi le plus beau.
 L'Oiseau de Jupiter, d'un effort moins rapide,
 Perce le vaste sein des Airs.

Mon Colybris plus prompt que les éclairs,
 Sans qu'obstacle ou péril l'arrête, ou l'intimide,
 Parcourt en un instant l'enclos de l'Univers;
 A sa vivacité rien n'est impénétrable;
 Rien ne peut échapper à ses regards perçans;
 Mais qui peut exprimer combien il est aimable,
 Et quel est le pouvoir de ses divins accens?
 Son petit bec plus beau que la plus belle bouche,
 Soumettroit d'un seul ton l'ame la plus farouche.
 Il est plus d'un Oiseau, comme le Perocquet,
 Qui parle, & n'a que du caquet;
 Mais le divin Oiseau dont mon ame est ravie,
 Mêlé à tout ce qu'il dit tant d'art, tant d'agrément
 De politesse, d'enjouement,
 Que qui peut l'écouter ne sent plus d'autre envie
 Que de lui consacrer sa vie,
 Jusqu'au dernier moment.

Aussi depuis qu'à Sceaux il fait sa résidence,
 A l'envi tout s'empresse à lui faire la cour.
 Les chantres de nos bois respectent sa naissance;
 Mais le respect fait moins que l'amour.

Colybris regne ici par un commun suffrage :

Tout s'est soumis à ses aimables loix.

Il est bien vrai que son haut parentage

Est illustré de mille & mille Rois.

En vain l'on demande à l'Histoire

Les noms de ses premiers ayeux :

Ils sont avant les demi-Dieux ,

Avant le Temple de Mémoire :

Leur respectable antiquité

Va plus loin que l'obscurité

De tous les siècles héroïques :

Et quand les premiers Colybris

Firent leur nid dans les Gaules belgiques ,

Les mortels ignoroient le grand art des écrits.

Mais huit siècles entiers d'autorité suprême

Qu'on ne peut contester à ses puissans ayeux ,

Lui sont beaucoup moins glorieux

Que la gloire & l'éclat qu'il tire de lui-même ;

Sur tout ce qu'on m'avoit conté ,

Je croyois son portrait flatté ;

Mais enfin mon ame charmée

Connoît avec ravissement

Que ce petit Oiseau surpasse infiniment

Tout ce qu'en dit la Renommée :

Oui cette Déesse a cent voix

Qui flatte si souvent les Princes & les Rois ,

Qui toujours franchit les limites

Que prescrit la sincérité ,

A fait de vains efforts , publiant ses mérites ,
Pour atteindre à la vérité.

Vous voyez , chers Oiseaux , qu'il ne m'est pas
possible

De résister à des charmes si doux.

La Fauvette a le cœur sensible ,

Et quoique je le sois pour vous ,

Je ne puis m'éloigner de la cour enchantée

Que Colybris tient à Sceaux ;

L'Hyver il quittera les bois & les hameaux

Pour une autre Maison par les Dieux habitée :

Alors j'aurai la liberté

D'aller revoir vos heureuses campagnes ,

Alors mes chers Amis , mes aimables Compagnes ,

Vous rendrez témoignage à ma fidélité.

LA FAUVETTE.



*Lettre à M. d'Hamilton , au nom de
Madame de par M. de Ma-
lezieu.*

EN vain sous un nom emprunté ,
Inimitable Philomele ,

Tu veux cacher la vérité :

C'est de toi la Chançon nouvelle ,

Hé , quel autre n'a jamais chanté

D'une voix si tendre si belle ?

Où , l'amitié te l'a dicté ,

D v

Cette charmante Ritournelle
 Sur ma nouvelle dignité ;
 Ce titre où tant de monde aspire
 Ne fait pas mon plus grand bonheur :
 C'est ce que tu veux bien en dire ,
 Qui m'affûre un durable bonheur ,
 Tout périt après quelques lustres ,
 Bâtons Fleur délizés , Balustres ,
 Hermine , Supports , Ecuffons ,
 Tout cela n'est qu'une fumée ;
 Mais je deverai ma renommée
 A tes immortelles Chanfons.
 En vain le vaillant Fils d'Eaque ,
 Sur les Rives de Simois ,
 Eût vaincu l'Epoux d'Andromaque ,
 Et fait mille exploits inouïs !
 Ses glorieufes destinées
 N'auroient pas vaincu les années
 Avec tous les Faits éclatans ;
 Mais ce qui fave fa mémoire
 Des affreux ravages du temps ,
 C'est qu'Homere a chanté fa gloire :
 Ainfi mon nom par toi chanté
 Ira chez la pofterité
 Jouïr d'une gloire immortelle.
 Rien ne peut effacer un nom
 Qui fut chanté par Philomele ;
 Ou célébré par Hamilton.

LA FAUVETTE.



A Saint-Germain, le 12 Août.

A MADEMOISELLE B

QUE puis-je faire Mademoiselle, pour ne vous être plus insupportable? J'ai honte d'être encore en vie après avoir mérité votre indignation, & après les assurances que je vous avois données dans ma dernière Lettre, de ne vivre plus que quelques jours; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire à mon aventure, c'est que la violence du désespoir, qui fait chercher aux autres des solitudes pour gémir, des arbres pour se pendre, & des rochers pour se précipiter, m'a conduit au beau milieu de Sceaux, le même jour que la Dance, la Comédie, la Musique, les Feux d'artifice, & toutes les Beautés de l'Univers, excepté celles de votre Famille, s'y étoient rassemblées, pour la Fête de Châtenet: je fus d'abord tenté d'en troubler la célébration par un événement tragique; car, croyant bien que je ne trouverois jamais une plus belle occasion de me punir, & de signaler mon repentir, j'étois sur le point d'assembler la Compagnie autour de moi, de leur dire que vous étiez la plus charmante personne du monde; & moi le plus

D vj

grand coquin, & après vous avoir nommée trois fois, avec trois horribles soupirs, de me donner trois coups d'épée, tout au milieu du cœur, mais faisant réflexion que je suis à vous absolument, j'ai cru que je ne devois pas me tuer sans votre permission, & qu'en attendant que vous eussiez la bonté de me l'accorder, je ne ferois pas mal de donner toute mon attention aux magnificences de cette Fête, pour vous en faire une espece de relation; mais comme ces récits demandent un peu d'ornement, & que je suis dans une situation trop déplorable pour la Poësie Francoise, trouvez bon, Mademoiselle, que dans les endroits où il sera question de Vers, j'appelle quelque Muse d'Angleterre à mon secours; car avant que de vous parler des préparatifs, & du spectacle, il est bon de vous nommer les principaux de ceux qui s'étoient rendus à Sceaux pour y assister: c'étoient Monsieur le Duc, Mademoiselle d'Anguien, Monsieur le Comte d'Harcourt, autrefois Abbé de ce nom, Madame sa Femme, Madame la Duchesse d'Albemarle, recommandable par son érudition, Monsieur le Duc, & Madame la Duchesse de Nevers avec Mademoiselle leur Fille, Madame la Duchesse de la Ferté, & Madame de Mirepoix, Madame la Duchesse de la Feuillade, Mada-

me la Duchesse de Quintin, Madame la Comtesse de Dreux, Madame de la Vieuville, Madame la Comtesse de Luffan, Madame la Marquise de Moras, Madame la Comtesse d'Artagnan, Monsieur le Duc de Coëslin, Monsieur le Président de Mesmes, Monsieur le Marquis de Laffay, Monsieur le Baron de Ricouffe, Monsieur Carill Gentilhomme Anglois, & Monsieur de Fimarcon. Remarquez, s'il vous plaît, Mademoiselle, que cette Liste n'est qu'un très-petit dénombrement de ceux qui étoient priez, & que la Cour ordinaire de Madame du Maine, avec l'ordre entier de la Mouche, dont je ne parle point, étoient de la Fête. Toute cette Compagnie partit Dimanche, 9^{me} du mois, à une heure après midi, pour se rendre à Châtenet, distant de Sceaux environ de quinze stades : il se trouva des voitures toutes prêtes pour la Compagnie que je viens de nommer; Madame la Duchesse de la Ferté, qui par hazard m'aimoit ce jour-là, me fit l'honneur de me mettre avec elle & Madame de Mirepoix, dans une Calèche ouverte, où deux personnes des plus minces dans la saison la plus froide seroient en danger de s'étouffer.

Il faut avoüer que les faveurs du beau Sexe seroient bien précieuses, si elles étoient plus durables; les Dames qui m'a-

voient distingué par cette préférence, s'en repentirent aparamment, car elles dirent que j'avois été de très-mauvaise Compagnie pendant le voyage. Si je voulois vous mander en détail ce qu'il y avoit de rare & de magnifique dans la célébration de cette Fête, je n'aurois jamais fait; imaginez vous que le premier spectacle qui se presenta lorsque tout le monde fut arrivé, fut une Galerie de plein pied au jardin, dans laquelle il y avoit une table de vingt-cinq couverts, où vingt-cinq Dames, plus belles les unes que les autres, se placèrent: dans la même Galerie une autre table de dix-huit ou vingt couverts fut servie en même-temps pour Monsieur le Duc, M. le Duc du Maine, & pour une partie des hommes; mais il faut voir de quelle magnificence, de quelle profusion, & de quelle délicatesse tout cela fut servi.

C'est la verité, Mademoiselle; car il ne faut pas vous imaginer qu'il n'y ait que vous autres Angloises qui ayez des yeux brillans, & des teins fleuris. Toutes ces Dames paroissoient autant de Déeses qui s'étoient mises à la table, pour prendre une tasse de Nectar, & quatre doigts d'Ambroisie; à la droite de Son Altesse étoit Madame de Nevers, à sa gauche Madame de la Feuillade.

Si je louois chacune de ces Divinités au-

tant qu'elle le mérite, je ferois un Poème au lieu d'une Lettre ; disons pourtant quelque chose de Mademoiselle de Nevers, digne héritière de l'esprit de M. son Pere, & des charmes de Madame sa mere

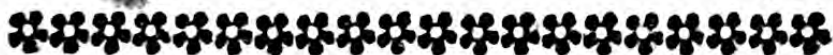
On a obmis ici quelques Vers Anglois à la loüange de cette Demoiselle.

Les autres Beautés me pardonneront si je n'en dis rien de particulier ; ce n'est pas qu'elles ne le méritent, mais il faut du tour & de la délicatesse pour rendre les loüanges agréables : & c'est ce que je n'ai pas.

Au sortir de la table, on se mit à jouër, pendant que tout se préparoit pour la Comédie ; la Salle où elle fut représentée, étoit au milieu du jardin : c'étoit un grand espace couvert & environné de toiles, où l'on avoit élevé un théâtre, dont les décorations étoient entrelacées de feuillages verts, fraîchement coupés, & illuminées d'une prodigieuse quantité de bougies. La Piece en trois Actes est de Monsieur de Malezieux ; elle étoit mêlée de Dances, de Récits, & de Symphonie : & afin que vous ne puissiez douter qu'elle ne fut représentée dans toute sa perfection ; Vous sçavez que Madame la Duchesse du Maine y jouïoit, Mademoiselle de Moras,

Monfieur de Malezieux , Monfieur Crom , Monfieur Landais , Monfieur Dampiere , Monfieur Caramon , & un Officier de l'Artillerie , dont j'oublie le nom , en étoient les Auteurs ; pour les intermedes , c'étoient Balon , du Moulin , & les Al-lards , qui formoient les Entrées ; les paroles du Prologue , & des Recits étoient de Monfieur de Nevers pour l'Italien , & de Monfieur de Malezieux pour le François , excellemment mifes en Muſique par Matair , & le tout executé par les Voix & les Inſtrumens de la Muſique du Roi. Le ſpectacle dura trois heures & demie , ſans ennuyer un moment : il eſt vrai qu'il fut interrompu vers le milieu de la représentation , par un Laquais de Madame d'Albemarle , qui pendant qu'on étoit le plus attentif , & qu'on ſuivoit à groſſes gouttes , fit lever tout le monde , pour porter une coëffe & une écharpe à ſa maîtrefſe , de peur du ſerein : Dieu ſçait les bénédictions qu'on donnoit à ſon Laquais , & à la délicateſſe de ſon temperament. Le Souper fut encore plus magnifique que le premier repas : les Dames ſ'y preſenterent avec les mêmes charmes , & quelque choſe de plus : les applaudifſemens fournirent les premiers entretiens ; On ſe mit de bonne humeur : les Faiſeurs d'Impromptus ajoutèrent quelques plats de leur façon à ceux de

l'entremets : Monsieur de Nevers commença : un homme qu'on prit pour moi poursuivit , & ne fit rien qui vaille. Je ne vous envoie pas ces Ouvrages , parce que vous avez assez mal reçûs ceux que je vous ai déjà envoyés. Après le Souper , on tira force Fusées , & à une heure après minuit le Bal commença : je ne vous dirai point à quelle heure il finit , car je me retirerai à la petite pointe du jour , qu'on ne faisoit que commencer les contre-dances ; je regagnai Sceaux , j'y dormis deux heures , & quand j'en suis parti , je ne doute pas qu'on ne dançât encore à Châtenet. Voilà , Mademoiselle , le récit abrégé d'une Fête que vous trouverez beaucoup plus circonstanciée dans le premier Mercure.



A Paris , le premier Septembre.

A Mademoiselle B

CHarmé déjà de tout ce qui vous rend aimable , je viens de l'être de votre miséricorde , & de votre bonté : elles sont si marquées dans la Lettre que je reçûs hier , que je ne vous offencerai jamais , si ce n'est par une trop grande assiduité à vous marquer mes respects , & mon attention pour vous. Nous avons hier eu la

nôce & toutes les ceremonies , je veux dire la nôce de Mademoiselle Butler , autrefois dite le petit Violon : quand je dis & toutes les ceremonies , je n'entens pas parler de nos nôces de Saint-Germain, où les Nymphes & les Déeses plus belles que l'Astre du jour se marient pendant les ténèbres de la nuit , comme des hybous & des châts-huants, & vont promptement se retirer avec leurs époux fortunés , comme s'ils venoient de faire une mauvaise action. Nous nous sommes mariés en plein midi , au milieu de Paris ; nous avons eu sept ou huit mille personnes qui nous attendoient sur le passage , en allant & en revenant , & un festin à dîner , & à souper , où nous étions dix-huit ou vingt à la table , ajoutés à cela trois ou quatre des conviez , beaux esprits de profession, qui se tuoient de dire des gentilleses sur le sujet present , pour faire rire le marié , & pour faire pleurer la mariée ; je n'ai pas manqué de songer à vous , Mademoiselle , car j'y songe toujours , & de souhaiter que vous soyez mariée avec cet appareil , sçachant que cela est infiniment de votre goût. Comme je vous ai depuis peu excédée de descriptions , je ne vous dirai rien de plus de cette fête : je vous envoie seulement une Liste du present , que l'époux a envoyé la veille des nôces, & des habits que la Comtesse

de Grammont à donnés au Violon pour cette expedition; je n'oserois vous dire, Mademoiselle, que vous avez le goût le plus juste du monde, après les loüanges que vous me donnez; Il est vrai que selon moi il n'y a pas tant à se recrier sur le mais quand je l'ai loüé, je sçavois bien que c'étoit loüer l'esprit, l'ame, & le Directeur de la Cour de Je vous sçai le meilleur gré du monde de vous souvenir des mouches de Zeneïde, quoique je les aye presque oubliées: j'avoüe qu'elles ont plus de mérite dans leur petit doigt que toutes ces autres dont vous parlez. Au reste je vous prie de croire que j'aurois plutôt jetté le Belier dans la Riviere, que de le lâcher parmi ces prétieuses & ces especes inconcevables: je vous demande pardon de l'avoir laissé voir à Madame C. & à la Famille de Pontalie, avant que de vous l'envoyer. Je vous ai déjà dit qu'il étoit à vous, & fait exprès pour vous: je l'avois fait emballer & cacheter bien soigneusement de tous les côtés, à la premiere nouvelle de l'arrivée de l'Etang à St. Germain; cependant je viens d'apprendre que ledit l'Etang est venu ici, pendant que j'étois à la Messe, à quatre pas d'ici: qu'il a vû le Comte & la Comtesse de Grammont, & qu'il n'a pas voulu attendre mon retour, quoiqu'on lui eût dit que

je ne serois pas un demi quart d'heure à revenir : j'ai été outré de cette brutalité , & s'il ne revient pas , comme on m'assûre qu'il n'a garde de faire , je vous en fais mes plaintes. Adieu belle B



1 li :

A Paris , le 17 Novembre.

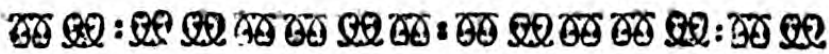
A Mademoiselle B

JE n'esperois plus de vos nouvelles , lorsque je reçûs hier votre Lettre : Je ne vous dirai point les réflexions que votre silence m'a fait faire , car à quoi cela sert il ? Je n'ai murmuré qu'une fois contre vous , & j'ai trouvé que j'avois tort ; mais cela me fait connoître que je suis très-sensible aux moindres marques de votre indifférence. J'ai été fort étonné du froid dont vous faites mention dans le beau climat où vous êtes , parce que votre Lettre est dattée du 8 Octobre , & je ne me suis apercû que par ce que vous me mandez du voyage du Duc de que vous vous êtes trompée de six semaines ou environ ; Je n'ai bougé d'ici depuis le retour de mon frere de Fontainebleau : il en étoit revenu dans un état si dangereux que je l'ai crû à l'extrémité ; il s'évanoüissoit à tous momens de foiblesse , on ne pouvoit le porter

dans sa chaize , de la cheminee au lit, qu'il ne perdit connoissance : & vous , Mademoiselle , qui vous plaisez à rendre visite aux agonizans , & aux Gens nouvellement trépassés , vous l'auriez conté parmi les derniers , à sa maigreur extrême , & à la couleur de son visage ; mais il est dans un état tout differend à l'heure qu'il est : il n'a plus de fièvre , & il marche tout seul ; ainsi je ne doute pas qu'il ne soit entierement rétabli avant que je parte pour Montpellier. Je n'ai jamais eu tant d'envie d'y être , quoique je sois très-persuadé (comme je vous l'ai toujours mandé) que je n'y trouverai pas mon compte ; ma destinée a toujours été d'être beaucoup plus agréable de loin que de près , sur tout aux personnes à qui j'avois le plus d'envie de plaire. Mon frere vous fait ses complimens aussi bien qu'à Madame votre sœur ; il m'a paru que la bonté que vous avez eüe , l'une & l'autre , de vous interesser à sa santé , lui a donné une vivacité (lorsque je lui ai dit) qu'il n'avoit point encore témoigné depuis sa maladie ; & je ne doute pas qu'il ne vous en témoigne sa reconnoissance après une petite réparation qu'on lui doit faire assez loin du visage , & qui sans être dangereuse est très-nécessaire , & passablement douloureuse. Je vous sçai si bon gré , Mademoiselle , d'avoir songé à moi , de

m'avoir écrit, & de fouhaiter de me voir, immédiatement après avoir vû le Berger. P que si j'avois auprès de moi le portrait que le Bel fit de vous pendant que vous fricassiez de la fleur d'Orange, je me mettrois à genoux devant, & je lui baiserois la main. Cependant au milieu des choses obligantes que vous avez la bonté de me dire dans votre Lettre, vous ne me faites pas un mot de réponse sur les plaintes que je vous avois faites, de me voir faire des presens de Montpellier, sans y avoir ajouté la moindre chose de votre part; peut-être faites-vous faire une épée garnie de rubis & de diamans, ou quelque belle écharpe brodée de vos chiffres par vos belles mains, telles que la Reine Tomiris, ou la Princesse Placidie envoyèrent au vaillant Spitridate, ou à l'amoureux Constance: je les recevrai avec le même respect, & les mêmes transports; mais je ne vous répons pas de tuer autant de Gens à votre service après. Je pars aujourd'hui pour notre Cour, d'où je me donnerai l'honneur d'écrire à Madame la Grande Duchesse, &c.





A Paris, ce 10 Mars.

A Mademoiselle B.

Rien ne marque si bien votre retour, belle Henriette, que ce que vous avez eu la bonté de m'écrire au-bas de la Lettre de Madame votre sœur; C'est une querelle d'Allemand que vous me faites dès Agde, pour avoir un prétexte de ne me plus regarder à Saint-Germain: Dieu veuille bien vous pardonner toutes vos injustices; ce n'étoit pas la peine de vous faire tant importuner, & de vous faire exorcizer, comme Monsieur le Comte d'Agde me mande qu'on a fait, pour m'écrire des cruautés: je n'ai pas laissé de baiser ces inhumanités, & de vous en remercier, comme je fais, bien humblement; car c'est toujours m'écrire que de m'écrire en colere, & c'est ce que vous ne ferez plus, dès que vos apas ne logeront qu'à trois pas de moi. Je suis si éloigné de me rejouir de ce que votre retour me dégage du vœu de vous aller voir à Montpellier, que j'ai été sur le point de partir pour l'accomplir, dès que j'ai scû que vous n'y resteriez plus gueres: & j'avois pris ma résolution pour vous suivre jusques aux Fron-

rières de Portugal, si le vous y avoit menée. Il m'a écrit avant son départ de Montpellier, & m'a fait part de votre voyage de Beziers : le Chevalier Hall m'a annoncé celui d'Agde ; Vous avez beaucoup d'honneur, Mademoiselle, à lui avoir enseigné l'ortographe. Je vous garde cette dernière Lettre qu'il date de Montpellier, & où il me mande qu'il vous accompagnera jusques à Bezoar. Au reste, je vous avertis qu'il faudra soutenir votre retour à Saint-Germain avec hauteur & noblesse, car la Comtesse & M. N sont bien résolus de vous témoigner quelque peu de surprise, de ce qu'après avoir fait la pluye & le beau-temps dans les Pais étrangers, vous avez la bonté de revenir parmi nous ; mais que cela ne vous embarrasse pas : je me range de votre parti, Mademoiselle, envers & contre tous ; & moi qui depuis votre départ n'ai pas été à Saint Germain la valeur de trois semaines de suite, je vous promets de n'en bouger, tant que vous y sèrez. Outre que Madame D. promet de vous mener à Seeaux, à présent que les voyages ont augmenté votre mérite. Je ne vous parle point des aventures modernes de sa bonne amie, Madame de vous les sçavez, où vous les sçauvez à votre arrivée, mieux que je ne pourrois vous les conter. Jamais

Carême

Carême ne me paroîtra si long que le reste de celui-ci , puisque vous ne devez partir de Montpellier qu'après Pâques ; Jurez moi deux choses , belle Lizette , pour me consoler de ce que vous m'avez trouvé si sot dans une de mes Lettres au Maréchal ; l'une de ces graces est que vous me ferez sçavoir positivement le jour que vous arriverez à Essone : & l'autre , que vous viendrez à Pontalie toutes les fois qu'on vous en priera , & que vous n'importunerez point Madame votre sœur pour le quitter : Je ne doute point que Monsieur le Comte ne vous ait fait la plus galante réception du monde , & que cette Lettre ne vous trouve encore dans son Palais épiscopal : je ne veux point songer au regret que vous aurez de vous quitter l'un & l'autre , pour revenir nous voire , cette idée me feroit de la peine ; mais afin , que vous ne soyez pas trop attendrie dans vos adieux , je vous avertis qu'il étudie déjà son compliment pour Madame de R & que vous n'aurez pas plutôt le dos tourné , qu'il préparera toutes ses attentions à la bien recevoir. J'espère que vous établirez le Sr. de la Salle Concierge de la maison de campagne de Monsieur de B jusques à nouvel ordre ; car il ne feroit qu'une miserable figure à Saint-Germain , lui qui n'entend pas raillerie.



*P R E M I E R E L E T T R E de M.
le D. à Madame la D.... D.. M....*

O R maintenant en ce grand changement
 Où cette Cour reprend la vertugade,
 Reprendre il faut le style de Clement,
 Pour rimailier encor joyeusement,
 Le Virelay, Chant royal, & Balade:
 Mais qui pourra rattraper l'enjoüement,
 Le tour naïf, où sans grand ornement,
 En mots précis s'exprimoit noblement
 Au bon vieux temps une juste pensée?
 Ceci, ma sœur, n'est pour moi chose aisée,
 Mais le voulez, il faut aveuglément
 Vous obéir, dût-je en un moment
 En quatre Vers voir ma veine épuisée:
 De plus, ici n'ai malheureusement
 Que quelques Fous, mais n'ai point de Poëte,
 Pour vous rimer Baliverne & Sornette:
 J'ai bien encor quelques bons Orateurs,
 Chasseurs rusez, & sur tout en grand nombre
 Joüeurs subtils, & cauteleux à l'ombre,
 Mais tout-au-plus ne sont que profateurs;
 Jà n'est pour vous la chose difficile,
 Besoin n'avez de chercher à la Ville,
 Car près de vous avez certaines gens
 De grand sçavoir, esprit rare & sublime;

ET EPISTRES.

99

Et prêts d'accorder en tout temps
L'harmonieux son de la Rime

A la justesse du bon sens.

Point ne prenez ceci pour flatterie ;

Mais écoutez , vous verrez si j'ai tort.

Chez un Chanoine de Saint-Maur

Est une vieille centurie

Qu'il tira jadis du trésor

De l'Eglise Sainte-Marie ,

Où le grand Nostradamus dort ;

Qu'en une cassette pourie

Il garde , écrite en Lettre d'or ;



Quand viendra l'an de la grande Omelette ,

Oncques ne fut Princesse si parfaite ,

Changé fera lors en Rinoceros

L'aîlé Cheval , qu'on appelle Pegaze ,

Et l'on verra dans une seule raze

Maître Curé s'affourcher sur son dos.

Alors la docte Neuvaine ,

Par le vouloir d'Apollon

Quittant les bords d'Hypocrene ;

Transportera dans Sceaux tout le sacré Valon.



Voilà justement la cause ,

Princesse , pourquoi je n'ose

Vous attaquer de ce lieu ;

Il vaut mieux vous dire en Prose ;

Adieu , ma chere sœur , adieu.

E ij



Seconde Lettre.

J'Ai fait cent tours sous mon portique ;
JRongé mes ongles bien & beau ,

Pour en style macaronique

Tirer encor de mon cerveau

Quelque vieux Rebus Prophetique ;

Mais plutôt ferois-je un Rondeau ,

Où même un Poëme épique ,

Qu'un obscur & triste Lambeau

D'une Figure allégorique.

Reprenons donc style nouveau ,

Laissons la langue marotique ,

Bouquins , Bouquins , rentrez dans le tombeau !

Rebus sont morts , adieu la Muse antique ,

A moins que du Sieur des accords ,

Reprenant les traces obscures ,

Je n'aïlle compiler un corps ,

Dont je vous dédierai , ma sœur , les Bigarures ;

Aussi-bien contre nos clartez

Tiennent peu les obscuritez

Qu'avec art & fine maniere

Dans vos Ecrits vous affectez

Et sçavez d'un trait de lumiere

En perçer les difficultez.

Deviner des Rebus , Princesse , est où je pipe !

Le Ciel en me formant, me fit des yeux de Lynx,
 Eussiez-vous l'Enigme du Sphinx
 Vous avez trouvé votre Oedipe,
 Nous avons d'abord entendu
 Ce fameux ennemi d'Auguste,
 Qui depuis peu nous a rendu
 Par un Placart le sang aduste.
 Je n'en dis rien; mais pour celui
 Qui voulut faire l'agréable
 Auprès de cette Reine aimable
 Qui sur le Nil servit d'apuy
 A ce Romain si redoutable,
 Je dirai franchement de lui,
 Que s'il avoit été semblable
 A celui qui vit aujourd'hui,
 Cléopatre, l'amour du monde,
 Jamais pour un pareil Amant
 N'auroit dissout dans du vin blanc
 Sa grosse & belle Perle ronde,
 Et n'eut jamais vû le Soleil
 Cette fête si magnifique
 Dont décrit si bien l'appareil
 Le bon Plutarque en sa Chronique,
 Ni le Nil porté sur son eau,
 Qui n'avoit vû que de la toile,
 Ce riche & superbe Vaisseau,
 Dont la pourpre faisoit la voile.



Loin de ce Banquet merveilleux ,
 Dont la chere fut si parfaite ,
 Ma table sans viande & sans œufs ,
 Est celle d'un Anachorette ;
 Je ne suis entouré que de Gobegoujons ;
 De mangeurs de Lapins , de raves , champignons ;
 Aucun pourtant n'a le tein blême ;
 Car , grace au sage Mandement
 Du Prélat , qui si saintement
 Ordonne avec un soin extrême ,
 Ce qu'on doit manger seulement ,
 Le vin qui mouffe est de Carême ,
 Et n'offense Dieu nullement.
 Ainsi , pleins d'une sainte joye ,
 Toujours reglez & non devots
 De dicts joyeux & de bons mots
 Nous affaisonnons la lamproye
 Et l'arrosons du jus des pots.
 Mais c'est trop tirer de ma tête ,
 Dont petit est le reservoir :
 J'irai dans deux jours vous revoir ,
 Donnez ordre que l'on m'aprête
 Poulet maigre , en votre manoir ,
 Dont en ce temps on se fait fête
 Avec regret , mais par devoir.





*A Monsieur Sillery, l'Evêque de
Soissons.*

PRélat, qui des Prélats sçavans,
Comme des Prélats résidens,
Pouvez passer pour le modèle,
(Et cela n'est pas bagatelle,
Tant il en est de notre temps)
Grand merci de tous vos Présens;
Et du dernier qui renouvelle
Ceux que vous faites tous les ans.

Le Comte, qui pourroit chez la troupe immor-
telle

Passer pour un des Veterans,
Dit que le Vin dont les Dieux vont beuvans;
Auprès du vôtre en parallèle,
Paroîtroit du Vin d'Orleans:
Et si je me connois en Gens,

Le Soissons des Prélats est, dit-il, le modèle;

Jadis Pasteurs, ou soi disans,
Pour le monde brûlans de zèle,
De la Cour rarement absens,
Alloient de Ruëlle en Ruëlle
L'amour au beau Sexe prêchans;
Et la charité fraternelle;
Tandis que leur troupeau fidelle
En liberté couroit les champs,

Et se paiffoit d'herbe nouvelle ,
 Sans crainte des loups raviffans.

Vous donc , Monfeigneur , qui fçavez tout ce qu'on peut fçavoir dans les belles Lettres , & qui n'avez d'autre foin que celui de vous en cacher ; on ne fe laffe point d'admirer ici la même modeltie dans tous les devoirs d'un véritable Pasteur , que vous rempliffiez fi dignement. Le Comte de Grammont remarque que fans crier fi haut , que font quelques-uns de vos Confreres , contre des périls imaginaires , ou contre des erreurs déjà profcrites , votre troupeau ne s'égare point , parce qu'il connoit votre voix , & qu'il fuit votre exemple.

Au refte , on m'a fort grondé de ce que je n'étois pas ici pour répondre à cet endroit de votre Lettre , où vous attribuez à Pontalie les agrémens de la Maifon d'Horace ; ne croyez pas que ce foit trop dire : Pontalie les auroit tous fi vous y étiez avec le vin que vous nous y faites boire ; car , vous pouvez vous fouvenir d'un endroit de ce jardin qui vaut bien celui dont Horace fait une description fi agréable :

*Quâ Pinus ingens Albaque Populus
 Ombram hofpitalem confociare amanti*

Ramis, & obliquè laborat

Limpha fugax trepidare rivo.

Car, rien n'y manque : le Pin, le peuplier,
& le murmure du ruisseau nous en font
souvenir. N'avez-vous point remarqué,
Monseigneur, dans la même Ode de quel-
le maniere les Gens de goût se donnoient
du bon temps dans un siècle si poli, sur
tout les Fêtes & les Dimanches.

Seu te in remoto gramine per dies

Festos, reclinatum bearis

Interiore notâ Falerni.

Je crois que ce Vin de Falerne,
Dont il fait par tout tant de cas,
Etoit un vrai Vin de Taverne,
Dont vous & moi ne boirions pas.

Mais c'est trop abuser de votre loisir ;
Je finis donc, Monseigneur, en vous as-
sûrant que tous les Habitans de Pontalie
auroient bien autant de goût pour vos
Lettres que pour vos Présens, si vous
vouliez bien les faire un peu plus longues.





*LETTRE de Monsieur l'Evêque
de Soissons, à Madame la Com-
tesse de Grammont.*

IL m'est tombé entre les mains, Madame, depuis quelques jours un Ecrit, datté de Pontalie, mais qui n'est signé de personne. C'est un ouvrage plein d'esprit : sur tout ce beau Simple auquel on arrive si difficilement, & qui fait dire néanmoins à quiconque lit tout ouvrage composé dans ce goût exquis, qu'il en auroit sans peine fait autant, y brille de tous côtez. Seroit-il possible que mon vin eût inspiré à l'Auteur tout ce que je viens de lire de choses spirituelles & agréables ? J'ai peine, je vous l'avoüe, à me le persuader. En effet, le meilleur vin ne peut tout-au-plus donner que des saillies, mais ici tout est réglé ; les pensées sont sages, le sentimens sont délicats, les expressions sont justes, les tours sont fins, nobles, polis. Je vous asûre, Madame, que si ce n'est pas vous qui avez fait l'ouvrage, c'est au moins quelqu'un dont le caractère d'esprit approche beaucoup du vôtre.

J'ai regret seulement que dans une composition si parfaite on ait négligé une chose

capable plus que toute autre de rendre un ouvrage immortel : je parle du soin exact de ne dire que la vérité : & certainement la vérité ne se trouve pas dans tout ce qu'il y a dans l'écrit d'obligeant & de gracieux pour moi ; mais c'est que l'Auteur , en ce point très-habile , a sçu que les loüanges , quand celui à qui on les adresse ne les mérite pas , ne sont précisément que des conseils qu'on lui donne. Ainsi , lorsque l'Auteur me loüe ici sur certains chefs , ce n'est pas que j'en aye rempli les devoirs , c'est que proprement il m'avertit que je les dois remplir.

A l'égard de ce qu'ajoute Monsieur le Comte de Grammont , que sans crier bien haut j'empêche mon troupeau de s'égarer , je ne dirai qu'un mot. Je mets en effet toute mon application à procurer qu'on ne lui distribuë que des nourritures saines ; mais après que là-dessus nous avons fait notre devoir , convient-il que nous allions publier nos proüesses ? s'il faut user de ce terme , tâchons autant que nous pouvons de faire le bien pour le bien même : & malheur à nous si à une œuvre si sainte nous mêlons des vûës humaines ! Après tout , personne ne mérite moins que moi la loüange que me donne à ce sujet Monsieur le Comte de Grammont.

Au reste , Madame , l'Auteur met dans

tout son jour avec un agrément infini la ressemblance de Pontalie à la Maison d'Horace : que j'aime le Pin, le Peuplier & le murmure du ruisseau, dont il me rappelle le souvenir ! Certainement la Nature a des beautés auxquelles l'Art ne sçauroit atteindre. Aussi voyez-vous que l'Auteur qui a le goût pur & vrai, autant que homme que je vis jamais, se garde bien de célébrer vos allées, les compartimens de vos parterres, quelque beau que tout cela soit, tandis qu'il se hâte en quelque sorte de parler du ruisseau, des prairies que son onde baigne, des arbres épars confusément sur ses bords.

Il fait une espèce de comparaison des Fêtes des Anciens avec nos Fêtes : c'est un jeu d'esprit, permis à un homme du monde. Aussi ne croirai-je pas lui apprendre rien de nouveau quand je lui dirai, que les Fêtes des Anciens n'étoient proprement que ce qu'on appelle des réjouissances, au lieu que les nôtres ne sont établies que pour aider à notre sanctification.

Enfin, Madame, tout plaît dans cet ouvrage, & j'ose assûrer que l'Athénien le plus poli du siècle de Periclez ou d'Alcibiade, n'auroit point desavoué de l'avoir fait, tant il est plein de délicatesse, de graces naïves & naturelles. Je doute néanmoins que son Auteur soit né dans les

environs du Pyrée ou de l'Areopage. Mais voilà une Lettre bien longue pour un homme qui a coutume de n'en faire que de courtes. Je finis, en vous assurant que je suis avec la dernière passion, Madame,

vôtre très-humble & très-obéissant serviteur.

L'Evêque de Soissons.



Au Seigneur, &c.

LE Chevalier
De son autorité nouvelle,
N'est pas si fier que
L'est des Vers faits par vous pour elle;
Quant à moi, qui me vois banni
D'auprès des yeux de la Pucelle,
Par ordre d'un Envoy rebelle,
Que Satan vous avoit fourni,
Pour me tourmenter la cervelle:
Quand j'en devrois être honi,
Ne craignez pas que j'en appelle.

Envoy.

. supprimez cependant
Dans vos Vers certaine formule,
De qui le tour insinuant
Rend le beau Sexe un peu credule;
Dans un autre temps, sans scrupule,

Tendres Vers sont mis en avant ;
 Mais si l'amour va, s'unifiant
 A Phébus, dans la canicule,
 Alors ce n'est plus jeu d'enfant.



A Mademoiselle Skelton.

E P I S T R E.

JEune & chambre Skeltonie,
 De vos Amans la Litanie
 Pleure depuis votre départ
 Comme un vrai jour de Saint-Medard :
 Et jamais parmi nous vos charmes
 N'ont fait de si tendres vacarmes ;
 Gros de soupirs, la larme à l'œil,
 Nous nous sommes mis en grand deuil ;
 L'Hôtel où fait sa résidence
 Certain Envoyé de Florence,
 Du Tonnerre paroît frappé :
 De noir son Carosse est drappé,
 Et son Cocher, en vain, se tue
 D'aller tous les soirs à la rue,
 Où, vous voyant, tous les Bardis
 Croyoient se voir en Paradis.
 Bref, belle Infante, votre absence
 Est de si mortelle influence
 Que chaque jour pour quelque Amant

On fait Billet d'Enterrement ;
Les plus pressés veulent se pendre ,
Mais pour moi , comme feu Leandre ,
Je veux dans un temps moins amer
Me jeter tout nu dans la Mer ,
Sans timon , cordages , ni voiles
Vos beaux yeux me servant d'étoiles ,
Et nageant comme un faumon frais
Me rendre auprès de vos attraits :
Tandis que , comme Hero la belle ,
Vous ferez mettre une chandelle
Quelque part au haut de la tour ,
Où vous faites votre séjour ;
Bien entendu , pour ce voyage
D'attendre le temps où l'on nage ;
Car d'arriver tout morfondu ,
Autant vaudroit être pendu ;
Pas n'est bon dans telle aventure ,
Que les rigueurs de la froidure ,
Malgré les feux de Cupidon ,
D'un Amant fassent un glaçon :
Zeliane l'aimable Fée
De vous , paroît toujours coëffée ;
Elle aime à s'en entretenir ;
Mais ce vœu de ne plus venir
De vos jours la revoir en France ,
Sans vous flatter , un peu l'offense.
Est-ce par certain Damoizel

Que nous appellions Carizel ,
 Dit-elle qu'elle est enchantée ,
 Et dans Albion arrêtée ?
 Est-ce pour les joyeux ébats
 De chasses , dances , grand repas ,
 (Que l'amour souvent accompagne)
 Qu'elle aime si fort la campagne ,
 Et qu'elle me presse si fort
 D'aller débarquer dans le port
 Le plus prochain de Suffexie ?
 Humblement je l'en remercie
 Jà , n'est besoin si loin aller
 Pour chasser , mommer , où baller.
 De Paris dans le voisinage
 Est un Palais de haut parage ,
 Ordinairement habité
 Par ris , jeux , graces , & beauté ,
 C'est-là que festins , dance , & chasses
 Ne marchent jamais sans les Graces :
 Château , dont par enchantement
 La Maîtreffe est tout l'ornement.
 Ainfî , d'aller par mes journées
 Vous voir dessus vos haquenées ,
 Ou bien quelque fois regarder
 En contre-dances gambader ,
 Fussiez vous cent fois plus aimable ,
 Le projet n'est pas raisonnable ;
 Tandis qu'à Sceaux (séjour des Dieux)
 Tout charme l'esprit & les yeux .

ET EPISTRES.

123

(Ainsi raisonne Zeliané)

Pour moi (qui ne suis qu'un profane ,
Peu digne des plaisirs de Sceaux)
J'irai vous voir (entre deux eaux.)
En attendant se recommande
A toute cette Cour d'Urgande ,
A ce Palais d'Apollidon ,
(J'entens du Comte la Maison ,)
De cet Ecrit le Secretaire ;
Le nommer n'est pas nécessaire ,
Mais en jouant au corbillon
Il rimerait à votre nom ;
Très-humble serviteur du Pere ,
De la belle-Sœur , de la Mere ,
De vous , & de l'heureux Mari ,
De la charmante barbari ,
De vos chasses peu se soucie ,
Mais il auroit assez d'envie
De se trouver à vos repas ,
Si l'on y sert des poulets gras ;
Mais quant à ce dernier chapitre ,
Plus rien ne dira mon Epître ;
Et Pegaze étant un peu las
De l'avoir pris d'un vol si bas ,
Je finis par une nouvelle ,
Dont voici le récit fidelle :
Votre absence a rendu Nointel
Plus maigre & plus sec que le Bel :
Et même , on craint qu'il n'en périsse ;

Car il a déjà la jaunisse ;
 Pour votre Amant aux Chevaux gris,
 Qui mangea lui seul deux perdrix
 Comme on alloit sortir de table,
 Et qui faisoit tant l'agréable
 Ce même soir auprès de vous ;
 Voici son état (entre nous)
 Le pauvre homme est en frénésie ;
 Et , sans secours d'Apoplexie,
 Chez Pluton auroit fait un tour,
 S'il n'attendoit votre retour.



A Mademoiselle B

J E vous écris , belle Lizette,
 Du fond de la tendre retraite ;
 Où s'affembent ici les cœurs
 Pour se plaindre de leurs malheurs ;
 Et pour déplorer votre absence
 Dans un respectueux silence ;
 Mais ce mot n'est pas le premier,
 (Quoiqu'il le soit sur le papier)
 J'avois tant de choses à dire,
 Que mon cœur n'a cessé d'écrire ;
 Et mon esprit qui les sçavoit,
 A tous momens vous écrivoit ;
 Mon ame avoit la même envie,

Mais hélas ! je ne suis en vie
Que depuis deux jours seulement,
Et cela , bien petitement ;
Car rêvant jusqu'à la nuit noire ,
Soupirant , sans manger , ni boire ,
Je ne bois plus , en vérité ,
Que pour boire à votre santé ,
Et dans ma tristesse fatale
C'est de l'abfynthe que j'avale ;
Depuis le jour que vos beaux yeux
S'éloignant de ces tristes lieux
En ont fait une solitude ,
Les chagrins , & l'inquiétude ,
Les sombres jours , d'affreuses nuits ,
Se trouvent par tout où je suis ;
Je veille la nuit , & l'aurore
Me retrouve veillant encore ,
Et dans Paris on me croit fou ,
De n'y parler plus que de vous ;
Jusqu'auprès de la Porte verte
Mille oiseaux , touchés de ma perte ,
Mettant mes plaintes en chansons ,
Les chantent sur tous les buissons ,
O que je bénis la Prudence
Qui m'ôta de votre présence ,
Et me fit éloigner du lieu
Où chacun fut vous dire adieu ,
Car malgré le foible avantage

De la raison , ou du courage ,
Loin de soutenir cet effort ,
N'en doutez point j'en serois mort ;
Mais cette mort prompte & certaine
Vous auroit épargné la peine
De lire ce fatras ici ,
Et d'en pleurer peut-être aussi ;
C'est pourquoi changeons de langage ,
Pour vous parler de l'étalage
Où se mettent manteaux crottez ,
Qui voudroient passer pour beautez ;
Qui font par tout les entendües ,
Et dans le jardin repanduës ,
Portent leurs téméraires pas
Où vous promeniez vos appas ;
Elles vont même à la Chapelle
Se mettre au coin de Madmoiselle ;
Se flattant dans cet heureux coin
Qu'on leur pourra trouver de loin
Cet air naturel que l'on vante ,
Cette taille qui nous enchante ,
Cet agrément , & ces attraits
Que chacun vous trouve de près ;
Mais elles y vont à leur honte ,
Nos yeux n'y trouvent point leur compte ;
Et malgré tout leur effilé ,
Pour elles chacun est gélé ;
Non pas chacun , car l'infidelle

ET EPISTRES.

117.

Qui n'adoroit que Madmoiselle
Laborn , ne voit plus de Jupon ,
Sans aller comme un Céladon
Offrir ses soins & sa tendresse
A cette nouvelle maîtresse ;
Nous l'avons vû sur les balcons
Au milieu de quinze rayons ,
(Dont le plus beau paroïssoit sale ,)
Se mocquer du pauvre la Sale ,
Et leur conter qu'à votre cour
Il en triomphoit chaque jour ;
Cette insolence téméraire
Mérite une peine exemplaire ;
Mais c'est (dans l'empire amoureux)
L'innocent , & le malheureux
Que le destin toujours accable ,
Et qu'on punit pour le coupable ;
Voulez-vous sçavoir à present
Tout notre divertissement ,
Je veux dire celui des autres ,
Car vous pleurer , sont tous les nôtres ;
On ne bouge d'auprès du feu ,
De froid chacun a le nez bleu ;
On ne voit plus chez la Comtesse
Que la guinguette & la grosseffe ,
Chez les échets
Ont perdu leurs premiers attraits ;
On aime mieux ceux du caroffe ;

Dans trois jours . . . part pour l'Ecoffe ;
 On mange ici peu de pois verts.
 Laborn , d'une Epigramme en Vers,
 A mis en Anglois la substance ,
 Sans faire aucun tort à la France.
 Toujours les Graces & l'Amour
 Chez votre sœur font leur séjour ,
 Et ce Dieu l'a trouvé si belle
 Qu'il ne fait point de pas sans elle ;
 Mais peut-être qu'à votre tour
 Il ira vous faire sa cour ;
 Et quand des cruels fanatiques
 On ne craindra plus les pratiques,
 Sous la figure de Belier,
 Vous le verrez à Montpellier.



A Mademoiselle B

Toute ma tendresse s'étoit reveillée ,
 & j'allois , belle Lizette , vous en
 dire deux mots de la seule maniere qui
 m'est permise ; c'est-à-dire , que j'étois sur
 le point d'employer la Prose & les Vers
 dans une description des Mascarades de
 Saint-Germain , lorsque j'ai reçu une Let-
 tre du dans laquelle il m'apprend
 que vous m'aviez fait l'honneur de lui di-
 re , que celle que je lui avois écrite sur la

prise de Nice étoit la plus sotte Lettre du monde ; je m'en raporte infiniment à votre goût , & c'est le jugement que vous venez de me rendre , qui me fait rentrer en moi-même ; car je m'étois moqué de la critique des Dames du bel air , & des beaux esprits de Paris , qui se sont soulevés contre quelques couplets faits à Versailles ; mais vous prenez leur parti , c'est plus qu'il n'en faut pour me faire renoncer au désir de rimer , & même à celui de vivre.

Je ne vivois que pour vous plaire ,
 Je n'espère rien de l'amour ,
 A mes vœux Phébus est contraire ,
 Et je suis plus mal à la cour
 De la Déesse Cythere ;
 Que me reste-t'il en ce jour
 Que de m'en plaindre à votre Mere ?

Mais comme ce seroit vous faire un mauvais
 tour ,

J'aime mieux mourir & me taire.

Je devrois finir à cet endroit , & vous laisser croire que je suis mort ; mais outre que je ne sçaurois vous tromper , je suis très-persuadé que vous n'en feriez que rire , & que votre grand plaisir seroit de regarder entre deux yeux un Amant à l'article de la mort , pour lui faire manquer son

coup, comme vous avez voulu faire manquer la Harangue de ce pauvre Evêque d'Agde; Je vais donc remettre mon trépas jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir, pour vous laisser le plaisir de m'interrompre. En attendant faisons un petit récit d'une des fêtes de notre Cour : ce fut la mascarade du Jeudi gras, où d'abord

Le fils aîné de M
 Accompagné du preux S :
 Ayant fait ouvrir la barriere
 D'une contenance guerriere
 Montoit deux chevaux de carton ;
 Leur déguisement & leur dance
 Attirerent tous les regards ,
 Leur chevaux dançoient en cadence ,
 Faisoient tous deux la réverence :
 Leurs maîtres paroïssent deux Mars ,
 Et jamais de cet air en France
 On n'a veu dancer des Houzars ;
 Au beau milieu de cette presse
 Dançoit avec vivacité
 Avec grandeur , avec noblesse ,
 Du jeune Roi la Majesté :
 Tandis que d'un autre côté
 Les Graces menant la jeunesse ;
 Les agrémens , & la beauté ,
 D'une extrême legereté ,

Suivoient

Suivoient par tout les pas de la Princesse ,
Et sur leur pas marchaient les cœurs
Et les respects des spectateurs ;
Mais de ces beautez chaque Mere ,
Parut surprise, que l'Amour ,
Ou qu'un peu de tendre mystere ,
(Qui vont chercher à pareil jour
Quelque petit exploit à faire)
Ne fussent point de cette Cour ;
L'avanture étoit assez neuve ,
Sur tout en cette occasion ;
Mais en ce temps-là Cupidon
De tous ses traits faisoit l'épreuve ,
Contre la douleur d'une veuve ,
Qu'il vouloit mettre à raison.

Mais je ne songe pas au vœu que je viens de faire , & je m'amuse à vous faire des récits quand je devrois me taire. Je finis donc , Mademoiselle , en vous demandant humblement pardon , de vous avoir ennuyée. On me dit dans ce moment que vous allez avec Madame votre sœur vous camper à Bayonne , en attendant que Monsieur le Duc de ait mis l'Espagne en état de vous recevoir ; mais je ne veux point croire une nouvelle qui me mettroit au désespoir.



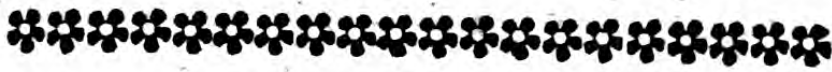


*Lettre de M. l'Abbé de Chauvieu , à
M. d'Hamilton.*

IL faut que je vous estime jusques à la vénération, & que je vous aime jusqu'à l'adoration, pour vous envoyer mes folies; car quoiqu'elles dussent de droit courir les champs, les miennes ne les courent point, par le peu de cas que j'en fais. Je suis bien malheureux, & trop glorieux, que vous ne soyez pas du même goût, & de l'avoir assez méchant, pour *meas aliquid putare nugas*. Vous sçavez le serment solennel que vous m'avez fait par le Sbire, de n'en point donner de copies: je vous en conjure très-sérieusement, faites-les, s'il vous plaît, copier, car ce sont mes broüillons, & je ne les ai plus; sur tout la premiere & la seconde Lettre, que vous me rendrez, s'il vous plaît, demain, en vous allant prendre chez Mademoiselle Certain, vers huit heures. Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous honore plus que personne du monde.

L'Abbé de CHAULIEU.





*Lettre de Madame Tibergeau , à M.
d'Hamilton.*

L Es Muses & l'Amour veulent de la Jeunesse ;
Je rimois autrefois , & rimois assez bien ,
Aujourd'hui le Parnasse & la douce tendresse
Sont étrangers pour moi , je n'y connois plus rien.

Ces quatre Vers en Prose rimée ne font que trop foi de cette vérité ; cependant une Muse que j'avois flattée de voir arriver ici le célèbre Antoine d'Hamilton , s'étoit engagée à ne me point abandonner , tant qu'il seroit avec moi , & à me fournir encore assez de feu & de nobles pensées , pour chanter le preux Chevalier , qui doit mettre à chef l'entreprise de l'Isle d'Albion ; mais comme cet Antoine , favori du Parnasse , n'a point paru , la Muse sur qui je comptois , m'a impitoyablement refusé son secours , & a pris son vol vers la Lorraine , où , dit-elle , on trouve en la personne de plusieurs belles Chanoinesses de véritables Muses. Le brave Richard plaint ma peine , je l'aime , je le goûte , je l'estime , mais il ne m'inspire rien de la part d'Apollon. Ainsi , réduite à la Prose & à la simple amitié , mes écrits ne peu-

vent plus être que fades , ou sérieux , & je prise trop notre illustre Hamilton , & les charmantes Dames de Pouffay , pour ajouter ici rien de plus.



*Réponse de Monsieur d'Hamilton à
Madame Tibergeau.*

IL ne falloit pas , Madame , nous envoyer les Vers du monde les mieux tournez , pour nous prouver que vous n'en sçavez plus faire. O que ces quatre Vers renfermeroient de belles leçons pour moi si par malheur je n'étois incorrigible.

S'il faut , par un Arrêt fatal ,
Que les charmes de la jeunesse ,
Et les doux soins de la tendresse
Marchent chez nous d'un pas égal ,
Pour nous guinder sur le cheval
Qui voltige autour du Permesse ;
Malheur à qui dans la vieillesse
Des Fâcheux triste Original
A l'insolence , ou la foiblesse
De piquer le docte Animal !
Et qui va , sans que rien l'en presse ,
Toujours rimant quelque maîtresse ,
Pour divertir quelque Rival.

Dans le cas suis, je le confesse,

Plus importun que B.....

Je chante quelque Iris sans cesse,

Mais aussi, je la chante mal.

Et afin, que vous n'en puissiez douter,
je vous envoie quatre couplets assez nou-
veaux, que j'ai faits pour mon Iris d'apre-
sent, qui par son nom de guerre, ou de
confirmation, s'appelle Pincette.

Au reste, Madame, les aimables Muses
de Pouffay ne sçauroient consentir au dé-
goût qui semble vous être venu pour leur
Ordre, j'entens en qualité de Muses; &
voici ce qu'elles me dictent pour vous sur
ce sujet :

O vous ! Ornement d'une Race

Où le bon goût regna toujours,

Pourquoi renoncer au Parnasse ?

Dans le plus charmant des séjours

Quel autre soin vous embarasse ?

Qu'avez vous besoin du secours

De la tendresse, ou des beaux jours ?

On en trouve par tout la trace

De vos Vers dans les heureux tours ;

Sur eux la Mere des Amours

Semble avoir répandu sa grace,

Et la rime, sans vains détours,

Sous votre main court, & se place.



A Mademoiselle de la Force.

O Vous! qui d'une main rapide,
 Ecrivant sur l'Amour, les Bergers, ou les Rois,
 Avez à chaque pas le Dieu des Vers pour Guide,
 Et les neuf sœurs à votre choix!
 Quelle malice vous incite
 A relancer dans Saint-Germain
 Un Anacorete, un Hermite,
 Un Solitaire, un Pelerin,
 Qui ne sçait ni Grec, ni Latin!
 Car dans ces Lieux on en est quitte
 Pour sçavoir chanter au Lutrin,
 Jamais ici Phébus n'habite,
 C'est la demeure du chagrin.
 Il n'est si triste compagnie
 Pour les Vers, & pour l'Harmonie,
 Que Fantômes vêtus de noir,
 Tels qu'ici le sort fait pleuvoir;
 La Rime en est à l'agonie,
 Et la Raison au desespoir
 De cette longue Litanie.
 Que votre Lettre est charmante à mes yeux!
 Je ne l'avois pas attendue;
 Et quoique j'en sois envieux,

Un souvenir délicieux

Me vantera long-temps cette grace imprévüe ;

Ma Muse cependant vous auroit prévenue ,

Si j'eusse été dans d'autres lieux.

Rimer est chose peu connue

Dans un séjour si sérieux.

En vain une Flatteuse amorce ,

Dans le dessein de m'animer ,

Offroit , pour me faire rimer ,

Tous les agrémens de la Force.

Oui , j'ai voulu plus de cent fois

Me mettre en train de vous écrire ;

Mais un air indolent , que chez nous on respire ,

M'accabloit , & m'ôtoit la voix ,

Et sans trouver rien à vous dire

La plume me tomboit des doigts.

En vain je m'enfonçois dans nos plus sombres bois ,

(Où l'on tient qu'Apollon quelque fois se retire ,)

Mais lui , ni le Dieu Pan , inventeur du Haubois

N'avoient pas le temps de m'instruire ,

Et je n'y rencontraï qu'un Amant aux abois ,

Qui n'avoit pas le mot pour rire ;

Et comme il m'ennuyoit avec sa triste Lyre ;

Je laissai là le pauvre Anglois ;

De là je descendis vers les bords de la Seine ,

Pour chercher quelqu'objet qui réchauffât ma
veine ,

Et non pour imiter l'ennuyant babillard ,

Que je ne lûs jamais sans peine ;
 Je veux dire le vieux Ronfard ;
 Car , n'en déplaise à cette vogue antique
 Que lui donna la voix publique ,
 Le vieux Ronfard étoit un sot :
 Et vous allez voir , mot pour mot ,
 Comment en jargon poétique
 Chantoit autrefois l'Ostrogot :



*Tantôt j'erre seulet par nos Forêts sauvages ,
 Sur les Bords enjonchez , des peinturez rivages.*



Mon esprit indigné de ce style pedant ,
 Dès qu'il me vint dans la pensée ,
 Eut vainement recours à la Seine offensée ;
 Il se trouva cent fois plus glacé que devant ;
 Mais par vos Vers heureux ma veine dégoûtée
 Se sentit animer par un transport soudain ,
 Je pris d'abord la plume en main ,
 Tant il faut peu d'agacerie
 Quand le cœur est de la partie ,
 Pour remettre l'esprit en train.

Mais dites-nous un peu , pourquoi cette Morale
 Que votre esprit , fertile en exemples pompeux ;
 Avec tant d'agrément étale ?
 Est-ce pour nous montrer par ces revers fameux
 Une nécessité fatale ,
 D'être en tous états malheureux ?

Hélas ! tout nous trace l'image
Des maux, dont nos destins nous ont environnés ;
Dès l'instant que nous sommes nés
Nous en faisons l'apprentissage ;
Mais après tout , de quel usage
Nous est-il d'être importunés
Du récit de notre esclavage ,
Et d'être sans cesse ennuyés
Par un sérieux babillage ,
Dont on nous vient brider le nés ?
La Force ! croyez moi , passons dans l'innocence ;
Dans le repos , & dans l'aizance ,
Ce qui reste à filer de nos tranquiles jours ,
Des Muses , & des chants empruntons le secours ;
Et bannissant la médifance ,
Que les jeux , les ris , les amours
Au milieu de la complaisance
Regnent , au moins dans nos discours ;
Mais qu'ils fassent leur résidence
Où nous nous trouverons toujours ;
Pour moi j'en meurs d'impaticence.



Sortez donc d'un triste manoir ,
Inventé pour de pauvres filles ,
Qu'un pompeux appareil mit en sottes guenilles ,
Pour les consacrer au dortoir ;
Il seroit vraiment beau vous voir

Derrière un Parapet de grilles

Nous entretenir au Parloir.

Revoyons nous bien-tôt chez la Troupe divine ;
Près l'Hôtel de Villegagnon ;

On ne peut se méprendre à n'en voir que la
mine ,

Entre l'une & l'autre maison.

Dans l'une (selon moi) jamais n'entra terrine

Vin de Champagne , ni jambon ;

Dans l'autre souvent Apollon

Animant jusqu'à la cuisine

Inspiroit couplets de chanson.

~~~~~

*A Monsieur l'Abbé Abeille.*

**M**onsieur , il y a quelques jours  
qu'on me fit voir une Epigramme  
habillée en Madrigal , où l'on prétend cri-  
tiquer certains endroits de votre Ode ; il  
y avoit un de mes amis avec moi , qui  
trouvant votre Ode fort belle , & la cri-  
tique fort mauvaise , y fit la réponse que  
je vous envoie :

Jadis le Grec Archilochus

Mit par un vaudeville iambe

( Pour certains griefs prétendus )

Nebulé la belle , & son pere Lycambe

## ET EPISTRES.

131

Au catalogue des pendus ;  
Mais aujourd'hui pour se défendre  
Contre les attentats divers  
D'Epigramme sans sel , de Madrigaux pervers ;  
On se contente de les rendre ;  
Car c'est au Censeur à se pendre ,  
Lorsque son esprit à l'envers  
Veut enseigner au lieu d'apprendre ,  
Fait des fautes pour les reprendre ,  
Et qu'il médit en méchans Vers.



### *EPISTRE à Monsieur de.....*

**E**st-il donc vrai que le langage  
Que nous enseignent les neuf sœurs  
N'a plus ni charme , ni douceurs  
Pour les Geus qui sont en menage ,  
Et que l'attrait du mariage  
Devient l'unique soin des cœurs ?  
Voilà ( du moins ) la seule excuse  
Du silence de notre Muse :  
Depuis l'Hymen ( vous l'avez dit )  
Phébus chez nous se refroidit ;  
Vain prétexte de la paresse !  
Le sacré Mont , & le Permesse ;  
Nobles & doux amusemens  
D'époux heureux , d'heureux Amans ;

F vj

## L E T T R E S

Ont de tout temps été propices

Aux Corinnes, aux Euridices,

Ont toujours animé la voix

Des Mortels soumis à leur loix.

Ce fut par galante élegie

Qu'Orïde aprivoïsa Julie,

Et plus par ses Vers, que ses vœux

Des Amans, fut le plus heureux ;

En vain une épouse captive

Avoit passé l'affreuse rive

Du Cocyte, & du Flégeton,

Un tendre époux fléchit Pluton,

Et l'implacable Proserpine

Rendit à cette voix divine,

Rendit à ces touchans accords

Ce qu'on ne rend plus chez les Morts ;

Heureux ! si lorgrade imprudente

Ne l'eût privé de son attente,

Heureux ! si jusqu'à son retour

Il eut gagné sur son amour

(L'harmonieux & tendre Orphée)

De tourner le dos à sa Fée.

Ainsi, puisque les chants, les Vers,

Triomphent jusques aux Enfers ;

Vous, de qui l'aimable compagne

Fait le bonheur d'une campagne,

Où sa présence & les Zephirs

Comblent tour à tour nos desirs,

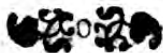
## ET EPISTRES.

133

Sans mêler à la solitude  
Les ennuis, ou l'inquiétude ;  
Quel sort pour nous injurieux  
Nous ôte la voix dans des lieux  
Où tout anime, ou tout conspire  
Au desir d'exercer la lyre ?  
Sortez de ce profond oubli,  
Où vous semblez enseveli,  
Pour l'Helicon, pour le Parnasse ;  
De leurs sentiers suivez la trace,  
Et pour les Vers (ingratement)  
N'enterrez plus votre talent.  
  
Pour moi, qui sans art, sans étude ;  
Vais rimaillant par habitude,  
A ce frivole amusement  
Je m'abandonne sottement,  
Témoins ces pauvretés nouvelles,  
Où jamais les doctes Pucelles,  
Ni leur maître, n'ont mis la main :  
Non, je ne suis pas de leur train ;  
Ainsi guidé par la prudence,  
Sans aspirer à l'excellence,  
Que demandent les Vers pompeux,  
Fleuris, sublimes, ou nombreux ;  
Me tenant à mon caractère,  
J'exerce une veine étrangère,  
Tantôt, enflant mes chalumeaux



Au doux murmure des ruisseaux ;  
Tantôt , quittant le ton rustique ,  
Je lasse tout un domestique  
Par cent couplets pour des apas  
Que j'aime , ou que je n'aime pas ;  
Tantôt je cherche quelque Rime ,  
Digne d'un mérite sublime ,  
Et quoique je la cherche en vain ,  
Ma plume , en conduisant ma main  
Dans un amusement que j'aime ,  
Va griffonnant malgré moi-même ;  
Si par hazard je pense bien ,  
Mes Vers n'en disent jamais rien ;  
Je le sçai , mais en récompense ,  
Exprimant mal ce que je pense ,  
Ma Rime d'un zele indiscret  
Ne va point prôner mon secret ;  
Car d'abord je brouille ou déchire  
Ces amusemens , que m'inspire ,  
Soit en Hyver , soit en Eté ,  
Une indolente oisiveté ;  
Si quelquefois je leur fais grace ,  
Sur le Destin qui les menace ,  
Et s'ils évitent mon couroux ,  
C'est pour un ami tel que vous.





*LETTRE du R. P. B . . . . . à Mon-  
sieur d'Hamilton.*

**V**ous sçavez que la Renommée ;  
Sur tout chez les Peuples François,  
Est de tout temps accoutumée,  
En s'éloignant, d'enfler sa voix.

N'en déplaise au reverend Pere ;

Je dirai, s'il me l'est permis,

Qu'il abonde & qu'il exagere,

Lorsqu'il parle de ses amis.

Saint-Germain est plus près que Rome ;

S'il m'arrive d'y faire un faut,

Vous direz : est-cela cet homme

Que vantait le Pere B . . . . . ?

Est-ce à cette voix tonnante,

La terreur du Pere A . . . . . ?

S'il est un Apollon à Mante,

C'est un Polyphème autre part.

Oser devant vous me produire,

J'en connois la temerité :

C'est auprès de vous me détruire,

Et démentir qui m'a vanté.

Mais en vain la peur me dégoûte

Du plaisir que j'y dois avoir :

Je ne puis trop, quoiqu'il m'en coûte,  
Achepter l'honneur de vous voir.

On voit dans les Vers que vous faites  
Briller un génie infini.

O qu'un Banni, tel que vous êtes,  
Fait honte à ceux qui l'ont banni !

À Mante, le 13. de Juillet 1718.



*A Madame la Comtesse de St. . . .*

*EPISTRE.*

Quelle chaleur quel incendie  
La canicule à son départ  
Allume-t'elle ici de son dernier regard ?  
L'air est moins chaud dans la Lybie,  
Moins étouffant dans la Nubie,  
(Climats où naît le Leopard)  
Moins sec aux Déserts d'Arabie,  
Et plus frais au País du fameux Mandricard :  
Qu'il ne l'est à present en Basse-Normandie.  
Astronomes ! je vous supplie,  
Apprenez-nous par quel hazard  
L'Urne de Monsieur Saint-Medard  
( Qui verse souvent trop de Pluye )  
En d'autres lieux s'est désemplie,  
Pour nous en ôter notre part ?

Nous que rarement elle oublie ;  
Pas un vallon , pas un côteau ,  
Depuis cette saison brûlante  
N'a vû murmurer de Ruisseau ,  
Qui d'un filet d'onde naissante  
Put nourrir le moindre Rozeau ;  
Mais ce qui plus nous épouvante  
C'est que la Seine a trop peu d'eau ,  
Pour faire floter ce Bateau ,  
Cette rare & grande Serpente ,  
Qui devoit à Fontainebleau  
Porter la Princesse charmante  
Et le reste de son troupeau ;  
Si la charge étoit importante  
De cette machine galante ,  
Que le spectacle eût été beau !

Aimable . . . . , vous étiez du voyage ;  
Si le Dieu du Fleuve , en couroux  
De se voir découvert jusques sous les genoux ;  
N'eût abandonné son Rivage ;  
On dit que plus d'un cœur jaloux  
Vous envia cet avantage ;  
Mais vous avez , & soit dit entre nous ;  
Certains agrémens en partage ,  
Qui font qu'on veut toujours de vous  
Quand vous les mettez en usage.  
Quoiqu'il en soit , sans deux raisons ;

Dont la plus legere est solide,  
 Dessus cette route liquide,  
 Qu'on auroit vû de Cupidons  
 Se rassembler d'un vol rapide !  
 De Rouen, combien de Tritons,  
 Menant chacun sa Nereïde,  
 Seroient venus à toute bride  
 Se renger près de tous les Ponts,  
 Pour contempler d'un œil avide  
 L'illustre Beauté qui préside  
 Aux Beautés que nous adorons !  
 Sur cent Dauphins, cent Arions  
 Seroient venus, d'Adelaïde  
 Célébrer les apas dans leur doctes Chançons.



*A Madame la Comtesse de . . . . .*

**Q**Uoi ! dès les premiers jours d'absence,  
 Faut-il par de nouveaux rebus  
 Que ma tendresse recommence,  
 Larice à tomber dans l'abus  
 D'une vaine persévérance ?  
 La Raison dit : n'écrivez plus,  
 Ne laissez point sa patience,  
 Par des hommages peu reçûs,  
 Où regne tant d'indifférence ;

Mais ces conseils sont superflus,  
L'amour emporte la balance,  
Et je m'abandonne à Phébus;  
Mais comme ce voyage est court,  
Il faut aussi que cette Epître,  
Sans parler du sieur d'J. ....  
Ni de la voisine d'H. ....  
Ne fasse qu'un petit Chapitre.

Ainsi, Madame, je vous dirai succinctement, que dans les premiers sables où nous entrâmes, je me retournai vers Saint Germain, où je m'imaginai que vous dormiez tranquillement; c'est pour quoi je m'endormis aussi, par complaisance, mais mon sommeil ne dura gueres; car Monsieur le Maréchal se mit à gronder les Gens de ce qu'ils n'avoient pas pris derrière la maison du Barbier; à ce nom je m'éveillai en sursaut, & même un peu effrayé, me souvenant de l'histoire (non moins délectable que tragique ( que Madame votre Sœur, & Mademoiselle m'ont souvent contés d'un certain Barbier qui venoit jadis de l'autre monde, pour razer les Gens de celui-ci. Quoiqu'il en soit, je n'eus garde de me rendormir, comme vous allez voir par ces trois couplets:





L'Amour , criant comme un fou  
 Dèz chatou ,  
 Dit , sçachons par quel caprice  
 Ta Muse ne chante pas  
 Les appas  
 Aujourd'hui , de ta Larice ,



Sçachez , dis-je , Cupidon ,  
 Qu'Apollon  
 Ne m'est pas toujours propice ,  
 Il faudroit avoir le don  
 D'Amphion ,  
 Pour bien célébrer Larice ;



Mais , à propos , Dieu d'Amour !  
 Nuit & jour  
 Faudra-t'il que je périsse ?  
 Sans que le moindre retour  
 A son tour  
 Pour mes peines l'attendrisse ;



Prens de quelque joli chien  
 Le maintien ,  
 Me dit ce Dieu par malice ,  
 Si tu prétens aux douceurs  
 Des faveurs  
 De l'insensible Larice ;

Cette réflexion me fit venir les larmes aux yeux, tant j'eus pitié de moi-même ; je laissai là le reste de la Chanson, car on ne chante rien qui vaille quand on pleure. Ce fut donc en pleurant que j'entrai dans Paris, & ce fut en pleurant que je pris une tasse de Chocolat chez l'Abbé de Louvoy; mais ce ne fut pas en pleurant que je sortis de Paris, car ce que je vis alors me fit rire malgré moi : C'étoit toute la Badauderie qui s'étoit mise en campagne dès le matin de ce Dimanche, pour aller à Saint-Denis.

    Tout le Quartier de l'Arfenal ;  
    Et tout celui des Madlonnettes ,  
    Vieillards , Enfans , jeunes Grizettes  
    Avec leurs Amans à cheval  
    Etoient dans soixante charettes ;  
    Mais , graces à Dieu , les Coquettes  
    Avec leur air de Carneval ,  
    N'avoient garde , en rien , d'être faites  
    Comme ces Blondes , ces Brunettes ,  
    Que je suivis à Joyenval ;  
    Ce Cortege , tant bien que mal ,  
    ( Grace au jour ) en blanches Cornettes ,  
    S'acheminoit au Lieu fatal  
    Où gisent en repos tant de Grandeurs muettes ;

( Depuis peu ) lugubres retraittes  
D'un couple qui n'eut point d'égal.

La Messe nous y attendoit , & comme  
c'étoit pour un Maréchal de France , on  
la fit dire par un Reverend Pere, qui avoit  
été Capitaine d'Infanterie ; toute l'Eglise  
fourmilloit d'un nombre innombrable  
d'Habitans de Paris , outre ceux que nous  
avons laissés derriere : & Dieu sçait com-  
me tout cela sentoit la Talmouse. Ayant  
avec beaucoup de peine perçé cette foule  
presque impénétrable , pour regagner no-  
tre Carosse ,

Chacun fit à ces saints Lieux  
Ses adieux ,  
Après le Divin Office ;  
Tandis que chemin faisant ,  
Et rimant ,  
Je chantois tout bas Larice.



Nous ne vîmes ni Courier  
Ni Bourbier ,  
Car pour lui rendre justice ,  
Phébus avoit l'air serein  
Ce matin ,  
Et ressembloit à Larice.



Sur la hauteur d'Ecoüan,  
 Le Dieu Pan  
 Crut que j'avois la jaunisse,  
 Ciel! dit-il, comme on est fait,  
 Ou défait,  
 En s'éloignant de Larice!



Sylvains! pour vous garantir  
 De périr,  
 Comme lui, par ce suplice,  
 Sylvains! ne voyez jamais  
 Les attraits  
 De la divine Larice.

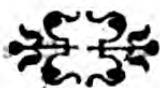


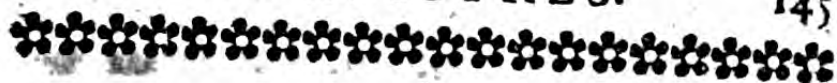
Grand merci, lui dis-je, Pan!  
 Ecoüan  
 Vous doit bien un Sacrifice  
 Pour un Discours si galant,  
 Cependant  
 Gardez-vous de voir Larice!

A mesure que j'écris, je trouve que  
 j'aurois encore une infinité de choses à  
 vous mander; mais je me souviens en  
 même-temps que j'ai promis que ma Let-  
 tre seroit courte, & qu'elle n'est déjà que  
 trop

trop longue. Je ne vous parlerai donc pas de notre aventure de Creil, où nous étions modestement entrés avec six chevaux, & d'où nous sommes superbement sortis avec huit : je vous dirai seulement qu'au haut de la Montagne enchantée, nous étant souvenus de Mademoiselle, & du Fils de la Reine, nous nous mîmes à dire, pour l'amour d'elle, mon Dieu le beau jour ! ce fut là que nous trouvâmes que Madame la Duchesse votre Sœur avoit raison ; car nous aprîmes de bonne part qu'une certaine maison sur la droite en allant, s'appelloit Bellegarde, & non pas Mouchy.

Nous arrivâmes à cinq heures & trois minutes à Fitz-James, où nous espérions trouver Monsieur de Saint-Laurent, mais comme il avoit envoyé deux Carpes magnifiques à sa place, & qu'il devoit arriver le lendemain avec cinquante douzaines d'Huitres, on prit patience ; car on se console de tout, excepté d'être quatre jours sans voir la belle Larice, quand on l'a une fois vüe.





*LETTRE de Monsieur Rousseau,  
à Madame .....*

**V**ous avez bien raison, Madame, de dire que qui connoît le Monde n'a nulle peine à s'en passer. Je regrette pour vous le séjour de Marilly, & il me paroît que la Campagne va devenir plus que jamais le séjour des Gens sensés : c'est le ton sur lequel me parlent toujours deux de vos amis, qui m'écrivent régulièrement, je veux dire Monsieur de Canchal, & Monsieur le Chevalier de Commenges. Il y a de quoi rire jusqu'à un certain point, à tout ce qui se passe à Paris ; mais il est bon que le spectacle soit un peu éloigné, pour y prendre plaisir, & le mot pour rire se trouve rarement pour ceux qui ont un personnage dans la Comédie. Je devrois vous faire mille excuses de ne vous avoir envoyé qu'un échantillon de mon Epître à votre illustre Ambassadeur. Je me flatte que Monsieur le Baron de Breteüil réparera ma faute, & qu'il n'aura pas encore executé la promesse qu'il m'a faite, de la brûler après l'avoir lûe à Monsieur le Duc d'Orleans. Je me suis rendu avec assez de peine au serment qu'il m'en a fait dans plusieurs Lettres redoublées, & je



ne sçai point encore l'effet que cette Epître a produit, ce qui (joint à la juste défiance où j'ai toujours été sur mes ouvrages) me fait penser que le Palais Royal ne m'a pas été aussi favorable que Bar-le-Duc & Saint-Germain. Sur cela, Madame, je vous laisse absolument la maîtresse de confier Merlin à Monsieur d'Effiat. Il est beaucoup plus votre ouvrage que le mien, & l'usage que vous en ferez me sera infiniment plus avantageux que celui que j'en pourrois faire moi-même. Pour revenir à mon Epître, si Monsieur le Baron de Breteuil l'a encore quand vous serez à Paris, je vous supplie de la lire de vos yeux : & je le prierai même de vous la laisser autant que vous le voudrez, bien persuadé que bonne ou mauvaise, vous ne la laisserez voir à personne, si ce n'est à Monsieur le Chevalier de Commenges, pour qui je vous demande la même grace sur nos *Roches de Salisbury*. Je ne sçai comment j'ai fait pour vous écrire une Lettre si longue, sans vous avoir encore parlé du cher & illustre Héros de mon Epître. Vous rendriez peu de justice au pouvoir magique de vos Lettres, si vous pouviez penser que de simples complimens, faits de votre part, pussent les remplacer; cependant les marques de souvenir qu'il a trouvées dans celle que vous m'avez fait l'hon-

neur de m'écrire, lui ont fait du moins autant de plaisir que les souhaits que vous formez pour lui, supposé qu'ils soient accomplis; vous sçavez trop comme il pense pour ignorer combien il est touché de votre estime, & je me flatte, s'il m'est permis de parler de moi après un si grand nom, que vous ne douteriez point que ce sentiment, malgré toute la différence que la nature a voulu mettre entre ce grand homme & moi, m'est du moins commun avec lui, si vous pouviez lire dans mon cœur tous les sentimens d'admiration, de zèle, & de respect, dont il est pénétré pour vous. ROUSSEAU.



*LETTRE de M. le Comte de Grammont, à Monseigneur le Duc de Berry.*

**M**ONSEIGNEUR,

Les grandes douleurs sont muettes, ainsi je n'ai pu vous marquer plutôt l'affliction que j'ai eue de votre départ; mais la Philosophie, comme vous sçavez Monseigneur, est d'un grand secours dans ces extrémités; elle m'a un peu remis, & je prends la liberté de vous écrire, pour vous apprendre ( car je ne sçai point flat-

ter ) que tout ne vous regrette pas tant ici que fait le Comte de Grammont. Le peu de Gibier qui reste dans les Lieux où vous avez coûtume de chasser , regarde votre absence comme une bénédiction ; & ce ne sont que Feux de joye parmi les Perdrix de la Plaine : le Roi ne sçauroit plus monter à Cheval , sans être accablé d'une foule de Lievres , & de Lapins , qui lui presentent des Placets contre vous. Un petit Lapereau , estropié d'un pied , se mit à genoux , pour demander justice de toute sa famille , que vous aviez tuée dans un jour. Je ne le sçais que par le bruit commun ; mais voici ce que je sçai par moi-même : je me promenois l'autre jour dans le Parc ( selon ma coûtume ) rêvant à toutes les qualitez qui vous rendent aimable ; cuoi, disois-je, ce jeune Prince, qui a tant de bonté pour moi, sera donc absent trois ou quatre mois ? c'est pour en mourir . . . . Au contraire, c'est le moyen de vivre ; me dit un Faizan blanc comme neige, qui m'aborda dans ce moment : ho, ho, lui dis-je, & qui vous a, s'il vous plaît, appris à parler ? le gros Perroquet de Madame Dudicour, me dit-il, qui étoit fort de mes amis ; & d'où vient que vous êtes blanc, lui dis-je ? c'est que je porte le deüil d'un frere que le Prince, dont vous parlez, tua quelque temps avant son dé-

part. Vous sçavez, poursuivit-il, que la Volatile ne porte point autrement le deuil, & que tous les Cignes ont fait vœu de porter le deuil, & de chanter en mourant, pour honorer la mémoire des Cignes du Méandre; voilà, lui dis-je, de beaux contes; mais que souhaitez-vous de moi? je voudrois, me dit-il, comme vous aimez à rendre de bons offices, & que le Roi vous écoute avec bonté, que vous voulussiez le supplier très-humblement, de donner quelque Royaume à Monseigneur de Berry, où il put, depuis le matin jusques au soir, tuër les Faizans ses sujets, pour laisser ici en repos ceux du Roi son Grand-Pere.

Voilà, Monseigneur, la commission que m'a donné le pauvre Faizan du Parc de Versailles; voyez si vous voulez que je m'en charge; en attendant vos ordres, je suis avec un profond respect, Monseigneur, &c.



*Lettre de M. le Comte de Grammont  
à M. de Saint-Evremond.*

**V**Otre régularité à m'écrire sur mes autres résurrections me fait croire que vous n'avez rien sçû de celle-ci. Je viens

pourtant de pousser l'aventure plus loin que jamais, avec aussi peu d'envie de la mettre à fin; on se moque de dire que les occasions accoutument au péril. Pour moi, qui viens de voir la mort d'assez près, je vous dirai franchement, que je me sens une grande aversion pour elle, & lorsqu'on la voit venir droit à son homme, je tiens qu'il est assez difficile de n'en être pas ému.

Malgré la misère, ou les ans,  
 Malgré les chagrins accablans  
 D'une ennuyeuse maladie,  
 Malgré cette glace ennemie  
 Qui se répand sur tous les sens,  
 Quoique perclus, quoique mourans;  
 Il reste aux humains pour la vie  
 De chers & de tendres penchans,  
 On a beau le voir d'un œil ferme,  
 On n'aime point le dernier terme;  
 Et de vos Grecs, & vos Romains  
 Qui se tuoient à belles mains,  
 On a beau vanter le courage;  
 Et l'on auroit beau discourir  
 Sur une vertu si sauvage:  
 Je tiens, pour moi, que l'homme sage  
 N'est jamais pressé de mourir.  
 Je conviens qu'après certain âge  
 La Mort, à peu près s'envisage



Comme un mal qu'on ne peut guérir,  
Ou comme la fin d'un voyage,  
Qu'on n'acheve point sans périr ;  
Mais pour nous rendre à ce passage,  
( Doucement ) d'étage en étage  
Approchons-en, sans y courir ;  
Allons au bout de la carrière,  
Sans ennui, sans empressement.  
Assez tôt de l'heure dernière  
Arrive le fatal moment.

Je suis peu fort sur la Morale,  
Et je ne suis pas grand Latin ;  
Mais afin que d'une ame égale  
Je puisse soutenir ma fin,  
Voici, pour l'une & l'autre vie,  
Le plan de ma Philosophie :  
Je tache de mettre à profit  
Ce que la Comtesse m'en dit ;  
Car sans méditer, & sans lire,  
Je commence à me faire instruire  
Des Principes de notre Foi ;

Petitement, pour me suffire,  
Je fais ce que prescrit la Loi ;  
Au Prochain je ne veux plus nuire,  
A moins qu'il ne me nuise à moi ;  
Sur l'incontinence, je croi  
Que l'on n'a plus rien à me dire ;  
Devot, sans jeûner, ni médire,



Je le suis; je l'ai dit au Roi,  
Et n'ai garde de m'en dédire.



*Lettre de Saint-Evreumont, au Comte  
de Grammont.*

J'Ai appris avec beaucoup de douleur  
votre seconde mort, & avec beaucoup  
de joye votre seconde résurrection. J'é-  
cris toujours à mon Héros d'un stile Poëti-  
que; je vousdirai donc en Poëte que vous  
avez trouvé un gué au Cocyte, que vous  
passez & repassez avec plusde facilité que  
je ne ferois un ruisseau. La difficulté que  
j'aurois à revenir de l'autre monde, me  
tient attaché autant que je puis à celui-ci.

Heureux qui de bonne heure a pû songer aux  
Cieux!

C'est-là qu'on peut trouver la félicité sûre,  
Le bien toujours égal & toujours précieux :  
Je trouve cependant une chose assez dure,  
C'est qu'on n'arrive point au séjour glorieux  
Sans passer par la sépulture;  
Une autre route seroit mieux.





*Réponse du Comte de Grammont, à  
la Lettre de Saint-Evreumont.*

**L**Es Complimens que vous me faites sur mon retour de l'autre monde, plaisent beaucoup dans celui-ci; les applaudissemens qu'on donne à votre Lettre, & le nombre des copies qu'on m'en a demandées, sont dignes de la réputation de mon Philosophe. On ne se lasse point d'admirer cette vivacité que les ans ne font que réveiller: & l'on s'ouïent que deux hommes nés comme vous & moi, pour porter si loin & conserver si long-temps tous les agrémens de l'esprit, ne sont pas faits pour mourir; il me semble que vous ne vous éloignez pas de cette opinion dans votre stile poétique, & pour moi mes voyages là-bas l'autorisent assez.

Deux fois du ténébreux Cocyte,  
Ayant sçû repasser les Bords,  
Je prétens faire mes efforts,  
Pour différer long-temps la dernière visite  
Que l'on doit rendre chez les morts.

Là, pourtant, le gentil Voiture,  
Sous quelques Myrthes verdoyans,

( Les Graces , & les Ris près de lui badinans , )

Admiroit de vos Vets les sons & la mesure ,

La cadance , les tours brillans ,

Et ravissoit par leur lecture

Les Malherbes & les Racans ;

Et là votre Maître Epicure

A certains Morts des plus récents

Demandoit , par quelle aventure ,

Avec tant d'esprit , tant de sens ,

Vous restiez parmi les Vivans ?

Mais n'en déplaisé à la figure

Que font là-bas tous vos Sçavans ;

Puisque c'est par la Sépulture

Qu'on passé à leurs paisibles champs ;

Suivez ici les doux penchans

Qu'à vous attache la Nature ,

Et que dans la demeure obscure

On vous attende encor long-temps.

•••••

*Lettre de Monsieur d'Hamilton , à  
M. de Campistron.*

**J**E vous écris , Monsieur , pour vous  
prier de vouloir bien assurer son Altesse  
Monseigneur de Vendôme de mes très-  
humbles respects , & de lui faire un com-  
pliment de ma part sur son mariage : si j'a-  
vois été à portée de m'acquitter de ce de-

voir , il y a long-temps que cela seroit fait ; mais relegué dans cette solitude par une indisposition , que vous nommerez comme il vous plaira , j'ai été plusieurs fois tenté d'écrire ; mais j'ai eu beau rêver aux tours qui pouvoient donner quelque agrément à ma Lettre ; rien ne s'est offert à mon imagination qui fût digne du sujet , & j'ai trouvé que cette beatitude , qu'on appelle pauvreté d'esprit , regnoit autant à Saint-Germain que l'autre espece d'indigence.

En vain l'antique Epithalame  
Vient fadement se presenter  
Avec cette ennuyeuse Game  
Que Poëtes lui font chanter ;  
Je rejettrai sa grace usée  
Comme en son lit jeune Nonain ,  
( Que vient tenter l'esprit malin , )  
Chasse une mauvaise pensée.

Laissez-moi faire un compliment ,  
( Dis-je ) sans pointe , sans figure ,  
Mais tel qu'en pareille aventure  
Fit pour l'Hymen , si galamment ,  
Jadis le renommé Voiture.

Et vous Phébus , Dieu des Concerts !  
Dont le feu rarement anime  
Les habitans de nos deserts ,  
Faites au moins qu'en humble rime  
Mes vœux aujourd'hui soient offerts.

Mais j'eus beau l'invoquer, ce fut inutilement. Dans cet embarras je m'enfonçai dans la Forêt, où le Dieu des Vers (quelquefois un peu fantasque, aussi-bien que les Nourrissons) se présenta devant moi, lorsque j'y songeois le moins.

Car le lumineux Apollon  
 (Ainsi qu'on nous le fait entendre)  
 Se plaît souvent à faire attendre,  
 Quand on a recours à son nom  
 Pour quelque Ouvrage de renom.

Quoiqu'il en soit, il m'aborda : il avoit ôté ses rayons de peur de me risquer le corps, en m'échauffant l'esprit ; Je ne laissai pas de le reconnoître à sa Lyre, & à son Laurier. A son aspect je me sentis saisi d'une certaine vénération, mêlée de frayeur, qui me fit perdre toute contenance ;

Examinons, me dit-il, un Projet  
 Dont l'extravagance est extrême ;  
 Vous voulez des Vers pour Anet,  
 Ils en font-là mieux que moi-même !  
 Pour célébrer le nom du Maître de ces lieux,  
 Jamais Phébus ne se refuse  
 A celui dont l'aimable Muse  
 A chanté ses Faits glorieux ;  
 En sa faveur rien ne m'arrête ;  
 Oui, pour chanter sa Gloire au milieu des combats,  
 Un de mes Favoris fidelle à tous ses pas,  
 Et témoin de mainte conquête,  
 Que la France doit à son bras ;  
 Ce digne Eleve à qui je prête  
 De mes Chants les plus doux appas,  
 Trouve ma Lyre toujours prête.

Mais quant à son Hymen (ajoutra-t'il tout bas)  
 Quoique vous ayez dans la tête,  
 Entre nous, je ne croyois pas  
 Jamais chanter à telle Fête.

Après ce discours, le Seigneur Phébus ayant repris ses rayons, qu'il avoit distribués aux beaux yeux de Saint-Germain pendant qu'il me parloit, s'enveloppa dans un nuage de Pourpre, brodé d'Or, & disparut. Je suis, Monsieur, &c.

*Fin des Lettres & Epîtres.*



ŒUVRES

MÊLÉES

EN PROSE

ET

EN VERS.



CHANSONS.

---

*Sur l'Air : Beaux jardins , &c.*



RILLANT Phœbus, toi, par qui  
tout respire !

Toi, qui jadis favorable à mes vœux

M'inspiras quelques traits heureux

Pour animer les accords de ma lyre ,

Jamais je n'eus plus besoin de tes feux.



A

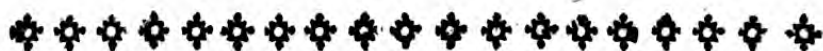


2 C H A N S O N S.

Verse sur moi la celeste influence  
Que tu répans sur les trésors divers,  
Dont la Force enrichit ses vers;  
Et prête-moi, pour celebrer Valence,  
Les tons divins qui forment ses concerts.



Fais qu'à mes chants l'inhumaine attentive  
N'imite plus les mépris de Daphné,  
Quand de lumiere environné,  
Rien ne t'offrit la Nymphé fugitive,  
Que le laurier dont tu t'es couronné.



P O U R L E J O U R  
D E L A N A I S S A N C E  
D E  
M A D A M E L A P R I N C E S S E  
D ' A N G L E T E R R E.

*Air* : Le Soleil peint, &c.

**R** Animez aujourd'hui, nos languissans concerts,  
Répandez, Dieu des vers,  
Pour la Princesse ici de vos feux l'influence;

CH AN S O N S. 3

Et faites célébrer le Jour de sa Naissance ,  
Par mille chants divers.



Eloignez , pour ce jour , éloignez de ces lieux  
Les momens ennuyeux  
Que son absence ajoute à notre inquiétude ,  
Et rendez aux souhaits de notre solitude  
L'éclat de ses beaux yeux.

---

*Autre Air.*

**M** U S E ! chantons un peu plus bas ,  
Pour ces grands Airs nous n'avons pas  
D'haleine ,  
Ni des Gens d'Operas  
La voix hautaine.



Mais plutôt, ne difons plus mot :  
J'entens le concert de Chaliot ;  
Silence !  
Sejour , dont l'heureux lot  
Est sa présence.



A Poissy , près de Saint-Germain ;  
A ij

4            C H A N S O N S.

Pour la Princesse , tout est plein

De zele ;

Chaque Sœur en Serein

Chante pour elle.



On chante son nom jusqu'au Pee;

Quoique tels Oiseaux ayent le bec

Sauvage ,

J'approuve leur respect ,

Non leur ramage.



Des Loges jusques à Maisons ,

Chaque Berger des environs ,

Aprête

Et Danses & Chançons

Pour cette Fête.



Chantons, Nymphes de cette Cour !

Dans nos chants célébrons ce jour

Sans celle ,

Chantons jusqu'au retour

De la Princesse.



A ces mots B. . . . prit son ton

CH AN S O N S.

Et fit , touchant comme Apollon ,  
Sa Lyre ,  
Les couplets de Chanſon  
Que je vais dire.

---

*Air* : Climat doux & paifible.

O Rnement de votre âge ,  
Objet de nos chants ,  
Recevez l'hommage  
De notre humble encens ;  
Ce jour vous vit naître ,  
Chaque autre a vû creſtre  
Vos attraits charmans.

Ah ! faut-il que l'abſence  
Nous vienne arracher  
De votre préſence  
Le charme ſi cher !  
Redonnez à ces lieux  
Adorable Princeſſe !  
Ce bien précieux ;  
Sans vous la triſteſſe  
Y regne ſans ceſſe  
Tout eſt ennuyeux.



AUTRES COUPLETS

DE

MADemoiselle B. L'AINÉ'E.

*Sur l'Air : O gay lon là.*

**N**Os forêts , nos campagnes  
Et nos ruisseaux ,

M'ont vûë & mes Compagnes ,

Dire aux oiseaux

Hôtes de nos bois ! tour à tour

Celebrez ce jour ;

Tout vous répondra

*O gay.*



Au travers de la plaine

Roulant ses flots ,

La Nymphé de la Seine

Chanta ces mots :

Naiïades ! qui formez ma Cour ,

Celebrez ce jour ;

Tout vous répondra

*O gay.*



Duval & de Carriere

Nymphes & Dieux ,  
 Qui vîtes en Portiere  
 Briller ses yeux ,  
 Et vous , Bergeres d'alentour ,  
 Chantez l'heureux jour  
 Qui nous la donna.

O gay.



Berger ! dont la constance  
 Brille en ces lieux ,  
 Celebrez sa naissance  
 De votre mieux :  
 Pour elle , exercez votre voix ;  
 Au moins cette fois  
 Flore écoutera.

O gay.



Nous qui sçavons la route  
 De l'Hélicon ;  
 Nous qu'ici l'on écoute ,  
 Tendre Hamilton !  
 Chantons, vous & moi, tour à tour,  
 Ce celebre jour ,  
 Tout nous répondra

O gay.



3 CHANSONS.



COUPLETS

POUR UNE CHANSON

A DANSE R.

**C**HANTONS le retour de Flore ,  
Les Zephirs , & le Printemps ,  
Et le Dieu du jour encore ,  
Qui nous inspire des chants ;  
Accourez , Nymphes ! Bergeres !  
Bergers ! Joignons dans ces lieux  
A nos danfes ordinaires ,  
Nos Airs les plus gracieux.



Venez , Hôtes des boccages ,  
Sur les rives du Madon  
Repeter dans vos ramages  
Chaque couplet de Chançon !  
Accourez , Nymphes , &c.



Venez , jeux ! ris ! innocence !  
Graces ! donnez-nous vos mains ,

C H A N S O N S. 9

Mais fuyez de notre danse ,  
Satyres trop libertins ,  
Accourez , Nymphes , &c.



Sur l'émail de nos prairies ,  
Que nos troupeaux bondissans ,  
Quittant les rives fleuries ,  
Soient attentifs à nos chants ;  
Accourez , Nymphes , &c.



Beautez , qui de Sainte-Mânne  
Habitez l'heureux Palais ?  
Dont chacune a de Diane  
La sagesse & les attraits ;  
De ces lieux où l'on revere  
Et la Sainte & vos appas ;  
Sortez , & sur la fougere ,  
Honorez nos chants , nos pas.



Mais qui paroît dans la plaine ?  
Est-ce l'enfant de Venus ?  
Est-ce un Prince de Lorraine ?  
Paré des Traits de Phœbus ?

Accourez, Nymphes! Bergeres!

Venez repaître vos yeux

De ses graces singulieres

C'est le Sang des Demi-Dieux.



Content de voir que tout l'aime,

Et sans vouloir d'autre encens,

Il vient se mêler lui-même

A nos plaisirs innocens.

Accourez, Nymphes! Bergeres!

Venez offrir dans ces lieux

De vos cœurs les vœux sinceres,

Au Sang de nos Demi-Dieux.



Au doux son de nos musettes,

En formant des pas legers,

Aninons nos chansonnettes

Par les noms de nos Bergers;

Sans craindre la médifance,

A couvert de tous ses traits,

Un cœur armé d'innocence

Ose dire tels secrets.



Philis dit , d'un Berger tendre  
 Chaque Bergere a fait choix :  
 L'une aime Hylas ; l'autre Alcandre ;  
 Moi , le beau Berger FRANÇOIS.  
 Venez , Bergers & Bergeres !  
 Chanter ce nom tour à tour :  
 Chantez Nymphes Boccageres !  
 Un des freres de l'Amour !



Est-ce un vœu ? Vers ce rivage  
 Qui conduit les pas heureux ?  
 A ce vœu rendons hommage ;  
 Au Prince offrons d'autres vœux.  
 Accourez Nymphes ! Bergeres !  
 Venez offrir dans ces lieux  
 De vos cœurs les vœux sinceres,  
 Au Sang de nos Demi-Dieux.

---

A U T R E.

**I**L faut qu'un homme , en un mot,  
 Soit bien sot,  
 Pour se brouiller avec elle ;  
 Elle que le Dieu d'amour  
 Mit au jour ,  
 Pour rendre un Amant fidele.



Quand Laure à ses yeux s'offrit,  
 Il la prit  
 Pour l'Amante de Céphale ;  
 Ou celle que le Printemps  
 Dans nos champs,  
 Peint d'une fraîcheur égale.



Ici , notre Voyageur ,  
 Par malheur !  
 S'endormit comme une bête :  
 Car en bûvant leur fanté  
 Nos beautez  
 Lui firent tourner la tête



Si chez nous quelque Censeur  
 Ou Railleur  
 De ces Vers vouloit médire ,  
 Il n'auroit pas tort , je crois ,  
 C'est de quoi  
 Il est bon de vous instruire.



Lorsqu'on fit cette Chançon ,  
 Apollon ,  
 Sur Pégase étoit en nage ;

Car entre nous , ces Couplets  
 Furent faits  
 Le jour du dernier orage.

✂

On rime mal , quand dans l'air ,  
 Chaque éclair  
 Semble menacer la Terre ;  
 Au sacré Mont , docte Sœur  
 Meurt de peur ;  
 Au moindre éclat de Tonnerre.

*Sur l'Air : Climat doux & paisible.*

QUELLE aimable faillie  
 Dans tes chants divers !

Si-tôt que Thalie  
 M'eût chanté tes vers ,  
 Je crus que d'Orphée ,  
 D'Horace , ou d'Alcée ,  
 j'entendois les airs.

Tu renouvelles en Flandre  
 L'heureuse Chançon  
 Que Phœbus sçut r'apprendre  
 Au champs de Maron ;  
 Mais avant qu'Orion





Vous qui sçavez tout enflammer !  
Non , je ne veux plus vous nommer ;  
Mon cœur sçaura s'accoutumer  
A cacher son martyre ;  
Et sans cesser de vous aimer ,  
Cessera de le dire.



Ecos ! rochers ! charmans ruisseaux !  
Vous à qui je conte mes maux ,  
Ne dites pas mal à propos  
Pour qui mon cœur soupire ;  
Taisez-vous , sauvages écos !  
N'allez pas le redire.



Sombre retraite des forêts  
Que j'attendris par mes regrets !  
Vous , qui de mes tourmens secrets  
Etes dépositaire !  
Taisez-vous , ne dites jamais  
Que je brûle pour Laire.



*Autre sur l'Air : O gay lon là.*

Q U E L L E douleur mortelle  
 Dans Saint-Germain,  
 Augmente & renouvelle  
 Notre chagrin !

Deux des Graces vont à grand train  
 Prendre leur chemin  
 Vers Alcantara.

*O gay.*



Beaux lieux où la Nature,  
 Efface l'art !

Lieux où la beauté pure  
 Regne sans fard ;  
 Vos attraits sont sur leur départ  
 Chacun y prend part,  
 Chacun en mourra.

*O gay.*



Le départ de Manette  
 Pour nous fatal,  
 Nous ôtant Henriette,  
 Double ce mal ;  
 Car l'amour montant à cheval

## CH AN S O N S.

Pour le Portugal

D'icy partira.

O gay.



Sur son cheval en croupe ,  
 La larme à l'œil ,  
 Amans suivront par troupe ,  
 Tous en grand deuil ;  
 Des autres un très-piteux recueil  
 Bien-tôt au cerceuil  
 Doucement ira.

O gay.



Belle & sage Varice ,  
 Charme des yeux !  
 Qu'un sort pour nous propice  
 Garde en ces lieux ,  
 De votre air noble & gracieux  
 L'éclat précieux ,  
 Chez nous brillera.

O gay.



L E S

## S I X V I S A G E S.

*Sur l'Air : Lanturelu.*

Q U E L soudain caprice  
 M'excite à rimer !

Est-ce encore Varice  
 Qui vient ranimer  
 Un Talent frivole , dont on est si rebattu ,  
 Lanturelu.



C'est par habitude ,  
 Que le plus souvent ,  
 Dans la solitude ,  
 On rime en rêvant ;  
 Rimons donc encore ; mais rimes ne montrons  
 plus.



Vous , Troupe brillante !  
 Beutez de ces lieux !  
 L'objet que je chante  
 N'est pas , vos beaux yeux ;  
 C'est un objet rare , que ce Carnaval j'ai vu.



Près de la fontaine  
 Du docte Troupeau ,  
 Restez Melpomene ,  
 Restez-y Clio ,  
 Votre chant sublime nous est ici superflu.



## CHANSONS.

Mais vous , tendre Muse ,  
 Vous , par qui Manto  
 Tout Paris amuse ,  
 Joignez , Erato ,  
 Dans ce Vaudeville , votre voix avec nos Luths.



Prête-nous Coulange ,  
 Prête-nous la voix ,  
 Dont , à ta loüange ,  
 Tu sçus autrefois  
 Tracer la figure du nez de l'Abbé Testu.



Que sert ce langage ?  
 C'est bien se mocquer ,  
 Dans un tel ouvrage ,  
 D'aller invoquer ,  
 Où Muse , ou musette pour un conte biscornu.

*Lanturelu.*



De certains visages  
 Au nombre de six ,  
 De leurs équipages ,  
 Et de leurs habits :



Voulez-vous l'histoire, la voici par le menu.



Galans à la file ,  
 Se suivant de près ,  
 Font d'un air agile  
 Pas de meniets ;

De beaux nœuds d'épaule leur mérite est soutenu.

*Lanturelu.*



Pour les broderies ,  
 C'est un embarras ,  
 Dont leurs Seigneuries  
 Ne se chargent pas ,  
 Et de pierreries on est ici revenu.



Soit ou blonde , ou brune ,  
 Chacun pour le Bal ,  
 Choisit sa chacune ,  
 Sans songer à mal ,  
 D'une reverence ce Choix étant prévenu ,



Rarement refuse  
 Celle qu'on choisit ;  
 Danseur d'une excuse



Seroit interdit ;  
Mais que fait-il d'elle , quand sa main il a reçu ?



Il vous la promene  
Toujours en dansant ,  
Puis vous la ramene  
S'asseoir en son rang ;  
Et s'en va lui-même , tout comme il étoit venu.

*Lanturelu.*



Chaque Nymphé faite ,  
Comme si l'Amour  
Eût à sa Toilette  
Préfidé ce jour ,  
Va jeter œillade à son Danseur éperdu.



Outre sa parure ,  
Elle trouve bon  
De porter fourrure ,  
Qu'on nomme manchon ;  
Car , sans cet article , Bal seroit interrompu.



C'est par privilége  
Que dans ce Palais ,

En tout temps la neige  
Couvre leurs attraits ;

Mais sur cette neige , que vient faire le fischu ?



Manette sans peine  
Auroit ce jour-là  
Passé pour la Reine  
Qui vint de Saba ;

Salomon le Sage , au change n'eût rien perdu.

*Lanturelu.*



La belle Varice ,  
Là , comme en tous lieux ,  
Quoique spectatrice ,  
Enchantoit les yeux :

Près d'elle des Graces l'escadron s'étoit rendu.



On voyoit près d'elle ,  
Mais un peu trop près ,  
De beauté nouvelle  
Les naiffans attraits ;

Près de telle Mere , tout éclat est confondu.



La divine Flore

Charmoit en danfant ,

Et l'aimable Laure

Dançoit en charmant :

Au lit notre Infante d'un rhume avoit l'œil battu

*Lanturelu.*



Lorsque la Déesse

Des tendres appas

Vit de la Princesse ,

Son Fils sur les pas ,

Deformais, dit-elle, adieu la Cour de Venus.



Adieu l'assemblée

Des ris & des jeux !

Adieu cet hommage !

Adieu tous ces vœux

Dont jadis mon Temple recevoit l'humble tribu.



Du haut de la tête

Jusques au foulier ,

Aimable Henriette ,

Un certain Belier

Vous vit si bien faite, que son cœur en fut ému.



Charmante Comtesse !

A cet

A cet Opera ,

Cupidon sans cesse

Qui vous admira ,

De ses traits lui-même , vous lorgnant s'étoit  
feru.

*Lanturelu*

Filles de mémoire ,

Laissons ce discours ,

Et de notre Histoire

Reprenons le cours ;

C'est la mer à boire qu'en appas leur revenu.

*Lanturelu.*

A Dieu six visages !

Pour qui , de Couplets ,

Je remplis six pages

En badinant ; mais

Le cheval Pegase en est tout las & fourbu.

*Lanturelu.*

---

## C H A N S O N A B O I R E.

*Sur l'Air : Du voyage à Warty.*

**D'**Abord que l'on fut parti

Pour Warty ,

Couplets je me mis à faire,

Chantant le long du chemin

Ce refrain :

Je meurs pour la belle Laire.



Tout parloit de ses attraits.,

Les forêts ,

Les rochers , l'air , & la Terre

Le matin étoit riant ,

Et le chant

De chaque oiseau nommoit Laire,



Je répondis aux oiseaux

Par ces mots ;

La Déesse de Cythere ,

Ni de l'Aurore le tein

Au matin

Ne sont rien auprès de Laire.



M'étant mis à soupirer

Et pleurer ,

Voyant les Tours de Nanterre ,

Ciel ! disois-je , quel ennuy !

D'aujourd'hui

Je ne verrai donc plus Laire.



Voyant un moulin à vent  
 Tristement ,  
 Tourner de façon vulgaire ,  
 Tournez , lui dis-je sans fin ,  
 Sot moulin ,  
 Comme moi , les yeux sur Laire.



Rencontrant près d'un borbier  
 Un Courrier  
 Plus pressé qu'à l'ordinaire ,  
 Je dis , prenant du Tabac ,  
 Polignac  
 Sans doute l'envoye à Laire.



Courrier , dis-je , tout botté .  
 Tout crotté ,  
 Pour mettre fin à la guerre ,  
 Portez-lui tous ces paquets ;  
 Car la paix  
 Dépend des regards de Laire.





28. CHANSONS,

Sur la hauteur d'Ecoüan

Le Dieu Pan

Me dit, Tais-toi, téméraire !

Ne chante plus dans ces lieux ;

Car les Dieux

Y viennent chanter 'pour Laire.



Oui, Phœbus Dieu des concerts

Et des vers

Y rassemble d'ordinaire

Les Habitans de ces bois ,

Et nos voix

Célebrent le nom de Laire.



Lusarche a l'air d'un séjour

Où l'Amour

Ne regne pas , ni sa Mere ;

Mais d'amours il fut tout plein

Au refrain

Qui nommoit la belle Laire.



Ayant , près de Chantilly ,

Recueilli .

Ce que je venois de faire ;

Ëy ! m'écriay-je tout bas :  
 Quel fatras !  
 Quels chants pour la belle Laire.



Forêts ! jardins enchantez !  
 Vos beautez  
 N'ont rien d'égal sur la terre ;  
 Mais vous êtes ennuyeux  
 A mes yeux ,  
 Eloigné des yeux de Laire.



Vos cascades, vos canaux ,  
 Vos ruisseaux  
 Ne font rien qu'une misere ,  
 De ces pleurs au prix des flots ,  
 Que mes maux  
 Me font verser loin de Laire.



Voyant de loin trois piliers  
 Meurtriers ,  
 Monument patibulaire ;  
 J'y voulus finir le cours  
 De mes jours ,  
 Me trouvant si loin de Laire.



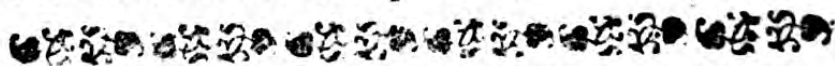
Et voici le Testament  
 Qu'en mourant ,  
 J'avois dressé sans Notaire ;  
 Je laisse aux tendres Amans  
 Mes Tourmens  
 Et ma constance pour Laire.



D'un éclair près de Clermont ,  
 Le feu prompt ,  
 Suivi d'un coup de tonnerre ,  
 Me parut moins dangereux  
 Que les feux  
 Que lancent les yeux de Laire.



Tout redouble mon ardeur ,  
 Et mon cœur  
 De son mal ne peut se taire ;  
 D'amour il fera rôti  
 A Warty ,  
 S'il brûle en chemin pour Laire.



## CHANSON A BOIRE.

*sur l'Air : Du voyage à Warty.*

**P** Renons tous le verre en main ,  
 Saint Martin  
 Fait chanter , & boire , & rire ;

Que chacun fasse un couplet  
 Pour l'objet  
 Qui le tient sous son empire.



Mais il faut pour y penser,  
 Commencer  
 Par le Dieu de la Vendange ;  
 A table , le bon Baccus  
 Et Venus  
 Sont d'un aimable mélange.



Ah ! qu'à mon gré, ce vin frais  
 A d'attraits ;  
 Sa féve est plus souveraine  
 Pour animer nos concerts  
 Et nos vers ,  
 Que toute l'eau d'Hypocrene.



Par lui , les jeux & les ris ,  
 Et le fils  
 De la Reine de Cythere ,  
 Ont la nuit dans nos repas  
 Des appas ,  
 Que le jour ne connoît gueres.



Il fait voir cent nouveautés  
 Aux beautés  
 De la Nymphé qu'on adore ;  
 Il fait pour chanter son nom,  
 Qu'Apollon  
 Semble s'en mêler encore.



A voir briller ce doux jus,  
 C'est Venus  
 Des Graces environnée ;  
 C'est Flore , & ses agrémens  
 Au Printemps ,  
 Où Laure toute l'année.



Alors Abraham le Noir ,  
 Sans s'asseoir ,  
 Fit un Couplet Moscovite ,  
 Disant d'un tendre infini ,  
 Mahony ,  
 Tout à vous aimer m'invite.



Voit-on aux plus belles fleurs  
 Des couleurs  
 Que votre fraîcheur n'efface ?

La neige même, entre nous,  
Près de vous,  
Est moins blanche que ma face.

---

*Autre sur l'Air : Ah ! petite Brunette*

R E P E N T I R .

**M**U S E ! je me dédis  
D'un serment téméraire ;  
Je me rends, & j'obéis  
Au bel Astre qui m'éclaire ;  
Mais en faveur de Laire  
Ranimez mes écrits.



Aux bords de l'Hélicon,  
Aux rives du Permesse,  
Muse ! célébrez son nom,  
Ses attraits, & ma tendresse ;  
Qu'on les chante sans cesse  
Dans le sacré Vallon.



L'éclat des nouveaux lys  
Semble étallé sur elle ;  
En sortant des flots, jadis,



Venus n'étoit pas si belle ;  
 Ni lorsque l'immortelle  
 Charma le beau Paris.



Chez elle est des attraits  
 L'éternel assemblage ;  
 Pour l'Amour sont faits exprès ;  
 Son air noble & son visage ;  
 Mais son cœur trop sauvage  
 Ne l'écouta jamais.



Le brillant Dieu du jour  
 Achevant sa carrière ,  
 Lui dit , brillons tour à tour ;  
 C'est assez de la lumière ,  
 Qui sort de ta paupiere  
 Jusques à mon retour.

---

### Pour Mademoiselle B.

*Sur l'Air* : Mes yeux m'ont fournis un Amant.

**P** Hœbus ! au lieu de mes accens ,  
 Pour Henriette fais des chants.

Toi-même !

Ce n'est plus mon encens  
Que la Nymphe aime.



Elle a la taille de Cypris,  
D'Hebé ces graces & ces ris  
Qu'on vante ;  
Enfin , hors ses mépris ,  
Tout en enchante.



Jadis pour elle à Montpellier,  
Soupiroit un tendre Belier ;  
Mais Laire.  
Lui feroit oublier  
Toute la Terre.

---

*Autre sur l'air : Quand il est dans la riviere.*

C'EST cet objet pour qui Phœbus m'inspire ;  
C'est elle enfin , pour qui mon cœur soupire ;

Mais

Amour ! c'est à vous à dire  
Le reste de mes secrets.



Chantez Oiseaux dès la naissante Aurore  
Chantez son nom toute la nuit encore ,

Mais

Dites-lui que je l'adore,  
Ou bien ne chantez jamais.



Doux Rossignols, hôtes de ce bocage,  
Dans vos concerts rendez-lui votre hommage;

Mais

Mêlez à votre ramage,  
Mêlez ces nouveaux Couplets.

Pour Madame la Comtesse de F...

*Sur l'Air : Jeunes Zephirs.*

**L**E tendre Amour, les Graces, le Silence!  
Rangez au tour de votre Clavessin,  
Belle Comtesse ! y suivent votre main ;  
Si vous vouliez plus nombreuse audience,  
Vous y verriez bien-tôt toute la France



Quand des neuf Sœurs la Troupe entiere  
unie

Pour les Concerts qu'ordonnoit Apollon,  
Se rassembloit dans le sacré vallon,  
Leur chants divins avoient moins d'harmonie,  
Moins d'agrémens avoit leur symphonie.



Quel jeu brillant ! que ce toucher est tendre !  
 A ces accords , quel doux saisissement !  
 Gardons nos cœurs de cet enchantement ;  
 Mais il faudroit pour pouvoir s'en d'effendre ,  
 Ne vous pas voir , ou ne pas vous entendre.



Sur des Vers nouveaux qu'on a  
 faits sur les Dames de la Ville  
 & du Château.

*Sur l'Air : Mon Mari s'en est allé.*

**P** O U R les Nymphes de la Ville , on rime  
 de plus belle ,  
 Et celles de la Maison ,  
 Ont fait naître une Chançon  
 Nouvelle. *nouvelle nouvelle.*



De nos deux jeunes beautés , Admirateurs  
 fideles ,  
 Bergers , n'allez pas tenter  
 L'avanture de chanter  
 Pour elles.



Laissez au Dieu des Concerts l'honneur d'un  
 soin qu'il aime ;

## CHANSONS.

Pour les louer , Apollon ,  
 A mon gré n'est pas trop bon  
 Lui-même.



De la charmante Laire nos Vers ne sont pas  
 dignes ;

Rien n'égale sa fraîcheur ;  
 Et sa gorge a la blancheur  
 Des Signes.



A cela l'on peut juger qu'elle est faite tout  
 comme

Celle sur le Mont Ida ,  
 A qui Paris accorda

La pomme.



Phœbus ! si vous aviez vu Nymphé de ce  
 modèle ,

Vous auriez abandonné  
 La poursuite de Daphné ,  
 Pour elle.



Déjà , jeune Mahony , l'on vous voit si  
 brillante ,

C H A N S O N S. 39

Qu'on vous prend à Saint-Germain  
Pour cette étoile au matin  
Naissante.



C'est cette étoile du jour, qui précède  
L'Aurore ;  
C'est cette étoile, qu'au soir,  
En vous nous croyons revoir  
Encore.



A voir vos jeunes attraits, l'Amante de Zé-  
phire,  
Quand la saison reviendra,  
Du Printemps vous cèdera  
L'empire.



Au digne objet de nos vœux, rendons icy  
justice ;  
Jamais rien n'effacera,  
Jamais rien n'égalera  
Varice.



On lui trouvera par-tout l'éternel art de  
plaire ;  
Elle paroîtra toujours

Des Graces &amp; des Amours)

La Mere



J'ornai mes premiers Couplets de sa brillante  
image ;

Comme du premier encens,  
Qu'elle ait de mes derniers chants  
L'hommage.



Nous avons d'autres Beutez dignes, que sur  
sa lyre

Phœbus en dise du bien ;  
Cela ne lui coûte rien  
A dire.

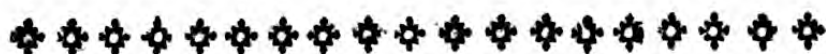


Il n'appartient qu'à lui seul de prendre ton  
ton sublime

Pour les chanter dignement ;  
Quant à moi, très-humblement  
Je rime.







P O U R L E S  
 N Y M P H E S D U C H A T E A U  
 En habits de chasse.

*Sur l'Air : De Joconde.*

Q U I cause au fonds de nos forêts  
 Cet éclat de lumière ?

Le Dieu du jour vient-il exprès

Y fournit sa carrière ?

Non , sans rien emprunter des Cieux ,

Pour un si beau spectacle ,

La Troupe qu'on voit en ces lieux

Fait seule ce miracle.

Pour Mademoiselle B . . . . .

*Sur le même Air.*

D ' U N nom fameux pour les Beutez  
 Vous soutenez la gloire ;

La vôtre va de tous côtez

De victoire en victoire ;

Si vous alliez vous mettre en train

De faire des conquêtes ,

Dieu ! que vous feriez de chemin

Dans l'état où vous êtes.



Dans cet aimable ajustement,  
 Qui peut suivre vos traces ?  
 Votre taille & votre agrément  
 Sont l'ouvrage des graces ;  
 La liberté se défend mal,  
 En vain l'on prend la fuite,  
 Quand mille appas sont à cheval,  
 Et l'Amour à leur suite.

### Pour Mademoiselle S.....

*sur le même Air.*

**A**VEC l'habit & la beauté  
 D'une jeune Amazone,  
 Auriez-vous bien la cruauté  
 De n'épargner personne ;  
 Si vous bleffiez en vous voyant,  
 Au moins dans la poursuite  
 Vous ne tirez pas en fuyant,  
 Et vous n'êtes point Scyte

✂

L'Amour se mocque des égards,  
 Et pour vous, belle Brune,

Il laisse à vos jeunes regards  
 Le soin de leur fortune ;  
 Si ce qu'on dit se trouve vrai ,  
 Vous lui ferez connoître  
 Que vos yeux pour leurs coups d'effay  
 Sçavent des coups de Maître.

---

### Pour Madame Bidle.

*sur le même Air.*

**B** I D L E , vous ne fûtes jamais  
 Si belle & si brillante !  
 Quel charme rend à vos attraits  
 Leur fraîcheur éolante ?  
 Si par hazard du Dieu d'Amour  
 C'étoit par la puissance ,  
 Pour lui n'auriez-vous pas un jour  
 Quelque reconnoissance ?

---

### Pour Mademoiselle H . . . . .

*sur le même Air.*

**D** E s mérites les plus vantez  
 Aucun ne vous efface ,  
 Et l'air dont vous nous enchantez  
 Est bien de votre race ;

Dans ce nouveau déguisement ,  
 Qui redouble vos charmes ,  
 Insensible est qui se défend  
 De vous rendre les Armes.

---

## A U T R E

A Madame la D. de .....

*sur l'Air : De Joconde.*

**P**ourquoi vous offrir à nos yeux  
 Si brillante & si belle ;  
 L'éclat qui vous suit en tous lieux  
 N'est pas d'une mortelle ;  
 L'amour emprunte vos attraits  
 Pour faire des conquêtes ,  
 Et laisse reposer ses traits  
 Dans les lieux où vous êtes.



Avoir l'esprit d'un agrément  
 Digne de sa figure :  
 Posséder sans entêtement  
 Ces dons de la nature ;  
 Meriter un tendre secret ,  
 Sans le daigner entendre ,  
 B . . . . . voilà votre portrait,

On ne peut s'y méprendre.

---

A U T R E.

Pour Madame la Princesse de C...

*Sur l'Air : Dieux des enfers.*

**D**IEUX Immortels !  
Soyez enfin propices !

En vain vos Autels

Fument de sacrifices ;

Pour sauver les beaux yeux

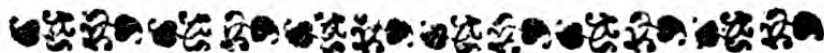
d'une Mortelle ,

Amour descends des Cieux ;

C'est ta querelle ,

Sans elle & ses appas

Tu n'es rien ici-bas.



C H A N S O N

*Sur l'Air : Mon Mari s'en est allé , &c.*

**C**ELLE qu'adore mon cœur , n'est ni brune  
ni blonde ;

Pour la peindre d'un seul trait ,

C'est le plus charmant objet

Du monde.      *du monde du monde.*



Cependant de ses beautez le compte est bien  
facile ;

On lui voit cinq cens appas ,  
Et cinq cens qu'on ne voit pas ,  
Font mille.



Sa sagesse & son esprit , font d'une main cé-  
leste ;

Mille attraits m'ont informé  
Que les Graces ont formé  
Le reste.



Du vif éclat de son tein, qu'elles couleurs  
font dignes ?

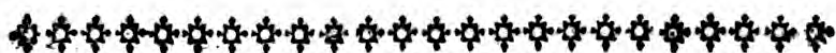
Flore a bien moins de fraîcheur ,  
Et sa gorge a la blancheur  
Des Cygnes.



Elle a la taille & les bras de Venus elle-  
même.

D'Hébé la bouche & le nez ,  
Et par ses yeux devinez  
Qui j'aime.





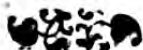
P O U R  
MADAME LA PRINCESSE  
DE VERMANDOIS,

*Sur l'Air : De Joconde.*

**S**I Flore au milieu des plaisirs  
Dans sa fraîcheur nouvelle,  
Abandonnoit les doux zephirs  
Pour me rendre infidelle,  
Si les trois Graces à la fois  
S'offroient à mon service,  
Ce seroit pour Vermandois  
Trop peu du Sacrifice.



Son tein d'un éternel printemps  
Est la brillante image,  
Mille attraits, tour à tour naissans  
Regnent sur son visage ;  
Les charmes au plus haut degré  
Sont répandus sur elle ;  
Mais elle est encore à mon gré  
Plus touchante que belle.





---

 Pour Mademoiselle B.....

*Sur l'Air : Le Grand Condé.*

**T**oujours présente à mon idée ,  
 Vous seule l'avez possédée ;  
 Il n'est rocher d'aucun renom ,  
 Dont l'écho fidelle répète ,  
 A Fontainebleau d'autre nom  
 Que votre nom belle Henriette.



Après une cruelle absence ,  
 Me flattant que votre présence  
 Me dût rendre moins malheureux ,  
 Je vous retrouve plus aimable ,  
 Et ne sens redoubler mes feux ,  
 Que pour être plus misérable.

---

## C H A N S O N

*Sur l'Air : Ma raison s'en va bon train.*

**M**omens exempts de chagrin ,  
 Ressource de S. Germain !  
 Si dans cette Cour ,  
 Pendant tout le jour ,

On se meurt de tristesse ,  
Quand la nuit arrive à son tour ,  
On boit à sa Maîtresse. ( bis )

---

A U T R E

Pour Mademoiselle Midelton.

*sur le même Air.*

Q U i voit Flore en sa saison ,  
Voit la belle Midelton.  
Le Ciel qui la fit  
Lui mit dans l'esprit  
L'exemple de sa mere ;  
Mais par malheur lui défendit  
Les penchans de son Pere.



L E S

NYMPHES DE SAINT-GERMAIN

S E B A I G N A N T.

*Sur l'Air : De Joconde.*

L 'Astre du jour sur son déclin  
Descendoit vers l'Espagne ,  
Quand nos Astres de Saint-Germain  
Se mirent en campagne.  
Les Graces marchoient sur leurs pas ,

Zéphire étoit leur guide ;  
 La Seine reçut leurs appas  
 Dans son empire humide.

---

 P O U R

Madame la Comtesse de .....

*sur le même Air.*

**L**A terre parut de nouveau  
 Brillante de lumière ,  
 Quand C . . . . au sortir du bateau  
 Se mit dans la rivière ;  
 Voilà l'immortelle Junon ,  
 Dit la Nymphe étonnée !  
 Zéphire lui répondit : non ,  
 C'est des Graces l'aînée.

---

 P O U R

Madame la D . . . . de .....

*sur le même Air.*

**I**Ris paroissant sur les bords  
 De la tranquille Seine ,  
 Pour recevoir tant de trésors ,  
 L'eau monta vers la plaine ;  
 Les Naiades sous leurs roseaux  
 Se disoient à la ronde :  
 C'est Venus qui renaît des flots

Pour enflammer le monde.

---

Pour Madame Bidle.

*sur le même Air.*

**C** Harmante Bidle , apprenez-nous  
 De grace , l'avanture ,  
 Où Neptune charmé de vous  
 Retint votre parure ?  
 Cet ornement à son avis  
 Vous est peu nécessaire ;  
 Car moins vous porterez d'habits ,  
 Mieux vous ferez pour plaire.

---

Pour Mademoiselle St . . . . .

*sur le même Air.*

**S** T . . . . . ! vos charmes en repos  
 Se tinrent au rivage ;  
 Au sein de ces paisibles eaux  
 Craignoient-ils le naufrage ?  
 Elle a bien fait de vous garder  
 La rive fortunée ;  
 C'étoit trop que tout hazarder  
 Dans la même journée.

---

Pour Mademoiselle B . . . . .

*sur le même Air.*

**L** A Mere d'Amour s'arrêtant ,  
 Après de tant de belles ,

52 CHANSONS,

Vit un objet plein d'agrément

Briller au milieu d'elles.

La Déesse dit à son fils,

La voyant si parfaite :

C'est Amphitrite, ou bien Thétis,

Ou la jeune Lifette.

---

CHANSON

*Sur l'Air : Sont des Pois, &c.*

UN Corbeau  
Chantoit dans un boccage,  
Un Chameau

L'écoutoit près de l'eau, *( bis )*

Du Corbeau

Le ramage

Ne plaisoit point au Chameau ;

Du Chameau

Le visage

Ne plaisoit point au Corbeau.



Votre chant,

Lui dit le Dromadaire,

Franchement

Me paroît ennuyant ; *( bis )*

Depuis quand,

Mon compere,

Dit le Corbeau, depuis quand ?

Depuis quand

C H A N S O N S.

53

Dromadaire ,  
Vous connoissez-vous en chant ?



C'est du jour ,  
Lui dit Don Dromadaire ,  
Qu'à la Cour

Vous chantez tour à tour ( bis )

Votre amour ,  
Votre Laire ,  
Votre Laire & votre amour ;  
C'est du jour  
Qu'à la Laire ,  
Un plus heureux fait la cour.



C'est du temps  
Que Madame Varice  
Dans vos chants

Fait rire les passans ; ( bis )

Il est temps  
Que gué isse  
Un Amant qui court les champs ;  
Il est temps  
Que finisse  
Sa tendresse ou bien ses chants.



Cet Amant  
Difoit à sa Déesse ,  
Cet Amant

54 CHANSONS.

Difoit en foupirant : ( bis )

Quel tourment ,

Ma Déeffe !

Ma Déeffe , quel tourment !

Quel tourment !

Quand on laiffe

Ce qu'on aime tendrement !



Quel chagrin

Va caufer votre abfence !

Car demain

Je quitte Saint-Germain ; ( bis )

Dès demain

Ta fouffrance ,

Dit-elle doit prendre fin ;

En chemin

La potence

T'offre un remede certain.



Jufqu'icy ,

Graces à vous , Comteffe ,

Jufqu'icy ,

Nous avons réuffi. ( bis )

Grand mercy ,

Ma Comteffe ,

Ma Comteffe , grand mercy :

Jufqu'icy

La Tygreffe

Ne m'est plus rien , Dieu-mercy.





Mais en vain  
Madame Picholine !

Mais en vain  
Se révolte Antonin ! (bis)

L'air divin  
De sa mine,  
De ses regards l'air serene,  
Tout enfin  
Détermine  
A l'aimer jusqu'à la fin.



Sur cet Air  
Pour les Vers indocile,

Sur cet Air,  
Le moyen de rimer ! (bis)

Sur cet Air,  
Vaudeville,  
Vaudeville sur cet Air,  
Sur cet Air  
Difficile,  
Vaudeville coûte cher.



Mais pour vous  
Notre illustre Princesse !

Mais pour vous  
Phœbus facile & doux (bis)

Vient chez nous  
Du Permesse,

Du Permesse vient chez nous ;  
 Plus que tous  
 Il s'empresse,  
 Quand il faut rimer pour vous.



Vos attraits  
 Sur l'Air le plus sauvage,  
 Vos attraits  
 Font naître des Couplets ;  
 Ces forêts,  
 Ce rivage  
 Que Phœbus inspire exprès,  
 Nous ont fait  
 Au langage  
 Dont il chante vos attraits.

( bis )

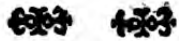
---

### Pour Madame de . . . . .

*Sur l'Air : Climats doux & fertiles.*

**D**Ans la cour de Cythere,  
 L'autre jour Venus  
 Ennuyée de plaire,  
 Fut trouver Baccus ;  
 Le Dieu de la Treille  
 Vuidoit la bouteille  
 Alors chez Comus ;  
 Entre les pots, les tasses,  
 Auprès d'un jambon,  
 La Reine des Graces

Se mit sans façon ;  
Et trouvant le vin bon ,  
Vrayment , dit la Déesse ,  
Cet Anacréon  
Qui chantoit en Grece  
Le vin , la tendresse ,  
Avoit bien raison.



Peut-on trouver étrange  
Que quelques mortels  
Pour cet heureux change  
Quittent nos Autels ?  
Dieu de la Vendange ,  
Ta douceur les venge  
Des cœurs trop cruels ;  
Trop heureux qui s'y range ,  
Et goûte à son tour  
Le charmant mélange  
Du vin , de l'amour !  
O vous , Amans parfaits !  
Qui pour Beutez cruelles  
Faites vingt Couplets ,  
Réchauffez les Belles  
Qui vous sont rebelles  
Avec le vin frais.

## AUTRE

*Sur le même Air.*

D'UN objet où les Graces,  
L'esprit, la beauté

Ont choisi leurs places,

Bûvons la santé ;

D'Hébé l'immortelle

Tout retrace en elle

L'éclat enchanté ;

C'est cet air de jeunesse

Qui charmoit les Dieux,

Quand l'autre Déesse

Verfoit dans les Cieux

Leurs vins précieux.

Et pour l'orner encore,

Sur son tein renaît

L'éclat de l'Aurore,

La fraîcheur de Flore,

Devinez qui c'est ?



✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿  
 P O U R L E R O Y

L A

PRINCESSE D'ANGLETERRE,  
 Et les Dames de leur suite, au se-  
 cond voyage de Pontalie, & par leur  
 ordre.

*sur l'Air* : Le Grand Condé terrible en guerre.

**E** Ntreprendre encore ces huit Fées,  
 Que huit Couplets avoient chantées,  
 Et de nouveau les encenser,  
 Apollon même avec sa Lyre,  
 S'il avoit à recommencer,  
 A peine y pourroit-il suffire.



En vain mes chants de chaque Belle  
 Avoient fait un portrait fidelle ;  
 Tout cela pour rien n'est compté,  
 Il faut rentrer dans la carriere ;  
 Mais tant d'éclat & de beauté  
 Ne m'offrent que trop de matiers.



Chantez, Nymphes, Chantez Naiïades,  
 Faunes, chantez ; chantez, Dryades ;

60 CHANSONS.

Préparons de nouveaux concerts ;  
Mais dans cette Fête rustique ,  
Prenons bien garde au choix des Airs  
Qui formeront notre musique.



Célebre & merveilleux Coulange ,  
Quittez & l'Euphrate & le Gange  
Par vous placez près d'Ormesson ,  
J'ai besoin de votre assistance ;  
Venez donner à ma chanson  
Le tour , la rime & la cadence.



Peignez la Nature embellie  
Dans son séjour de Pontalie ,  
Pour recevoir la jeune Cour  
D'un Prince que l'on pourroit prendre  
'A sa figure pour l'Amour' ,  
S'il osoit en ces lieux se rendre.



Dans tout l'éclat de sa jeunesse ,  
Pour peindre l'aimable Princesse ,  
Prenez de brillantes couleurs ;  
Empruntez les traits de son frere ,  
Du Printemps les naissantes fleurs ,

Les yeux de la Reine sa mere.



B . . . . . Guiffort & Mademoiselle ,  
 Ploydon pour qui plus n'est fidelle ,  
 Le frere aîné de Cupidon ,  
 Et vous attraits naissans de Laure ,  
 Fraîche & brillante Midelton ,  
 Que l'Amour prenoit pour l'Aurore.



Vous méritez que l'on vous place  
 Par des Vers dignes du Parnasse ,  
 Chacune a part dans ces Couplets ,  
 Je n'ose tenter l'avanture ;  
 Mais vous pourrez voir vos portraits  
 Au mois prochain dans le Mercure.

T H E

H E M P D R E S S E R S .

*sur l'Air : De Joconde.*

**C**Hantons quelques nouveaux Couplets  
 Sans parler de Comtesses ;  
 Et par les premiers de nos traits ,  
 Peignons nos trois Duchesses ;  
 Mais halte là ! sieur Apollon !



Il faut que la Princesse  
 Regne , si vous le trouvez bon ,  
 La premiere au Permesse.



Sans égard à la qualité ,  
 Au rang , à la naissance ,  
 Son air , sa grace , sa beauté  
 Veulent la préférence ;  
 On voit le sang de ses Ayeux  
 Dans ses traits & sa mine ,  
 Et tout retrace dans ses yeux  
 Sa céleste origine.

---

Pour Madame la Duchesse d'Albemarle.

*sur le même Air :*

**P**Rêt à vous chanter , entre nous  
 Ma muse s'embarasse ,  
 Il faut marcher droit devant vous  
 Aux routes du Parnasse ;  
 Mais plus vous avez le goût fin  
 Et rempli de justesse ,  
 Plus vous sçavez qu'à Saint-Germain  
 Coule peu le Permesse.



Albemarle ! c'est trop long-temps  
 Que des droits d'hymenée ,  
 Les douceurs ou les accidens  
 Vous tiennent confinée ;  
 Sans vous voir , faudra-t-il pâtir  
 Jusques aux fleurs nouvelles ?  
 Et ne vous verrons-nous sortir  
 Qu'avec les hyrondelles ?

---

P O U R

Madame la Duchesse de Perth.

*sur le même Air.*

**D**uchesse ! qui tenez le jour  
 Des Héros d'Albanie !

Daignez faire un petit séjour

Dans notre Litanie ;

Digne de l'amour d'un Epoux

Que tout le monde honore ,

Son mérite est digne de vous ,

Et sa naissance encore ;

\* Tant que le Soleil brillera

Dans la voûte azurée ,

Illustre Perth ! on vous verra ,

Parmi nous honorée. \*

\* Ces quatre derniers Vers en refrain , sur l'Air de  
 Jaconde.

---

 Pour Madame la C. de . . . . .

*sur le même Air.*

**A** S T R E du jour! prenez ces traits  
 Qui forment la lumière  
 Et tracez parmi ces Portraits  
 Clarice tout entière;  
 C'est l'objet le plus gracieux  
 Que vous ayez vû naître;  
 Peignez-la telle qu'à mes yeux  
 L'Amour la fait paroître.



Moins belle sur le Mont Ida  
 Parut cette immortelle,  
 Pour qui la pomme décida  
 La fameuse querelle,  
 J'oserai dire à chaque instant  
 Combien mon cœur l'admire;  
 Mais de parler plus tendrement,  
 Serait un peu trop dire.

---

## Pour Madame P . . . . .

*sur le même Air.*

**J** Usques ici mes chants, mes Vers  
 N'ont offensé personne;

Mais depuis qu'un certain travers  
 Autrement en ordonne,  
 A celles qu'on ne peut chanter  
 Sans leur faire une offense,  
 Ma Muse pour les contenter  
 Leur fait la révérence.



Nymphes ! de qui les agrémens,  
 L'éclat & la jeunesse  
 Soutiennent nos appartemens,  
 Près de votre Maîtresse,  
 Chacune à part a trop d'appas  
 Pour ma timide veine ;  
 De mes chants on est déjà las,  
 Et Pégase hors d'haleine.



A cet endroit, Phœbus me dit :  
 Chantez, chantez encore,  
 Je vous prêteray mon esprit  
 Pour Henriette & Laure ;  
 Je ne vous ai jamais manqué  
 Pour toute la Famille ;  
 Le moyen d'être fatigué  
 Où tant de beauté brille !



On peut dire , sans la flatter ,  
 En parlant d'Henriette ,  
 Que c'est ainsi , pour enchanter  
 Qu'il faudroit être faite ;  
 Son esprit a mille agrémens  
 Sa figure en a mille ;  
 Et de sourire avec ses dents  
 N'est pas charme inutile.



Laure , dit-il , de ma Daphné  
 A la taille & la grace ,  
 Le cœur comme elle environné  
 De mépris & de glace ;  
 Elle a l'air , au seul nom d'amour  
 D'être aussi fugitive ;  
 Mais , qu'elle appréhende à son tour  
 Tout ce qu'il en arrive.

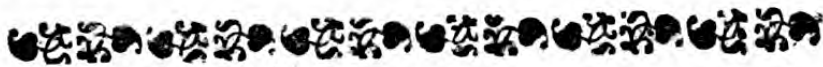


Dès le printemps de vos beaux jours ,  
 Quel bruit vous allez faire !  
 Fille des Graces , des Amours ,  
 Chacun est votre frere ;  
 Mais euffiez-vous cent mille attraits ,  
 Sachez , petite Laire ,

Que vous n'égaleriez jamais  
L'éclat de votre Mere.



A ces mots , le divin Phœbus  
Prenant en main sa lyre ,  
D'un air si triste que rien plus ,  
En Vers se mit à dire :  
Jeunes Nymphes de cette Cour !  
Du soir jusqu'à l'Aurore ,  
Ne chantez plus ; mais tour à tour  
Plaignez la belle Flore.



C H A N S O N

*sur l'Air : Du Branle de Metz.*

**C**Hantez gracieux Mimure !  
Nos Fêtes de Saint-Germain ,  
Comme auroit fait Sarrazin ;  
Et vous , faute de voiture ,  
Chantez les fameux Rousseau !  
Chantez célèbre Dangeau !

( bis )



Loin de la louïange fade  
Et de ces tours importuns ,

68      C H A N S O N S

Où régnet les lieux communs ,  
Empruntons de Benferade  
Le brillant de ces portraits  
Qu'il fit pour tant de Balets.

( bis )



Dans la Sale préparée ,  
La foule des curieux  
Vit d'abord mille beaux yeux  
Dont elle étoit éclairée ,  
Lancer mille feux nouveaux  
Pour insulter les flambeaux.



Des Cieux la Troupe divine  
Avec ses ris & ses jeux ,  
En équipage pompeux ,  
Y descendit sans machine ;  
Mais chaque Dieu fut surpris  
De voir nos jeux & nos ris.



Quand Venus vit l'assemblée  
De tant de jeunes beautez  
Qui brilloient de tous côtez ,  
La Déesse un peu troublée ,  
Dit , s'adressant à ses yeux :



Tout vous efface en ces lieux.



Je viendrai donc sur la terre  
 Pour ceder icy le prix  
 Que je reçûs de Paris ;  
 Et ces Nymphes d'Angleterre  
 M'opposeront plus d'appas  
 Que Junon & que Pallas.



Momus qui n'en fit que rire ,  
 Lui dit : Laissez-là ces droits ;  
 Vous souvient-il qu'autrefois  
 Du Maître de cet Empire ,  
 Plus d'une fois à la Cour  
 On vous fit ce mauvais tour ?



Quand son auguste présence ,  
 Au milieu de ce Palais ,  
 Faisoit naître mille attraits ,  
 Et que sa magnificence  
 Méritoit chez les Mortels  
 Plus d'encens que vos Autels.



Mais sans que je les dépeigne ,

Que ces charmes de retour  
 Renaissent dans ce séjour !  
 Son esprit toujours y regne ;  
 Il en fait tout le bonheur ,  
 Tout l'éclat & la splendeur.



Aujourd'hui sous ses auspices ,  
 Que les plaisirs innocens  
 Se remettent sur les rangs !  
 Et que les Graces propices  
 Du Roy suivent tous les pas  
 Et de sa sœur les appas !



Pour vous , Reine de Cythere ,  
 Croyez-moi , portez ailleurs  
 L'art de séduire les cœurs ;  
 Vous n'avez icy que faire ,  
 Retirez-vous ! sans penser  
 Qu'on vous y veuille encenser.



A ces mots , en barbe grize ,  
 Quoiqu'à l'Avril de ses ans ,  
 Sous antiques vêtemens ,  
 Le Seigneur de la Thémise ,

En faveur du Carnaval,  
Mena lui-même le Bal.



Dès qu'il se fut mis en place,  
Cent Haubois, cent Violons  
Mirent en train nos Balons ;  
Et de nos Nymphes la grace  
Vit tous nos goûts divisez  
Pour ces Anges déguisez.



Quelles tailles en parade !  
Combien de regards vainqueurs !  
Mais aussi, combien de cœurs  
Charmez de la Mascarade,  
Peu contents de l'admirer  
Se mirent à soupirer.



Angleterre ! si fertile  
A produire des attraits !  
Non, vous ne vîtes jamais  
Tant de Beutez dans votre Isle,  
Que votre Prince aujourd'hui  
En rassemble autour de lui.

---

### Pour la Princesse d'Angleterre.

*sur le même Air.*

**D**ites-nous, Troupe immortelle,  
Chez-vous quelque Déesse

A-t-elle dans sa beauté  
 Cette grace naturelle ?  
 De notre Princesse enfin ,  
 A-t-elle l'éclat divin ?

( bis )



Telle au milieu de la plaine  
 L'on voit briller tous les ans ,  
 La Déesse du Printemps ,  
 Quand Zéphire la ramene ,  
 Et qu'il forme ses couleurs  
 De l'éclat de mille fleurs.



La cadence & la justesse  
 Dans ses mouvemens aisez ,  
 La distingueroient assez ,  
 Sans cet air plein de noblesse ;  
 Témoin de l'illustre Sang ,  
 Qui la met au premier rang.

---

Pour Madame la M . . . . .

*Sur le même Air.*

**A**vec les maux de l'absence ,  
 Et ce triste éloignement ,  
 Et ce beau gouvernement ,  
 Prenant tout en patience ,  
 Par la danse charmez-nous ,  
 En attendant votre Epoux .

( bis )  
**Pour**

---

Pour Mademoiselle de Melfort.

*sur le même Air.*

**D**E l'air dont vous êtes faite,  
 Quel cœur peut vous résister ?

Mais qui peut nous assister,  
 S'il vous faut un Interprète  
 Pour ceux de votre Pays  
 Que l'amour vous a soumis ?



Avec un peu de pratique  
 On l'entend toujours fort bien ;  
 Le langage n'y fait rien,  
 Tout dépend de la réplique ;  
 En ce cas, de plus d'un mois  
 Vous ne parlerez Anglois.

---

P O U R

Mademoiselle de Melfort la cadette.

*Sur le même Air.*

**V**Oyez, sans être attendrie,  
 Mille cœurs brûlans pour vous,

Mille Amans à vos genoux ;

Mais attendant qu'on marie

D

Les beaux yeux de ce Palais ,  
Ne troublez point nos projets.



Non , rien n'est plus agréable  
Que votre figure au Bal ;  
Si ce n'est , lorsqu'à cheval ,  
Quelque chute favorable  
Aux Demi-Dieux des forêts  
Découvre encore plus d'attraits.

---

Pour Madame de . . . . .

*sur le même Air.*

**R** Evenez divine Laire !  
Revenez charmer la Cour !  
Nous n'y voyons plus l'Amour ,  
Ni les graces de sa Mere ;  
Depuis qu'un deuil ennuyeux  
Nous prive de vos beaux yeux.



Ce n'est qu'aux lieux où vous êtes ,  
Que l'Amour est triomphant ;  
Ce Dieu ne sçait plus comment  
Etendre icy ses conquêtes ;  
Et l'on s'y mocque de lui ,  
Dès qu'il n'a plus votre appuy ,

Pour Mademoiselle de Midelton.

*sur le même Air.*

**L** Es Graces & la Jeunesse  
Danfoient avec Midelton,

Et dans son cœur Cupidon

Vouloit placer la tendresse

Mais l'Hymen lui dit tout bas :

Sans moi vous ne l'aurez pas.

Pour Madame de Ploydon.

*sur le même Air.*

**Q**uand l'Amour vit la Comtesse,  
Il dit : Est-ce-là Ploydon ?

Sous l'un & sous l'autre nom,

A ma honte, je confesse

Qu'en vain j'ai tenté cent fois

De la ranger sous mes loix.



Je crois que c'est par bravade,

Que plus belle que le jour,

Sous ce chapeau de Strasbourg,

Elle met en embuscade

Tout ce qui peut enflammer,

Tout ce qui peut faire aimer.





De tous les soins de mon frere  
 Son cœur ne fut point touché ;  
 Et j'aurois meilleur marché  
 Du cœur de Monsieur son Pere ,  
 Quoiqu'il soit tout revêtu  
 De sagesse & de vertu.

---

Pour Mademoiselle de . . . . ,

*sur le même Air.*

**E**N habit d'Espagnolette  
 L'on vous reconnut d'abord ;  
 Ce n'est pas un grand effort :  
 Le moyen , belle Henriette !  
 De ne vous connoître pas ,  
 Quand vous ne feriez qu'un pas.



Dans votre taille parfaite ,  
 Et dans votre air séduisant ,  
 Sil est quelque changement ,  
 C'est qu'on vous trouve mieux faite  
 Et plus pleine d'agrément  
 Que vous ne l'étiez devant.



Celui qui vous fit hommage

De son cœur à Montpellier ,  
 Quand on y vit le Belier ,  
 Ne voit rien qui ne l'engage  
 A vous l'offrir à present  
 avec plus d'empressement.

---

P O U R

Mademoiselle . . . . . la cadette.

*sur le même Air.*

**B** . . . . . pour montrer encore  
 Qu'elle est Mere des trésors  
 Et de l'esprit & du corps ;  
 Fit venir la jeune Laure ;  
 Moins d'attraits eut celle-là  
 Que Petrarque tant vanta.



Elle est bien de la famille ;  
 Et plus on la voit de près ,  
 Plus on en voit les attraits :  
 Oui , B . . . . . c'est votre fille ;  
 Mais aussi n'en montrez plus ,  
 Car nous serions tous perdus.



---

 Pour Mademoiselle de Skelton.

*sur le même Air.*

**D**U Soleil l'Avant-couriere  
 Dans son air frais & riant,  
 Vient-elle de l'Orient  
 Nous annoncer la lumiere  
 Et le retour d'Apollon ?  
 Non, c'est vous, jeune Skelton!

*\*\*\**

La Déesse qui précède  
 L'Astre du jour au matin,  
 Comme vous se pare en vain ;  
 Son éclat au vôtre cede,  
 Et des pas que vous formez ;  
 Partent cent traits enflammez.

---

 P O U R

## Mademoiselle de Strickland.

*sur le même Air :*

**P**Ermettez que je m'acquitte  
 Du tribut que je vous dois ;  
 Mais Strickland ! j'ai peu de voix,  
 Et vous beaucoup de mérite ;

Vous avez l'art d'enchanter ,  
Et j'en ai peu pour chanter.



Vous avez tout l'avantage  
Du rang dans nos chants nouveaux ,  
Quand des plus rares tableaux ,  
On veut faire un étalage ,  
Quoiqu'on dise des premiers ,  
Les plus beaux sont les derniers.




---

Laissez enfin de la danse ,  
Sans laisser les Spectateurs ,  
On vit ces Tyrans des cœurs ,  
Après une réverence ,  
Nous laisser sans autre espoir ,  
Que celui de les revoir.

Quand les Instrumens cessèrent ,  
Et que l'on ne dansa plus ,  
Les Dieux jaloux & confus  
Pour Versailles se masquerent ;  
S'ils étoient icy jaloux ,  
C'est bien pour devenir foux.



De tous ces Dieux de la Fable  
Momus qu'on croyoit parti ,  
Avec Baccus prit party ;  
Tous deux se mirent à table ;

Mais l'un s'y tint sobrement,  
Et l'autre discrètement.



Ce fut pour chanter & rire  
Que le Roy les y souffrit ;  
A momus il défendit  
La médisante Satyre ,  
Et ne permit à Baccus  
Que trois santès , & rien plus.



Chantant ainsi nos spectacles  
Et nos Fêtes de mon mieux ,  
Le plus beau de tous les Dieux  
Qui rendoient jadis oracles ,  
Dit : Qui vous donne un employ  
Dont rien n'est digne que moi ?



Quoi ! chanter sans harmonie  
Ces Spectacles éclatans !  
Et sur un Air du vieux temps ,  
Mettre en longue Litanie  
Toutes nos Divinitez ,  
Et vos plus rares Beutez.

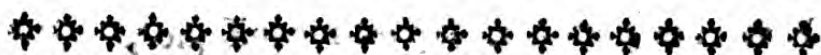


Oui , choqué de mon audace ,  
Le lumineux Apollon  
Me dit : Mon pauvre . . . . .  
Vous n'êtes pas du Parnasse ;

Et je vois à ces Couplets  
Que vous n'en ferez jamais.



Vous pourriez d'un ton vulgaire,  
Accordant vos chalumeaux,  
Faire redire aux échos  
Le nom de quelque Bergere;  
mais que le plus Grand des Rois  
Soit célébré par ma voix.



I M P R O M P T U

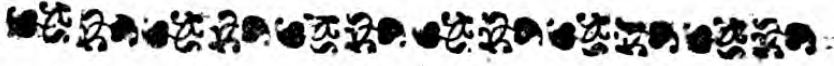
LE VERRE A LA MAIN,  
A un souper du Roy d'Angleterre, où  
M. d'Hamilton se trouva, & fit ces  
deux Couplets par ordre du Roy.

S Kelton prens en main ton verre,  
Notre Maître le permet;  
Et puis, ôtant ton bonnet  
Que tu jetteras par terre,  
Tu boiras comme je bois,  
Au plus aimable des Rois. (bis)

*S'adressant aux jeunes Dames de la Cour.*

Et vous, charmante jeunesse,  
Brillants astres de la Cour,  
Je vous porte à votre tour  
La santé de la Princesse,

Que vos yeux auroient d'attraits,  
Si les siens n'étoient si prests ! (bis)



## P O R T R A I T

P O U R M A D A M E L A

P R I N C E S S E D ' A N G L E T E R R E .

**M**USE ! qui pour le chant lyrique  
M'avez enseigné quelques tons !  
D'un ton plus haut , plus magnifique ,  
Venez m'inspirer les leçons.



Votre secours m'est nécessaire ;  
J'ai besoin de tous vos talens ;  
Puisque rien n'est plus téméraire  
Que le dessein que j'entreprends.



D'un chef-d'œuvre de la Nature ,  
D'une Beauté digne des Cieux ,  
Je vais faire icy la peinture  
Sans oser regarder ses yeux.



N'allez pas croire que c'est Laire ,  
Dont le nom vient me ranimer ,  
Malgré l'amour il faut s'en taire ,  
Et pour un autre , il faut rimer.



Muse ! venez orner ma rime :



De tout ce qui forme vos Chœurs,  
Lorsque le Dieu des Vers anime  
Le chant de vos divines Sœurs.



Ce n'est point sur notre-Terrasse,  
Ni dans le fond de nos forêts ;  
Mais c'est au plus haut du Parnasse  
Qu'il faut tracer de tels portraits.



Célébrons sa gloire éclatante  
Par des accens tendres & doux ;  
D'un air le plus commun qu'on chante,  
D'un air qui soit connu de tous.



Commençons ce divin ouvrage  
En mêlant ces vives couleurs,  
Dont l'éclat sur un beau visage  
Efface le brillant des fleurs.



Un brun le plus parfait du monde  
Fait la couleur de ses cheveux ;  
Son tein, d'Héleine, ou Rosemonde  
A l'éclat jadis si fameux.



Tous les agrémens du bel âge  
Sur son visage sont épars ;  
Et de mille feux l'assemblage  
Semble naître de ses regards.



Mais, peindre toute sa Personne?  
 C'est trop pour nous autres humains!  
 La lumière qui l'environne  
 Fait tomber le Pinceau des mains.



Si cette Beauté que S. Georges  
 Délivra jadis du Dragon,  
 Eût eû son air, ses bras, sa gorge,  
 L'Histoire nous eût dit son nom.



Des Philosophes le plus sage,  
 Devant ses yeux ( tout comme nous )  
 De la raison perdrait l'usage.  
 Et se mettroit à deux genoux.



Il s'imagineroit ( je gage )  
 Y voir les rayons de Phœbus,  
 Ou ces feux que pendant l'orage  
 On voit briller *in nubibus*.



Muse, c'est toi qui l'as nommée  
 Avec ton nuage en latin  
 Celle de qui la renommée  
 Vole au delà des bords du Rhin.



Celle de qui l'esprit, la grace,  
 Et dont les agrémens divers  
 Ne seront jamais dans leur place.

Qu'en regnant sur tout l'Univers.



Que des rives de la Thamise ,  
Jusques aux bords de l'Eridan ,  
Son mérite en Vers l'éternise ,  
En vers dignes du Mantoüian.



Chez l'Affricain & chez le Gète ,  
L'Amour parlant de ses appas ,  
Dira que sa taille est parfaite ;  
Et l'Amour ne mentira pas.



Il leur dira que la sagesse  
De tous ses charmes est l'appuy ;  
Que de son cœur elle est maîtresse ;  
Mais il le dira malgré lui.



Et lorsqu'au Palais de Cithère ,  
Les Graces dansant de leur mieux ,  
Lui feront ôter par sa mere ,  
Le bandeau qu'il a sur les yeux.



Quoi, leur dira-t-il, sur la terre

86 CHANSONS.

Quelqu'un peut-il nous encenser,  
C'est la Princesse d'Angleterre,  
Non pas vous, qu'il faut voir danser.



Que les oiseaux de nos Boccages !  
Que les échos dans nos forêts !  
Que les Nymphes de nos rivages  
Célébrent sans fin ses attraits.



Que la plaintive Philomèle  
Qui charme dans cette saison,  
Ses chants divins ne renouvelle  
Que pour la gloire de son nom !



Moins Belle qu'elle est la campagne,  
Des fleurs dans l'aimable saison,  
Et moins cette Infante en Espagne  
Qui nous envoya la Toison.



Vous même ! qu'on a tant chantée,  
Belle Nanette en ces deserts !  
Que par votre voix enchantée  
Son nom fasse vivre mes Vers !



Belle B. . . . . charmante Laure!

Chantez son nom dans notre Cour  
Et nos Vers , l'une & l'autre encore  
Vous chanteront à votre tour.



Carill! vous dont la Muse infigne  
Deployant jadis ses trésors  
Du bon Naboth chanta la vigne ,  
Pour elle animez vos accords.



Ranimez aussi cette veine  
Dont Londres se vit enchanter,  
Stafford , le sujet vaut la peine  
Que l'on se remette à chanter.



Vous dont les chants ont l'art de plaire  
Aux Dcités de ce Palais ,  
Chantez pour elle à l'ordinaire  
Laiborne ! ou ne chantez jamais.



Chantres , de qui la voix plus basse  
Va frédonnant à Saint Germain ,  
Chantez , chantez , on vous fait grace

En faveur de ce nom divin.



Vous , à qui le Ciel favorable  
 Donne les charmes de la voix ,  
 Employez ce don agréable  
 Nymphes qui vivez sous ses Loix.



Que chez l'aimable d'Albemarle  
 Où le bon goût fait son séjour  
 On chante son nom , comme on parle  
 De son mérite nuit & jour.



Chantez aussi divine C....  
 Des Vers faits pour d'autres attraits,  
 L'avanture paroitra rare  
 Quand on sçaura qui les a faits.



Mon cœur , que le devoir partage  
 Vous rend justice tour à tour ,  
 De mes respects elle a l'hommage ,  
 Et vous celui de mon amour.



Charmante Cour de la Princesse !  
 Nymphes dignes de ses appas !

Chantez votre belle Maîtresse ;  
Chantez , ne vous en lassez pas.



C H A N S O N

*sur l'Air : De la Sylvie.*

**C**Hantons , mes chers camarades ,  
Chantons nos jeunes Beautés ;

Rimons Couplets & Ballades ,

En buyant à leur santé ;

Mais rimer sur l'Air de la Sylvie ,

Quelle folie !

C'est pour m'enchanter ,

Ou pour me tenter ,

Que cet Air vient se présenter.



Quelque grand Clerc qu'on m'estime

Dans le talent d'encenser ,

Comment faire aller la rime

Sur un Air fait pour danser ?

Sur les tons aîsez du Vaudeville

Tout est facile ;

Et dans un moment

Naturellement.



La rime y vient chercher le chant.



Au Chevalier notre Maître

Buvons dans tous nos repas ;

Quels beaux jours il fera naître

Quelque jour dans ses Etats !

Revenez à lui , Peuple peu fidelle !

Peuple rebelle !

Quel plus digne choix !

Vivez sous les Loix

Du plus aimable de vos Rois.



Vous l'avez vû dans les armes

Digne d'être votre Roy ;

Vous lui verriez d'autres charmes ,

Si vous viviez sous sa loy ;

Anglois ! si vous voulez bien m'en croire ,

Voicy l'histoire ;

Venez dès demain

Rendre à Saint-Germain

Hommage à votre Souverain.



Rendez aussi votre hommage

A l'Astre de notre Cour ;

C'est l'ornement de son âge ;

De tous les cœurs c'est l'amour ;

Ces attraits mettroient fin à la guerre :

En Angleterre

S'ils étoient connus ,

Tous seroient vaincus.

Par la Déesse *in nubibus.*

✻

Les agrémens , la jeunesse ,  
 Et les Graces tour à tour  
 Sous les loix de la Sageffe ,  
 Chez elle font leur séjour ;  
 Hauffez votre voix , Filles de mémoire ;  
     Chantez sa gloire ,  
     Chantez dans vos Vers  
     Et dans vos concerts ,  
 Des yeux dignes de l'Univers.

✻

En langage de Castille  
 Elle affuroit que Dillon  
 A son éclat étoit fille ,  
 Ou bien sœur de Cupidon ,  
 Et que Maréchal avoit encore  
     Bien plus que Flore ,  
     Ces vives couleurs  
     Des nouvelles fleurs  
 Qui charment les yeux & les cœurs.

✻

Adieu , Nymphes ! je vous quitte ,  
 Pégase est las de rimer ;  
 Mais quel nouveau feu m'excite  
 Et semble me ranimer !  
 Ah ! c'est vainement que je m'empresse ,  
     Dieu du Permesse !  
     Ce que j'entreprends  
     Dans mes foibles chants.

Est fait pour vos divins accens.

✠✠✠

Des plus beaux Airs du Parnasse  
Faites retentir ces lieux ;  
Venez chanter en ma place  
Celle que j'aime le mieux ;  
Prenez votre lyre en main pour Laire ,  
C'est votre affaire ,  
Brillant Apollon !  
Célébrez son nom  
Dans quelque immortelle Chançon.

✠✠✠

Cette Nymphé si farouche  
Qui vous fuyoit en tous lieux :  
Daphné n'avoit ni sa bouche ,  
Ni ce charme dans les yeux ;  
Vous répandez dans votre carrière  
Moins de lumière  
Que de sa beauté  
L'éclat enchanté  
Ne répand ici de clarté.

✠✠✠

Mais que me sert votre lyre  
Contre ce cœur de rocher ?  
Si les tons qu'elle m'inspire  
N'ont jamais pû la toucher ;  
Si l'inhumaine à ma voix plaintive  
Est attentive ,  
Ce n'est seulement  
Qu'en faveur du chant ,  
Elle est toujours sourde à l'Amant.

---

Pour Madame de Matignon.

*Sur l'Air : Réveillez-vous , &c.*

**B** Elle De Brêne , avec nos larmes ,  
Recevez les humbles tributs  
Du chant lugubre qu'à vos charmes ,  
En soupirant offre Phœbus,



L'Astre de l'Hôtel de Noailles  
N'éclaire plus cet horizon ;  
Pleurez , Saint-Germain & Versailles ,  
Marly pleurez , & Trianon!



L'Amour voyant partir De Brêne ,  
Et ne pouvant suivre ses pas ,  
S'écrioit à perte d'haleine ;  
Nymphé ! ne vous en allez pas !



Ma puissance est icy captive  
De la Comtesse auprès des yeux ;  
Et le moyen que je vous fuive ,  
Quand la Marquise est en ces lieux.



La Marquise a sous son empire  
 Mon flambeau , mon arc & mes traits :  
 La Comtesse a ce qu'on désire  
 Dans l'éclat des nouveaux attraits.



De la Comtesse , ou la Marquise ,  
 Voulez-vous sçavoir le vrai nom ?  
 Faites que l'Amour vous le dise :  
 Il ne bouge de leur maison.



Allez Couplets ! allez en Brie ,  
 Y faire redire aux Ecos ,  
 Que depuis que Bréne est partie ,  
 Nos cœurs n'ont ni paix ni repos.

F I N.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** O U I S, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra :  
S A L U T. Notre bien amé J E A N - F R A N C O I S J O S S E Libraire-Imprimeur de notre très-chere Sœur Madame Reine d'Espagne, Seconde Douairiere, Nous a fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main *les quatre Fracassins Conte, la Fleur d'épine, & autres œuvres mêlées du sieur le Comte Antoine Hamilton*; qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux Caracteres, suivant la feuille imprimée, & attachée pour modèle sous le Contrescel des Présentes.  
A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposé, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages cy-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & Caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel; & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages cy-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de

tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront entéregistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression de ces Livres sera faite dans tout l'étenduë de notre Royaume ; & non ailleurs ; & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayant-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desd. Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le dix-neuvième jour du mois d'Avril, l'An de grace mil sept cent trente, & de notre Regne le quinzième. Par le Roy en son Conseil.

S A I N S O N.

*F<sup>o</sup> Régistré sur le Régistre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n<sup>o</sup>, 565. fol. 520. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 24 Avril 1730.*

P. A. LE MERCIER Syndic.





# ŒUVRES MÉLÉES

EN PROSE ET EN VERS.



## ZENEYDE

A MADAME DE P...

---

**V**ous me demandez, Madame, une longue Lettre, & des particularitez de notre Cour; vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connoissez; mais avec toute sa magnificence, c'est le poste du Royaume qui nous convient le moins: car le Château a si peu de commoditez,

A

qu'il n'y a que trente ou quarante, tant Prêtres que Jesuites, qui y ayent des appartemens. Une Chapelle & deux Oratoires dans le corps de la place, une Paroisse, & quelques Couvens dans les dehors. Voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement; & dans un jour d'été, on a dépêché cela avec les menus suffrages qui en dépendent avant le coucher du Soleil. Il est vrai que la vûë en est enchantée, les promenades merveilleuses, & l'air si subtil, qu'on y feroit quatre repas par jour. C'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, & nous serions bien mieux près de quelqu'endroit marécageux, où toujours enveloppez d'un broüillard épais, nos sens & nos apétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillez ici, que nous n'y puissions durer; ce n'est pas ce que je veux dire, & vous l'allez bien voir par

## ZENEYDE. §

la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos Dames de quoi contenter le goût le plus difficile, & que dans ce petit nombre, la beauté, l'agrément, l'esprit & la sagesse brillent dans tout leur éclat; il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe. A peine a-t-il pû fournir parmi nous quelques mérites distinguez, pour former la Maison du Prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits, que l'exemple n'a pû rendre hypocrites, gens d'un caractère un peu méprisant; mais aussi fort méprisé ici, & plus connus ailleurs.

Nos occupations paroissent sérieuses, & nos exercices tous chrétiens; car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en priere, ou qui n'en font pas le semblant.

Le malheur commun qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute,

semble avoir répandu la discorde & l'aigreur parmi nous ; l'amitié dont on fait profession est souvent feinte , la haine & l'envie qu'on renferme toujours sinceres ; & tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain , on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur , qui des fragilitéez est sans doute la plus excusable , passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie , elle y regne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclatter tout d'un coup par quelque aventure surprenante ; ou bien on commence par se marier , & ensuite on est amoureux & galant tout à loisir. Cela ne vous fait-il point souvenir de Dom Kyrieleyson de Montauban , ou de Palmerin d'Olive , & l'Infant Archidiane , dont le fils aîné servoit la Messe le jour de leurs nôces ; mais revenons chez nous , où l'amour est

## ZENEYDÉ. 5

proscrit, & où les déclarations font dresser les cheveux à la tête ; mais non. . . .

Fils de la Reine de Cythere ;  
Vous de qui tôt ou tard on reconnoît les loix,  
Vous ne perdez rien de vos droits  
Dans une Cour triste & sévère !  
Il est ici des yeux dignes de tous les vœux ;  
Et si pour ces beaux yeux en secret on soupire ;  
Le tourment d'aimer sans le dire  
Ne fait que redoubler nos feux ;  
Car sans esperer d'être heureux  
Notre constance augmente avec notre martyre ;  
Et vous n'avez sous votre empire  
Rien de plus beau qu'ici , rien de plus dange-  
reux ,  
Ni rien qui tant d'ardeur inspire ,  
Ni rien qui soit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endro  
de Saint Germain tout cela se trouve,  
je ne serois pas embarrassé à l'égard  
des beautez ; j'aurois plus de peine à  
produire les Amans : cependant j'en  
connois de ce caractère.

Quel triste usage on est réduit à



faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil pour nous aider à le supporter ! Les reflexions que j'y faisois ces jours passez , me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres ; & pour les dissiper , je voulus avoir recours au Jardin : il étoit Fête ce jour-là , & par malheur la Bourgeoisie . . . s'étoit emparée de toutes les allées avec des chiens crottez , de vilains petits enfans , & des maris plus laids que leurs femmes. Je cedai à cette foule ignoble , & cherchai un azile sur la terrasse. Vous sçavez s'il y a rien dans le monde de plus superbe , ou de plus spacieux que cette vaste promenade ; cependant il n'y avoit pas place ce jour-là pour moi & mes chagrins. Car j'y trouvai d'abord un Pere J... grand convertisseur, entre un Grenadier & un Dragon Anglois , tous deux déserteurs , mais qui me parurent plus fideles à Calvin qu'au Prince d'Orange ; car

le bon Pere s'échauffoit en vain dans la ferveur de ces exhortations, en vain il tâchoit de leur prouver en Italien, que les Protestans d'Angleterre étoient damnez. Je vis bien qu'il ne persuadoit pas, & qu'il falloit quelque argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'esprit; mais je ne laiffai pas de l'éviter: car outre qu'il est grand raisonneur sur la Politique ancienne & moderne, il est toujours accompagné de deux grands leyriers, qui d'aussi loin qu'ils voyent un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules par maniere d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'ame de feu Monseigneur l'Archevêque de Paris, il occupoit la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse, occupé lui-même de... & suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande réverence, que le bon



Prélat ne vit pas , tant il méditoit profondément le service du Roi pour l'Assemblée du Clergé. Je commençois à louer le Ciel de ce que le reste de la promenade paroïssoit libre , lorsque je vis sortir inopinément de la Forêt la bête la plus cruelle , & la moins inévitable que je connoisse : c'est une Veuve , dont le mari est mort d'apoplexie au service du Roi , & qui d'une queue de serge noire va balayer depuis le matin jusqu'au soir les galeries du Château & les allées du Jardin , pour demander une pension , ou trouver quelqu'un qui connoisse quelque personne qui soit connue de quelque Dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la Favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avois eue à m'en débarrasser un jour qu'elle m'avoit accrochée ; & voyant qu'elle venoit droit sur moi , je pris le seul parti

qui me restoit dans ce péril extrême ; & choisissant l'endroit le moins élevé, je me jettai à bas de la terrasse , & descendant toujours par un petit sentier assez difficile, je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la rivière. C'est-là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singulière dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre ; mais, Madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aye l'honneur de vous en entretenir.

C'étoit la saison des beaux jours, & je respirois sans contrainte éloigné des fâcheux ; mais ma mauvaise humeur ne m'avoit point quitté, & j'étois en train de trouver à redire à tout. Quoi ! disois-je, ( me promenant lentement le long des rives de la Seine ) c'étoit dans ces lieux maintenant si sauvages, que la plus belle Cour du monde ve-

noit autrefois étaler sa magnificence & sa galanterie ! Quelle folitude ! quels objets ignobles , au lieu des chasses & des promenades que j'y ai veuës ! Je m'arrêtai à ces mots , & regardant avec mépris le courant de l'eau , qui croiroit , dis - je , que cette pitoyable rivière , où il ne paroît pas un chat , vienne de passer au travers de la Capitale de France , & qu'elle ne coule qu'à quatre pas des Palais du plus grand Roi du monde ? Voilà l'endroit où tant de beautez venoient baigner leurs appas : oui , c'est justement où ce coquin de Chasse - marée vient d'abreuver ses Chevaux. Je me sentis outré de cette profanation ; & m'en prenant à la pauvre rivière , je changeai de stile pour la mieux gronder. L'indignation , comme vous sçavez , inspire les Vers aussi bien que l'amour. Voici les mauvaises rimes qu'elle me fournit.

O solitaire & triste Seine ,  
Vos bords abandonnez m'inspirent plus d'ennui  
Que la Terrasse même , où le chagrin promene  
Tant de fâcheux , plus importuns que lui.

On ne voit sur votre rivage  
Que quelques malheureux troupeaux ;  
Suivis de Nymphes de Village  
Qui les escortant en fabots ,  
Mêlent un chant triste & sauvage  
Au murmure de leurs pourceaux ;  
Et sur le courant de vos eaux ,  
On voit en pompeux étalage  
Deux ou trois grands vilains bateaux ,  
Où les Souris tiennent ménage  
Sous le bled ou le foin entassés par monceaux ,  
Ou bien sur le dernier étage  
D'une voiture de fagots.  
Rivière ! en Été si chétive  
Qu'on en compteroit les sablons ,  
Et dont l'eau basse à peine en a pour les poissons.  
Quand vous désertez votre rive ,  
N'est-ce pas vous que nous voyons  
Prisonnière en Hyver , quand l'âpre froid captive  
Vos ondes dessous les glaçons ?  
On ne voit sur vos bords que des Bergers à hotte ,  
Et des Anes buvans votre eau.

Adieu ; j'aimerois mieux parler à un Ruiffeau ;  
Adieu Riviere antique , adieu pauvre vieillotte.

Je m'éloignois de ses bords après mon compliment , lorsque la surface de l'eau commença tout à coup à se troubler , sans que le moindre vent parut l'agiter. Et après deux ou trois gros bouillonnemens , je vis s'élever du milieu de la riviere quelque chose qui m'effraya d'abord ; mais dès que je fus assez revenu de ma surprise pour y attacher les yeux , l'étonnement & l'admiration succederent à ma premiere frayeur.

D'une femme sous la figure ,  
Je vis s'élever hors de l'eau  
Le corps le mieux fait , le plus beau  
Qu'ait jamais formé la Nature.  
Sa gorge & ses bras étoient nus ,  
Tout l'étoit jusqu'à la ceinture.

Vous allez croire , ( à voir cette peinture )  
Sans doute , que c'étoit la Déesse Venus ;  
Mais écoutez la fin de l'avanture.



## ZENEYDE. 13

Ses lèvres étoient de corail ,  
Ses dents ( que j'entrevis ) étoient couleur de  
perle ,

Ses beaux cheveux noirs comme un Merle ;  
Et des plus vives fleurs son tein formoit l'émail.

L'esprit tout plein d'inquiétude ,  
Qui que vous soyez , dis-je , ô beauté que je vois ;  
Qui méritez de voir tous les cœurs sous vos loix ,  
Excusez mon incertitude ,  
Et daignez m'informer quels honneurs je vous  
dois.

La Belle après avoir touffé deux ou trois fois ,  
Fit une espece de prélude ,  
Comme pour accorder sa voix ;  
Et puis d'un air touchant & tendre ;  
Mais d'un ton qui rendroit tout l'Opéra jaloux ,  
( Si l'Opéra pouvoit l'entendre )

Elle dit en Bémol... Me reconnoissez - vous ?

Oüi , vous êtes une Sirene.

Mais , dis-je , au nom de Dieu , que faites - vous  
ici ?

Non , dit-elle , je suis Déesse de la Seine :

Vous vous moquerez de ceci ,

Mais cependant ce qui m'amene

Est pour vous dire un mot en allant à Poissy.

Moi , Madame ! vraiment vous prenez trop de  
peine.

Mais vous me permettrez , dis-je , de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez persuader. Je me souviens , dans le Prologue de quelque Opera , d'avoir vu la Nymphé de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuilleries ; & sans vous offenser , elle étoit mise tout d'un autre air. Elle avoit une coëffure fort élevée composée de plumes & de pierreries , des engageantes qui lui tomboient jusqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail , & de l'autre un mouchoir ; son corps de jupe étoit fort serré , & la queue n'entroit sur le Théâtre qu'un quart d'heure après elle , tant elle étoit magnifique. Et vous voilà nuë comme la main , ( non que j'y trouve à redire ) mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous n'est pas le plus beau , & que l'eau nous cache une certaine queue de poisson qui n'est gueres du goût de celui qui a l'hon-



ZENEYDE. 15

neur de vous entretenir. Non, Madame, vous n'êtes qu'une Syrene; & pour preuve de cela, vous ne fçauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis sourire à ces mots; & par un mouvement imperceptible se coulant sur la face de l'eau dans cette situation de demi-bain, elle approcha du bord où j'étois, & me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un Buste, qui ne cedeoit point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de Bouts-rimez. Je m'éloignois par respect, lorsque me faisant signe d'approcher, & se penchant un peu, elle me dit assez bas, & d'un air de mystere,

Vous qui sans profiter avez lû tant d'Ecrits,

Et qui n'en tirez d'autre gloire

Que celle de citer par fois de vieux débris

De quelque Auteur chéri des Filles de Mémoire;

Qui des plus bas Rimeurs n'eussiez pas eu le prix,

Quand en plein Helycon on vous auroit fait  
boire;

Vous qui craignez tant les esprits,

Et qui les craignez sans y croire ;  
 Qui pour mon caractère avez tant de mépris ;  
 Que vous me regardez en Monstre de la Foire.  
 Vous, enfin, dont le cœur nouvellement épris...  
 Oüi ! voilà, dis-je, mon histoire,  
 Divinité d'un fleuve aussi beau que la Loire ;  
 Mais qui vous en a tant appris ?  
 Ces bords, dit-elle alors, qui servent de passage  
 Aux Habitans de tous ces lieux,  
 Nous exposeroient à leurs yeux,  
 Et je veux à vous seul accorder l'avantage  
 D'un entretien secret avec les demi-Dieux :  
 Dessous ce même endroit où j'ai paru sur l'Onde ;  
 Des voutes d'un brillant cristal  
 Forment une Grotte profonde  
 Dont la nacre par tout, & par tout le corail  
 Ornent le liquide portail ;  
 Où la richesse & le travail.....  
 Mais suivez-moi, pour voir le plus beau lieu du  
 monde.

Je veux croire, dis-je, (un peu surpris de cette proposition) que vous êtes logée le plus magnifiquement du monde là-bas ; mais outre que je n'aime point à faire le plongeon, & que je ne durerois pas

long-tems entre deux eaux ; comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide , si votre Dêité avoit eu quelque attention pour moi dans ces occasions , elle verroit bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous quand je suis moiillé.

Eh bien , dit-elle , assez choquée de mon refus ; puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous , il faut , malgré votre incredulité ou votre foiblesse , avoir des égards pour l'une & l'autre , & s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins : Au milieu de cette prochaine Prairie , il y a une espee de Grotte rustique invisible aux yeux des Mortels ; ce n'est à la vérité qu'une chaumiere en comparaison du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons , où il vous a

plû de dire si agréablement, qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes Poissons ; aurez - vous bien la bonté de m'y donner une audience particuliere ? A ces mots elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau sur les yeux avec le doigt du milieu ; & voyant que j'en avois tressailly : Ne craignez, dit-elle , aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous ne verriez pas le lieu ou nous allons. Elle sortit à ces mots entièrement de l'eau ; elle n'avoit qu'un jupon de gaze transparente , & la moiteur l'avoit tellement collée autour d'elle , qu'elle auroit aussi-bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps ; mais quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux , ni d'un tour plus achevé , tant de merveilles ne me causerent que de l'admiration.

Il faut, dis-je tout bas, que telles Déitez  
Soient des viandes assez creuses,  
Permises dans le tems de nos austeritez,  
Comme est la chair des Maquereuses ;  
Les ames les plus scrupuleuses  
Pourroient bien regarder de telles nuditez.  
La blancheur de son corps, la blanche neige  
efface,  
Mais aussi son corps est de glace ;  
Car tout ce que d'appas on void  
Ne m'inspirent qu'un froid extrême :  
Oüi, sans doute son sang est froid,  
Et c'est un ragoût de Carême.

J'avois à peine achevé cette méditation téméraire, que je me crus transporté par quelque enchantement dans un Palais le plus magnifique, & le plus agréable du monde. La nouveauté & le bon goût reugnoient dans son Architecture ; ils étoient répandus sur les Fontaines & le Jardin au milieu duquel il étoit situé. Quoi ! dis-je, nous avons déjà fait trois lieues, & dans un instant nous voilà arrivez à

Trianon ! Elle ne daigna pas seulement me répondre ; mais comme si elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle pensée , haussant ses épaules d'yvoire , & souriant dédaigneusement , elle me fit entrer dans un Cabinet orné de tout ce que l'Antiquité & les siècles modernes ont produit de plus rare & de plus éclatant ; & se couchant sur un superbe Canapé , elle me contraignit , après quelques difficultez que j'en fis , de prendre un siège auprès d'elle ; & après m'avoir regardé quelque tems assez fixement , elle me parla en ces termes.

---

## HISTOIRE

### DE ZENEYDE.

**C**E n'est point le hazard qui fait que je m'adresse à vous ; c'est encore moins l'esperance de



trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans tout ce qu'on veut. Je vous soupçonnerois plutôt d'être dans l'autre extrémité ; mais comme je sçai que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribué , & que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit ; donnez-y seulement votre attention , & je vous dispense du reste ; pourvû que vous fassiez un usage tel que je le desire , d'une Histoire qui n'est ni faite à plaisir , ni contée pour vous amuser. Les aventures en sont à la vérité de date fort ancienne , & vous paroîtront peut-être imaginaires ; mais il n'importe que vous ne les croyez pas , pourvû que vous les reteniez. Vous sçavez d'ailleurs vous taire , ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler : voilà ce que je demande ; car dans les choses que j'ai à vous communiquer , il s'en



trouvera qui exciteront votre curiosité, d'autres qui choqueront la vrai-semblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une & l'autre, & vous imposer dès à présent un silence à l'épreuve de toutes les surprises. Car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens, & le moindre mot dont vous les interromperiez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos desirs sur ce qui me regarde.

Je ne suis point ce que je vous paroissais, je n'ai pas de tout tems été ce que je suis; mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déjà témoin de quelques effets de ma puissance, cependant elle est bornée; mais infiniment plus étendue que celle des Mortels. Ecoutez-moi sans vous effrayer : Ce que vous avez appris (de fabuleux selon vous) touchant les Cabalistes, n'est ni en-

tièrement vrai , ni tout-à-fait supposé ; puisqu'il est constant que dans le vague des airs , au fond de la terre , & dans le sein des eaux , il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine , principalement par leur penchant à la malignité. Et ces esprits invisibles , au lieu de regler les Elemens qu'ils habitent , sont souvent cause des desordres qu'on y remarque ; puisque les tremblemens de terre , le débordement des rivieres , les orages , les tonneres & les tourbillons sont les effets de leurs caprices , & non pas de ces causes naturelles que vos Philosophes n'ont fait qu'embroüiller en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une Puissance supérieure , illimitée , éternelle & incompréhensible qu'ils disposent du destin des choses d'ici-bas ; mais ce seroit rebuter d'abord votre attention , que de m'étendre davantage

sur ce sujet : il en a fallu toucher quelque chose avant que de commencer mon Histoire.

Je suis donc depuis un certain tems du nombre de ces génies ; mais ô Ciel ! que l'avanture qui me donna cette espèce d'immortalité, fut fatale à ce qui pouvoit faire le bonheur de ma vie, & qu'il m'en coûte de cuisans chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle. A ces mots, levant les yeux au Ciel, elle poussa quelques soupirs ; & malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler le long de ses jouës, & tomber sur sa belle gorge des larmes si naturelles, au milieu d'un silence touchant, que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bien-tôt, & m'ayant témoigné par un regard plein de langueur, qu'elle n'étoit pas insensible à mon attendrissement : Gardez, dit-elle, cette compassion obligeante pour la suite de ce dis-

**cours,**

cours, vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvemens de votre pitié, & cependant recevez la confiance entiere que je vais vous faire de ce que je suis, comme vous le devez, & meritez-la par votre discretion. Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez moi & mon Histoire pour des illusions, souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque tems, ..... avec beaucoup d'attention, elle s'avança vers moi; & tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon respect, me pencher sur elle d'une maniere assez familiere. Son visage touchoit le mien, & il me parut animé d'une..... chaleur très-vive, & très-différente de cette insensibilité que je

l'avois accusée de répandre sur moi lorsqu'elle étoit sortie de l'eau.

Son haleine étoit pure & fraîche, . . . & cette Divinité que j'avois soupçonnée un peu marécageuse, n'avoit rien qui sentît le borbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit, dans une confiance que j'eusse souhaité plus longue ? Mais elle s'en laissa apparemment, & quittant ma perruque, il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte, & qu'on nous laisse seuls. Je me tournai, & ne voyant personne dans le Sallon, je crus que cet ordre s'adressoit à moi ; & me levant déjà . . . Non, dit-elle, ne bougez ; je parle à quelques-unes de mes Filles, qui cafoient sur la cheminée dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des Fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriois : ces trois



Mouches qui sont à présent sur le bord de la fenêtre, & les Filles dont je vous parle; vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. Alors les Filles d'Honneur s'éleverent, & leur Maîtresse continua son discours de cette manière. Il ne m'est pas permis de dire absolument dans le fond des cœurs; mais je connois presque toutes les pensées par les mouvemens subits ou violens qu'excitent la joye, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies soumis à mes volontez, m'informe de tout ce qui se passe assez loin à la ronde; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces esprits subalternes telle figure qu'il me plaît, & c'est par leur ministère que je sçai par exemple tout ce qui se passe à votre Cour, & connois le caractère de tous ceux qui la composent. Quelle connoissance, dis-je, en moi-même! & que... Paix, dit-

elle. écoutez-moi. C'est d'ordinaire  
 comme des mouches que mes émi-  
 saires vont faire leurs découvertes ;  
 ils en font plus de diligence, & se  
 font moins observer. Comptez  
 donc que ces mouches importunes  
 qui s'obtiennent à revenir plus vites  
 & plus sûres, ne sont autre chose que de  
 ces sortes d'espions ; jamais mon ro-  
 gne n'est pas de toute l'année ; car  
 dès que les hyronnelles disparoi-  
 sent, il s'évanouit avec moi, & se  
 comme si j'étois entièrement à néan-  
 tie, je ne sçai ce que je deviens jus-  
 qu'à leur retour ; & alors, sans sçar-  
 voir comment, je me retrouve dans  
 mon premier état. Voilà une légère  
 idée de ce que je suis : il faut main-  
 tenant vous dire ce que je fus. Sou-  
 venez-vous toujours en écoutant  
 un récit assez long, & plein d'évé-  
 nemens extraordinaires, qu'il ne  
 vous est pas permis de l'interrom-  
 pre. Il y a douze cens ans que j'arri-



vai à la Cour de. . . . . A ces mots, portant un doigt sur la bouche, comme j'allois l'interrompre, prenez garde, il dit elle, c'est pour la dernière fois que je vous en ayertis. J'ayisi, & dansuyit elle, environvingt ans quand l'Ambassadeur de Childeric me conduisit à Troyes, Capitale alors de la nouvelle Monarchie des François. Mais pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures, il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa depuis la fondation de cette Monarchie jusqu'au tems dont je vous parle.

Vous sçavez que le premier Roi de France fut Pharamond, ou plutôt vous le croyez sur la foi des Histoires. Celui qu'on veut dire s'appelloit Mellaubaudés; & si vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit, ou les Romans, ou des Ecrivains même plus sérieux, vous trouverez bien à décompter à

regard de ces aventures, son ca-  
 ractère & sa figure. Mellaubaudés  
 (que j'appellerai pourtant Phara-  
 mond, pour ne vous pas choquer  
 par ce nom barbare) étoit Seigneur  
 de la Petite-Pierre, lieu sauvage en  
 ce tems-là, & habité par des bri-  
 gands qui pilloient impunément tout  
 ce qu'ils trouvoient de plus foible  
 qu'eux. Pharamond à leur tête,  
 profitant du désordre & des révolur-  
 tions qui menaçoient l'Empire Ro-  
 main, forma des desseins bien au-  
 dessus de ses forces, mais non pas  
 de son ambition. L'espoir du butin,  
 & la douceur du libertinage avoit  
 tellement grossi son parti, qu'il  
 quitta les Montagnes, descendit  
 dans l'Alsace comme un torrent, &  
 l'ayant ravagée passa le Rhin, &  
 pénétra jusques bien avant dans la  
 Francie. Il y trouva un certain  
 Alcarie, qui faisant le même mé-  
 tier que lui, ne put souffrir de con-  
 current dans le projet de s'établir

dans ces cantons. Il rechassa Pharamond au-delà du Rhin, qui après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en deçà de ce Fleuve, vint enfin s'établir dans les Pays situés entre la Lorraine, la Franche-Comté & la Champagne; il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puissant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons, étoit occupé à s'affermir dans la Bourgogne, qu'il yenoit d'enlever aux Romains; & loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond, il l'aima mieux pour voisin que des ennemis comme eux. Il se repentit bien tôt de l'assistance qu'il lui avoit donnée. Stilicon, maître absolu de l'Empire d'Occident, par la foiblesse d'Honorius, commençant à s'allarmer des soulèvemens qu'il avoit lui-même causez pour se rendre nécessaire, envoya de nouvelles Legions dans les Gaules, pour faire cesser les murmures

qui s'élevèrent d'entre lui. Curion  
 qui estoit commandant, & traqua Gen-  
 bloche & peu d'affaires dans des mont-  
 reaux. Enats & le poussa par tout, & de  
 la contraindre de s'enfermer dans la  
 Capitale d'is q' Bourgignon se, & dans  
 que. Rharamond, & d'is il avoit va-  
 nement imploré l'assistance par son  
 port, & de q' on peina de le secourir.  
 Il envoya lui reprocher son ingrati-  
 tude, & d'is la dernière fois, & de me  
 songe à plus. Qui a de s'enfermer jus-  
 que à quelque chose de plus  
 précieux, & de son regard, & de son  
 Roy, & de son même, & de que  
 se confinent les remparts de Dijon.  
 Rharamond, qui avoit donné le combat  
 aux Romains de s'efforcer en vain-  
 tante son, & de s'enfermer, & de s'enfermer  
 à tourner leurs armes contre lui  
 avec un pareil succès, & de s'enfermer  
 mortin de l'opprimer entièrement  
 c'est pour qu'il y laissant son fils  
 Claudion, la poursuite des conquêtes  
 qu'il avoit commencées du côté



de la Champagne, si brassent à toutes  
 ses forces, j'ont enchanonnoté les  
 Romains à grand estjour, & les  
 surprit, & ayant calcés leur camp,  
 de un défaire fut si enuergis, si si d'at-  
 glantez, que les feul peul n'aler que  
 son fio fut l'infort, & né d'arion. Il pe-  
 rva inq' uous si d'har g'ed q' d'epouilles  
 Romaines, & l'entia q' romphait dans  
 la Ville, qu'il venoit i de delivrer l,  
 entouré d'aignes & de faulq' au, &  
 é r'ap' hant raprés chuis le General Ro-  
 amain, & haogé de feds. Là promptil-  
 mode d' une si grande victoire avoit  
 prévenu Gondioche dans le dessein  
 d'y participer, si n' eut que le tems  
 de recevoir son d'ib' r'at' uo à la possi-  
 t' u' d' e' la Ville. Jus q' ues alla des bouan-  
 ges & des acclamations d' un Peuple  
 qui d' venoit de delivrer, & avoit été  
 les seuls b' jets de son acceptation, mais  
 en arrivant au Palais où Gondioche  
 d' avoit conduit, il vit da belle Rose-  
 monde & ab eni fut éploluo. C' étoit  
 l'esseu ordinaire que produisoit une

beauté y dont la mémoire se conser-  
 ve encore parmi les hommes. Vous  
 allez voir si la mémoire a mérité  
 d'être éternisée par d'autres en-  
 droits. Pharamond l'aborda tout  
 couvert d'une gloire acquise par la  
 défaite & la honte des Romains.  
 Quel spectacle pour une ame pré-  
 venue d'une haine mortelle contre  
 eux ! Roëmond n'y fut pas insen-  
 sible, il parut à ses yeux comme un  
 Héros, un Dieu, ou le plus char-  
 mant des Mortels ; voici comme il  
 étoit fait ce jour-là, car il en restoit  
 un portrait à la Cour de Childeric  
 quand j'y arrivai. Il étoit petit, mais  
 fort gros, ses épaules étoient hau-  
 tes, sa taille courte & ses bras longs ;  
 son visage étoit à peu près comme  
 sa taille, hors quelque chose de fé-  
 roce & de grand tout ensemble,  
 qu'on ne pouvoit remarquer dans  
 ses regards. Quant à son habille-  
 ment, il portoit un turban garni de  
 trois grandes plumes de Coq ; un

manteau de drap verd, qui ne lui descendoit pas plus bas que la ceinture, couvroit un petit buffle de la même longueur. A ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendoit entre les épaules, & il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient qu'à my-jambes. Voilà, dis-je en moi-même le petit Mellaubodés fort noblement mis, & d'un air bien auguste pour donner de l'amour, & il falloit que la belle Rosemonde ne fût pas... La belle Rosemonde poursuivit la Nimphe (comme si j'eusse parlé) en fut charmée, malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire, & l'ame de Pharamond assez susceptible malgré sa férocité, ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde à l'égard de la beauté, sans en être enflamé. Gondioche s'y étoit attendu, mais il n'avoit pas cru que la personne de



Pharamond eût fait le même effet sur elle, si en soupirant de douleur & de jalouſie dans le tēſq̃ qu'un dēſir de vengeance ranima la haine & les reſſentimens de Roſemonde contre le nom Romain: elle ſ'y abandonna, & ſ'aimant des beaux yeux de tous leurs traits: Roy des François, dit-elle en des tournans vers Pharamond, couronne ce que Roſemonde te doit aujourdhuy pour la liberté & la vie par un don qui ne tui fera guere moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le General des Romains,rends-moi l'arbitre de ſa deſtinée: Pharamond, qui venoit de ſe livrer lui-même, n'avoit garde de lui reſuſer ſon priſonnier. On ſe vit venir de malheureux Romains, que Gondibabene put voir dans l'état indigne d'un ſerviteur ſans ordonner qu'on lui ôtât ſes fers. Arrête, Gondioche, tu dū la ſiere Roſemonde & tu gâs trop peu de part au malheur de celui qui te

mettois dans l'estat dont tu te vould  
 tirer. y pour tierre en orbiol de lui  
 mēdre ce générale officē. lo qu'on  
 s'ienferme, pour suivie elle, dans les  
 cachots, jusqu'à ce que je fois dé-  
 terminée sur le genre de son sup-  
 plice. Le pauvre Curion n'est de-  
 mérité point; & s'oustenant sa dis-  
 grace & s'oustenant sa honte avec sa fer-  
 mētē digne de l'ancienne Rome,  
 il ne daigna seulement pas tourner  
 ses regards sur celle qui donnoit ce  
 cruel ordre. Il eut des larmes au  
 moins. Les Tournois & les Festins que  
 Pharamond l'aimoit d'excès, su-  
 rent les marques de la reconnois-  
 sance de Gondioche; mais il des-  
 donnoit avec répugnance à un  
 homme qu'il commençoit de haïr:  
 car Rosmonde en donnoit de  
 plus précieuses, & s'en con-  
 traignoit pas. Pharamond, maître  
 dans la Cour de Gondioche; n'a-  
 voit pas plus de regards pour sa pré-  
 sence; il ne le put souffrir, & se

retira sous prétexte de rassembler les troupes : cependant ces deux Amans si differens dans leur figure, & si ressemblans dans leurs inclinations, préféreroient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit servir à la pompe & aux spectacles, leur avoit fourni des Gladiateurs ; ils en virent les combats sanglans avec avidité, & Rosemonde ne s'en fût point rassasiée si on n'eût averti Pharamond qu'on avoit aussi trouvé des Lions & des Tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la cruauté de l'inhumaine. Elle en parut transportée, & levant les yeux au Ciel, Dieux tout justes, s'écria-t-elle, je vous rends graces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens ! Je n'ai plus à délibérer,

heureuse si avec Curion je pouvois immoler tous les Romains aux manes que j'espère appaiser par ce Sacrifice. Je jure qu'ils périroient comme lui, & n'auroient d'autre sépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui fasse sçavoir, dit-elle, que dans trois jours il sera exposé aux Lions, & que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus long-tems sentir l'horreur du supplice qui l'attend. Que diable, disois-je à part, possédoit cette Furie... Je vais vous le dire, poursuivit la belle Nayade; cependant, ajouta-t-elle en souriant, vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi; mais il faudra que je promene un peu votre attention, & que je m'écarte de mon sujet pour vous dire celui de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle étoit fille d'Até, qui l'avoit donné en mariage à Radagaise. Ces deux hommes considéra-

bles & puissans dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle l'avoient soulevée contre les Romains; & ayant des intelligences dans Trèves, ils avoient appelé Gondroche pour le joindre à eux, & surprendre cette Ville. Le fils de Stilicon y gouverna alors ces Provinces, & s'étoit établi dans Trèves; il se conduisit parfaitement de dessein que son Père avoit eu de susciter des troubles à l'Empire de ce côté là. Il étoit cruel & voluptueux, & gaillard, de qualités très-propres à dégoûter les Peuples du joug Romain, & à les rendre comme des violentes, & si cruautés, le tenoient dans une juste défiance de tout, & tout étoit plein de ses ennemis. Il fut averti de ce qui se traquoit dans la Ville; & après avoir tiré par des moyens tous d'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choses en état de recevoir Até & Radagaise.



Ceux qui trompez par les signaux ,  
 s'emparent avec empressement  
 d'une Porte qu'on leur vient ouvrir  
 tel, & en moins de premiers se livrent  
 tout impudement à leur enne-  
 mi. On s'en fait, & la moitié de  
 leurs troupes étant entrées, on les  
 enferme & des hayes & des palis  
 au fil de l'épée, à la réserve des deux  
 Chefs, qui sont sur le reste, qui  
 reçut le même traitement hors un  
 petit nombre échappé à la faveur  
 des ténèbres, l'on la laissa de  
 ceux qui la voyent égorgé leurs com-  
 pagnons, Mais par les conquêtes où  
 les Prisonniers se virent exposés  
 en suite, ils eurent bien d'envie le  
 destin de ceux que la première fu-  
 reur des armées n'avoit pas épar-  
 gnés. On les donna pendant  
 plusieurs jours en spectacle dans  
 les Arènes aux soldats Romains,  
 où ils servoient de pâture aux  
 bêtes, ou périssoient en com-  
 battant comme des Gladiateurs les



uns contre les autres. Cependant quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté, il épargnoit Até & Radagaife pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde à la première nouvelle de leur défaite, avoit senti ce qu'à de plus vif la douleur & le désespoir, elle en fut tellement transportée, qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes pour tâcher de les servir en leur faveur. Le traitement qu'on faisoit aux malheureux qu'on avoit pris, lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouser Radagaife, & l'aimoit avec violence; mais la tendresse qu'elle avoit pour son Pere alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer & former



Le dessein de la posséder ne furent qu'une même chose pour lui ; il la releva de ses pieds où elle s'étoit jettée ; & n'ayant donné que les premiers momens à l'admiration de sa beauté ; & à un certain respect que le sexe imprime quand il possède ce rare avantage ; il lui fit bien-tôt connoître à quel prix elle devoit esperer la vie de ceux pour qui elle venoit intercéder. La fiere Rosemonde sentit augmenter à cette connoissance toute la haine dont elle étoit prévenue pour le nom Romain ; & oubliant le péril des siens pour suivre des mouvemens de son indignation , elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant ; cela ne fit qu'irriter sa colere , & augmenter ses desirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer , & protesta que le moindre refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à sa pas-

sion, seroit la Sentence de son mari & de son pere ; que cependant il lui seroit permis de consulter l'un & l'autre sur une résolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit pour vous dire tout ce qui se passa , & tout ce qui se dit de tendre & de passionné dans cette triste entrevûe. Le tems fatal qu'on avoit donné à Rosemonde étoit presque expiré sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit : extremité moins dure que celle de vivre & de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint sçavoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son Maître. A cette réponse le Ministre des volontez du Gouverneur commanda de dépouïller les Prisonniers , de les battre de verges , & ensuite de les traîner aux Arènes pour être livrez aux

bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le tems à la désolée Rosemonde de se reconnoître ; elle se vit saisie par des Soldats pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimoit plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint lorsqu'elle vit son pere & son mari dépouillez, prêts à subir toute l'horreur d'une mort ignominieuse. Elle n'en pût soutenir le spectacle, & sur le point que les Bourreaux levoient les bras sur eux : Arrêtez, s'écria-t-elle, qu'on me mene au Tyran. A ces mots, sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisoit frémir, elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon sans sçavoir ce qu'elle faisoit, ou plutôt elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible que l'état où elle avoit vû ce qu'elle avoit de plus cher au monde ; mais pendant qu'elle prenoit un parti si odieux pour les sauver, le Romain

livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendüe, avoit oublié de suspendre son premier Arrêt, & les Ministres de ses ordres trop empressez à les exécuter ne sçurent point que la malheureuse Rosemonde avoit obtenu la grace de son pere & de son mari. L'un & l'autre fut déchiré par les bêtes, après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le tems d'envisager ce qu'avoit de funeste & d'horrible l'état où elle se trouvoit à cette nouvelle. La Garnison Romaine étoit sortie pour voir ce sanglant spectacle dans les Arènes; & pendant ce tems, la Ville soulevée massacra tous les Romains qui y étoient restez, & le Gouverneur n'eut que le tems de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même tems, & trouvant les cohortes Romaines attachées à forcer les portes de la Ville que les

Conjurez avoient fermées , il fondit sur elles , les tailla en piece , entra dans la Ville , la donna au pillage à ses troupes , & de tout le butin qui s'y fit , ne prenant pour lui que ce qu'il y avoit de plus mauvais , il épousa l'indigne Rosemonde , & l'emmena dans ses Etats.

Voilà le sujet des ressentimens auxquels elle immola l'infortuné Curion , comme elle l'avoit juré. Pharamond non seulement consentit à cette cruauté , mais donna des applaudissemens à la pieté dont elle vengeoit sur un innocent la mort d'un pere & d'un mari , elle qui en avoit si bien récompensé le coupable. Gondioche , cependant , qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour & dans la cruauté , avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes , & marchoit pour punir une femme infidelle , & se venger d'une perfide qui ne l'avoit secouru que



pour violer les droits de l'hospitalité, & lui donner la loi dans ses Etats ; mais Pharamond heureux contre lui de toutes les manieres, défit ses troupes, le tua de sa propre main, s'empara de tous ses Etats, fut reçu de Rosemonde comme s'il eut triomphé du plus mortel de ses ennemis, & de la même main qu'il venoit d'ensanglanter par la mort de son mari il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passoient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendoit aussi loin que ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons, de Reims & de Troyes, & avoit entrepris le siege de la plus forte Place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond, de la haine & de l'envie à Rosemonde. Elle venoit de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche & lui ; elle vouloit qu'il regnât : & pour perdre le successeur légitime, elle

elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions , & de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçût ordre de suspendre le progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son pere ; il n'y obéit pas , parce que les ennemis préparoient le secours d'une Place qu'il étoit sur le point de prendre. Il la força , & ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son pere s'avançoit à grandes journées ; cette dernière victoire augmenta sa jalousie , & Rosemonde qui s'étoit emparée de son esprit comme de son cœur , n'eût pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent enflé de gloire & de prosperitez , le Soleil levant que les Peuples & les Soldats adoroient , & qui se croyoit déjà en droit de désobéir à son Pere & à son Roi , n'en demeureroit pas là dès qu'il seroit ennuyé d'attendre sa Couronne. Il n'en fallut pas davan-



tage pour déterminer un homme qui se sentoit capable des sentimens & des desseins dont on accu-  
soit son fils. Clodion cependant en étoit si éloigné qu'il quitta l'armée, & se rendit en diligence auprès de son pere : quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit arrêter par son ordre, au lieu des loüanges & des carresses qu'il en attendoit ! Il parla pour se justifier avec tant de grace & de hauteur, que Pharamond qui ne put le convaincre, sentit augmenter sa méfiance & sa haine pour son innocence, & l'injure qu'il lui faisoit. Il n'en étoit pas de même de Rosemonde, son cœur fut changé pour lui dès qu'il parut, & qu'il lui parla. . . . Le foible de son ame étoit la gloire, & elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond qui lui devenoit odieux ; & comme l'impétuosité regloit tous les mouvemens

de son cœur, elle résolut de s'en défaire, sans songer si cela la conduiroit au but de ses desirs. La fortune lui épargna ce crime, & Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde entraînée par son nouvel entêtement, & pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avoit encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle pût animer les siens, & se fit un mérite de détester l'injustice & la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignoit si mal à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec admiration; mais l'horreur qu'il avoit conçue pour des Erüautez dont le bruit étoit parvenu jusqu'à lui, le défendit contre ses attraits, ou plutôt il n'y avoit plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avoit tant soumis. Il n'osa pourtant la re-

voir ; & sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseilloit , & que méritoient toutes les méchancetez dont on l'accusoit , il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardene , où dans l'horreur des remords , & les langueurs d'une longue prison , elle finit misérablement ses jours , peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie , & moins regrettée après sa mort. Telles furent les aventures & le caractère de deux personnes fameuses sans doute dans l'Histoire ; mais d'une maniere bien différente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion , après avoir affermi ce que son Pere avoit usurpé ou conquis en Bourgogne , & mis ordre que le fils de Rosemonde ne fut pas en état de lui disputer un jour la succession de son Pere , il tourna ses pas & ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un

Long séjour ; & ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtes , il porta ses armes ailleurs , & fit de nouvelles conquêtes qu'il ne posséda pas tranquillement. Le fameux Aëtius General des Romains , commençoit à rétablir partout les affaires de l'Empire ; & Clodion , le plus puissant de ceux qui s'étoient nouvellement établis sur ses débris , cédoit partout où il trouvoit en tête ce grand Capitaine , il voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres , jusqu'où il avoit porté ses armes contre cet ennemi redoutable ; mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avoit ramassé toutes ses forces , qu'il abandonna non seulement le champ au vainqueur , mais la plus grande partie des Pays qu'il venoit de conquérir ; & repoussé jusques dans les limites de ses premiers Etats , il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant

cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde fille de Gondioche & de Rosemonde; elle n'avoit rien de sa mere; beaucoup de douceur, beaucoup de modestie, & fort peu de beauté établirent son mérite auprès de Clodion, qui sembloit en ce tems-là ne rien tant fuir, ni tant craindre que celles que la beauté distinguoit le plus: il n'avoit pas toujours été de ce goût. Troyes, une de ses premières conquêtes en guerre, fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette Ville s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée; & Clodion dans l'ardeur bouillante de la jeunesse, & les premiers mouvemens de sa colere, étoit résolu d'y mettre tout à feu & à sang, lorsque Gertrude, fille du Gouverneur, trouva grace devant ce Vainqueur irrité. Elle étoit blonde, son tein avoit de l'éclat, sa taille une grace



extrême, & sur un visage où brilloient tous les avantages de la première jeunesse, on voyoit regner l'innocence & la pudeur ; des regards timides qu'elle n'osa de long-tems tourner sur Clodion, avoient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demanderent, & ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie & sa liberté, avec celles d'un Peuple prêt à éprouver toutes les désolations de la guerre, ne fut pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en sa personne ; & couvert de tant de gloire à son âge, quel cœur pouvoit lui résister ? Celui de Gertrude ne se rendit pourtant de long-tems ; le respect inséparable du véritable amour étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeste Gertrude : cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentimens ne pouvoit souffrir qu'on la recher-

chât par des voyes qui choquoient sa modestie. La disproportion étoit grande entre leurs naissances & leurs conditions ; cependant la résistance de Gertrude fondée sur la noblesse de ses sentimens & l'austérité de sa vertu, lui tinrent lieu de tout. Il promit de l'épouser dès qu'il en seroit maître, par le consentement ou la mort de son pere. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs d'une maîtresse adorée, que l'espoir de la posséder par des voyes légitimes, & ce que les paroles les plus tendres, les soupirs & les pleurs lui donnerent de consolation à son départ. Gertrude avoit parué au comble de ses vœux, lorsque son Amant avoit enfin déclaré qu'il l'épouserait ; tout flattoit sa tendresse pour lui, & cette tendresse s'accordoit avec sa gloire : cependant au milieu de tant de bonheur, elle paroïssoit souvent accablée d'une pro-



fonde tristesse ; & dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment oublient ensemble le reste de la terre , un noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit son cœur. D'abord que Clodion fut parti , au lieu de l'éclat des hommages & des respects que lui attiroient sa nouvelle fortune , & le rang où elle étoit destinée , elle s'imposa un exil volontaire , & ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire , & qui passoit pour Magicienne ; elle s'appelloit Alboflede , quoique ce fut apparamment la même dont nos Auteurs & nos Traditions font tant de mention sous le nom de Mellusine ; & je ne comprends pas pourquoi la posterité affecte si souvent de changer les noms , plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des tems qui la précédent.

Cette femme avoit établi sa demeure dans une Isle que forme la Seine , deux lieuës au dessus de Troyes ; sa maison située sur le bord de la Riviere avançoit sur une Galerie soutenuë de pilliers de marbre jusques bien avant dessus l'eau : il y avoit au dessous des lieux propres & commodes pour le Bain. Un Jardin rempli de fleurs curieuses , & orné des plus rares plantes , toujours soigneusement cultivé , s'étendoit le long du Fleuve. Peu de magnificence , mais un arrangement & une propreté extraordinaire rendoient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avoit pas chez elle un seul Domestique qui fut visible , & cependant on y trouvoit toutes les commoditez de la vie sans sçavoir comment ni par qui on étoit servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au commerce du monde pendant l'absence de son Amant ; elle

ne voulut qu'une seule de ses Femmes , & il ne fut permis qu'à un frere qu'elle aimoit tendrement de la voir. Alboflede avoit de l'amitié pour le pere de son Hôteffe ; on tenoit qu'elle lui avoit enseigné la Magie , d'autres que leurs engagements étoient d'une autre nature , & que Gertrude étoit sa fille : ce qui ne paroiffoit pas croyable , puisque ce qu'il y a de plus difforme & de plus horrible dans la vieillesse & la laideur se voyoient dans Alboflede , fans qu'il y eut personne qui se souvint d'avoir seulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit à ce qu'on prétendoit fille d'un ancien Druyde fort sçavant dans l'Astrologie , qui ayant fait son horoscope , trouva qu'elle devoit surpasser toutes les femmes en beauté & en legereté. Il trouva ce dernier article de trop ; & ayant inutilement refeüilleté tous ses Li-

vres dans l'espérance qu'il s'y étoit mépris, il le trouva toujours, & fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coqueterie que son étoile lui promettoit ; mais le Druyde ne sçavoit pas que c'étoit à l'égard du corps que son destin favorable lui accordoit tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite, que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus ; mais personne n'en étoit plus entêté qu'elle-même. Son pere qui le connut, jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de son penchant fatal aux engagements ; & voulant tirer quelque utilité pour elle de cette foiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle étoit si folle, dépendoit de sa fierté, & que le premier commerce d'amour qu'elle auroit, la rendroit aussi laide qu'elle étoit

belle ; que l'unique moyen d'éviter ce malheur , étoit d'éviter tous les hommes ; que pour pouvoir les fuir il ne falloit pas leur donner le tems de parler , & que dès qu'on s'amusoit à les écouter , on ne pouvoit presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une personne qui méprisoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ses appas , lui donna quelque allarme : en vain une foule d'Amans se déclaroit chaque jour pour elle ; en vain les échos répétoient sans cesse son beau nom , & en vain tous les arbres en étoient brodez : rien ne la touchoit que l'éclat de ses beaux yeux ; & de cette cohue de soupirans qui l'auroient obsédée éternellement , elle sçut se débarasser , ou par les rigueurs , ou par la fuite. Les Amans respectueux mouroient donc doucement de lan-



gueur, selon l'ordre & la coutume ; sans lui donner beaucoup de peine ; mais il s'en trouvoit de téméraires , & quelquefois d'importuns , qui lui faisoient souvent exercer son talent. Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, & d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté , lorsqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde , pour jouïr paisiblement du plaisir ingrat de s'adorer , & de se lorgner dans les lieux les plus écartez. L'Amour s'en offensa , & résolut de venger les Amans qu'elle abandonnoit par le malheur le plus sensible qui put lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans sa personne , le moindre étoit celui de ses cheveux ; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du monde , si longs & si épais qu'ils la couvroient entierement quand elle



vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une riviere où elle s'étoit baignée, un Cerf plus blanc que la neige poursuivi par des Chasseurs se lança dans l'eau; & pendant que ceux qui le poursuivoient cherchoient un gué, il passa la riviere à nage, & se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroissoit n'en pouvoir plus de lassitude, & sembloit lui demander sa protection par des regards tristes & languissans. Jamais rien ne lui avoit paru si beau ni si digne de compassion: elle mit la main dessus pour le carresser & le consoler; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment; car dans le péril qui la menaçoit, elle eut recours au moyen infallible qu'elle crut avoir pour s'en garentir. Elle étoit presque nuë, & la pudeur ajoutant une nouvelle vîtesse à sa legereté ordinaire, elle voloit au lieu de

courir ; mais on eût dit que cet Amant téméraire , à qui l'Amour venoit de prêter ses aîles les plus rapides , avoit encore retenu la qualité de Cerf ; car tout ce que la Nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitoit ses cheveux pendant cette course précipitée ; mais elle étoit trop jalouse de la moindre de ses beautés , pour les voir ainsi exposées aux yeux d'un prophane qu'elle fuyoit ; & se jettant dans le premier Bois pour se dérober à ses regards , elle donna dans le piège fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelque pas , que ses beaux cheveux se prirent à tous les buissons de son passage ; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un Amant respectueux : mais celui qui la poursuivoit ne l'étoit pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses

cheveux s'étoient embarassez. Cefut alors qu'elle eut beau prier, menacer & se défendre : par malheur celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur d'occasion ; il ne l'aimoit pas assez pour la craindre , & la trouva trop belle pour lui obéir. Enfin le cruel Dieu d'Amour qui la vouloit punir , la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisans du tems disoient en contant cette Histoire, qu'elle ne s'étoit point trop désespérée après son aventure , & que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en pût consoler s'il ne lui en avoit pas coûté tous ses appas ; mais après cette perte , la vie lui devint odieuse : elle fuyoit les Fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement , & cependant un changement qui lui faisoit tant verser de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vai-

nes , quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne ! C'est souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin , lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le pere d'Alboflede l'avoit trompée pour la rendre sage ; toutes les menaces qu'il lui avoit faites de perdre sa beauté en perdant son innocence , étoient des malheurs supposés , & jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée ; & au lieu de s'en éclaircir , tous ces miroirs champêtres où elle avoit passé de si doux momens à s'entretenir avec ses beaux yeux , étoient devenus son aversion la plus grande. Elle pleuroit nuit & jour un malheur qui n'étoit que dans son imagination ; mais en est-il de plus grands que ceux qui sont de cette nature ? Les Fées enfin eurent pitié

d'elle, & voulant la soulager mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir, qui pour la consoler promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit ; mais en même-tems elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit demander, parce que l'ayant obtenu, l'octroi en étoit irrévocable. Hélas ! quel nouveau piège pour la malheureuse Alboflede ! Pouvoit-elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupoit éternellement. Elle voulut... qu'on la changeât dans l'instant depuis les pieds jusqu'à la tête, & qu'on rendît sa figure aussi différente de ce qu'elle étoit qu'il seroit possible. Il lui fut accordé, & à peine avoit elle achevé de parler qu'elle devint si affreuse que la Fée en eut peur, & s'enfuit. Peu de tems après cette métamorphose, une autre Fée se présenta sur son passage, comme elle cherchoit à se mirer quelque part.



La Fée lui offrit encore un don ; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait , tant son empressement étoit grand. La grace qu'elle demanda enfin , fut de pouvoir vivre , dans toute la beauté où elle étoit , autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite Déesse haussa les épaules à cette requête insensée , mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée , comme elle crut , dans la possession d'une beauté dont elle avoit établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyoit lui être revenus avec ses appas , qu'elle courut avec ardeur à la première Fontaine , pour jouir du plaisir de se revoir après une si longue absence : mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée & si contrefaite , qu'elle en eut horreur. Cette figure qui représentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrépitude , avoit pour tout orne-



ment trois vilains cheveux gris à la tête : elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait ; mais lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes que son étonnement lui faisoit faire , elle ne douta point de son malheur , & elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se miroit , dès qu'elle le connut. Enfin après avoir renouvelé les premiers regrets qu'elle avoit donné à la perte de sa beauté , elle se consola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les momens qui l'approchoient de son dernier terme , de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartez , & d'errer la nuit parmi les deserts & les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie , elle étoit enfin parvenuë au douzième mois de sa dernière année , & comptoit n'avoit plus que quelques jours à

traîner l'odieuse figure où son destin l'avoit condamnée ; lors qu'après avoir errée pendant une nuit fort obscure au travers des rochers & des précipices, où elle tentoit inutilement de se perdre, elle arriva enfin auprès de cette même Isle où elle s'est établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandoit une si grande clarté sur les objets d'alentour, qu'on les distinguoit comme en plein jour. Sa plus grande aversion, après elle-même, étoit pour la lumière ; cependant elle fut saisie d'une curiosité si violente de sçavoir d'où cela procédoit, qu'elle passa la riviere pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit Negre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries si brillantes, qu'elles ébloüissoient ; elle fut long-tems sans oser seulement s'approcher de lui, car il lui parut encore plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin vaincuë par un desir extrême de s'emparer d'un

trésor qui n'étoit attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanouir par sa laideur, & plus encore par son haleine : elle défit le carcan ; mais comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux ; elle voulut fuir, mais elle avoit perdu avec sa beauté toute sa vitesse. Le Maure, sans empressement, pour le vol qu'elle lui venoit de faire, lui dit que le bijou étoit encore plus précieux qu'elle ne croyoit ; il lui permit de se l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repasseroit la rivière à l'instant. Cette loi ne lui parut pas dure ; elle n'avoit plus que quelques jours à vivre, & cependant elle fut ravie d'être en possession de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau entourée de mille rayons de lumière ; mais quel fut son étonnement lorsque tout cet

éclat fut effacé par celui de sa première beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joye ne dura gueres, elle étoit trop immoderée pour cela: quel fut son désespoir, lorsque le petit vilain lui proposa, ou de rendre le carcan, ou de se donner à lui..... Elle lui jetta d'abord à la tête, pleine d'indignation & de mépris, ce trésor, tout précieux qu'il étoit; mais s'étant vouluë revoir dans l'eau ensuite, elle frémit, & tourna les yeux sur le Maure. Il étoit détestable depuis la tête jusqu'aux pieds; cependant après avoir bien marchandé, elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand Magicien, mais il n'en sçavoit pas assez pour casser entièrement l'Arrêt des Fées; car dès que le jour parut, Albofede parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit Sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de sa Maîtresse dans le jus d'une  
herbe

Herbe qui le rendit si fort, que rien ne le pouvoit rompre, ni arracher. Il lui enseigna son Art; elle connoissoit l'avenir, commandoit aux Elemens, & quand il lui plaisoit, elle exerçoit le pouvoir de la Magie dans toute son étenduë. Occupée de tant de connoissances relevées, elle revint insensiblement de cette foiblesse extrême qu'elle avoit eüe pour sa beauté; & le petit Negre, qui n'avoit eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenuë, lui laissa son Isle & ses enchantemens, & disparut.

Cette Fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'Histoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le file.

Clodion avoit succédé à son pere, comme j'ai déjà dit. Il y avoit six mois qu'il étoit éloigné de sa chere Gertrude ( six siecles pour



une passion comme la sienne); elle  
 s'étoit point sortie un seul moment  
 de son souvenir pendant tout ce  
 temps, & l'absence qui affoiblit sou-  
 vent la tendresse la plus fidelle ( sur  
 tout au milieu des grandes occupa-  
 tions) n'avoit fait qu'augmenter la  
 simplicité de son cœur. Il se mit en chemin plein du  
 désir de la revoir & de rendre heu-  
 reux ce qu'il adoroit; charme sans  
 doute le plus doux qu'on puisse  
 goûter en aimant. Il se la figuroit à  
 chaque pas qu'il approchoit d'elle,  
 même de douleur pour son absence,  
 & mourant de langueur & d'impas-  
 sibilité pour son retour. Quel plaisir de  
 s'en voir exemptant d'inquiétudes en de-  
 venant heureux! Un homme possédé  
 de ces fastueuses idées va d'ordina-  
 ire bien vite: aussi prévint-il par son  
 départ pour Troyes. Sa surprise de  
 n'y point trouver Gertrude, fut  
 égale à celle qu'il avoit crû lui cau-  
 ser par sa présence inopinée; il n'y



avoit que son frere qui sçût le parti qu'elle avoit pris. Clodion allarmé de ce que personne ne lui en pouvoit dire des nouvelles , fit chercher ce frere , qu'on eut bien de la peine à déterrer , tant il sembloit que tout conspirât à le désespérer dans son impatience ; mais lorsqu'avec tout l'empressement & le desordre que l'amour mêlé de crainte inspire , il lui eût fait cent questions à la fois sur sa sœur , & qu'il le vit interdit & confus , il ne douta point qu'elle ne fut morte , & s'abandonna au désespoir & à la fureur tout ensemble. Le frere de sa Maîtresse en craignit les effets , & s'étant excusé sur la défense qu'elle lui avoit faite de révéler le lieu de sa retraite , il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joye n'avoit succédé à un état aussi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avoient réduit ; on lui redonnoit la vie en l'assurant de celle de sa chere Maî-

et étoit assez pour tout par-  
 ément. On prépara un bateau avec  
 les Rameurs les plus forts & les plus  
 experts qu'on pût trouver ; il s'y  
 embarqua avec son seul Conduc-  
 teur, & toujours rempli de la gen-  
 tillesse qu'il y auroit à surprendre  
 agréablement sa Maîtresse, il retint  
 tous ceux que son frere vouloit en-  
 voyer pour l'avertir de leur arrivée.  
 Cependant, ceux qui conduisoient  
 le bateau le faisoient aller d'une vi-  
 tesse extrême, tandis qu'il n'avan-  
 çoit presque point au gré du plus  
 impatient des hommes. Il étoit si  
 transporté de l'espérance de voir en  
 peu de momens sa charmante Ger-  
 maine, qu'il ne se pouvoit contenir,  
 & sollicitoit les Rameurs (déjà ex-  
 cédés par les efforts qu'ils faisoient)  
 de les redoubler encore. Tantôt il  
 embrassoit le frere de sa Maîtresse,  
 & tantôt il lui reprochoit la cruauté  
 de l'avoir laissé un moment dans une  
 incertitude qui lui avoit presque

coûté la vie; mais au lieu de répondre à ses carresses, & à ces questions tendres & confuses qu'il lui faisoit sur sa sœur, il garda pendant plusieurs jours un silence obstiné, & se contenté à chaque fois que Clodion l'embrassa de se jeter dans la mer avec lui. Enfin tandis que le Frince admiroit la froideur d'une jeune Grine dont on recevoit les embrassements son petit bateau aborda sous une galerie qui s'avançoit sur le rivage. Dans le tems qu'il faisoit à terre il crut entendre quelques murmures dans la Maison; & il avouoit son amour. Il appella le frère de Gertrude pour le conduire, qui sortant du bateau avec beaucoup de lenteur & de répugnance, le jeta de nouveau dans la mer. A mesure qu'ils avançoient, cette voix plaintive sembloit se faire entendre; à la fin ce furent des cris si rûgus & si perçans, qu'il ne douta plus qu'on ne fit quelque violence à la personne

qui les pouffoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient, & vit à terre sa fidelle Gertrude entre les bras d'une vieille, & auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille & de l'enfant, dans le tems que la mere revenuë de l'évanoüissement où l'avoit jetté la derniere douleur, ouvroit foiblement les yeux. Ciel ! quel objet les frappa, & que la vûë de celui qu'elle aimoit plus que sa vie lui parut affreuse dans l'état où elle étoit. Un second évanoüissement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalousie & la fureur rendoient de beaux combats dans l'ame de Clodion. Ils ne durèrent pas long-tems, sa Maîtresse revint par de nouvelles douleurs ; ses cris pitoyables, & l'agitation violente qu'elles lui causèrent, firent céder l'indignation de son Amant à un reste de tendresse ;

## ZENEYDE 79

& déjà il se mettoit en devoir d'assister Alboflede fort occupée à la se courir dans ses convulsions, lorsqu'après de nouveaux efforts, elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infirmité outrée, le changement qu'elle souffrit son visage dans ces tourmens, & le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence, effacerent en un instant de l'ame de Clodion tout ce qui l'avoit intéressé pour elle. Il regagna son petit bateau aussi occupé de la bizarrerie de son aventure pendant le retour, qu'il l'avoit été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur, sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisoit préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auroient sans cesse renouvelé





# ZENEYDE

l'idée d'une aventure qu'il vouloit  
 oublier, il vit un jour Alboflede au  
 milieu d'un cabinet où il s'étoit ren-  
 fermé pour écrire. La surprise que  
 lui causa sa figure & sa présence  
 inopinée, cédoit à une espece de res-  
 pect dont il ne pût se défendre pour  
 elle, lorsqu'elle lui parla en ces ter-  
 mes : La malheureuse Gertrude  
 n'est plus, elle fût innocente de l'in-  
 fidelité dont tu crois avoir vû les té-  
 moignages ; mais il ne m'est pas per-  
 mis d'en dire davantage pour la  
 justifier, c'est au tems seul qu'il est  
 réservé de rétablir sa réputation :  
 cependant fois persuadé que nul  
 d'entre les hommes n'a séduit son  
 innocence, ni triomphé de sa ver-  
 tu, & Clodion seul de tous les mor-  
 tels. Clodion, s'écria le Prince,  
 en l'interrompant brusquement,  
 n'est peut-être pas sans le sçavoir,  
 pere des enfans qu'il a vû naître :  
 cependant j'en aurai soin, sans exa-  
 miner qui l'est ; & je dirai de plus,



que je ne suis pas insensible au malheur de leur mere , malgré tout ce qui devoit l'effacer pour jamais de mon souvenir. Oublies-la , dit-elle , puisque tu ne t'en souviendrois que pour outrager sa mémoire ; mais apprends que ce qu'elle laisse , sera peut-être un jour arbitre de la destinée des tiens. A ces mots il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit , qu'il fut contraint d'en détourner les siens , & ne la vit plus lorsqu'ils la rechercherent : mais achevons succinctement ses aventures & son regne. Il tourna deslors toutes ses pensées vers la guerre , rebuté de toutes celles de l'amour ; & ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé , & dans lequel les tendresses du cœur n'avoient assurément point de part ; mais il vouloit des successeurs : cependant il n'en eut point , quoique la vertueuse

Clotilde lui eût donné un fils & une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition & la guerre allumées de toutes parts, l'en tirèrent pour la porter par tout où il crut profiter du désordre où étoient pour lors les affaires de l'Empire. Le succès ne fut pas toujours heureux pour lui dans cette entreprise : le grand Aëtius avoit arrêté sur le penchant de sa ruine cette vaste Puissance que son propre poids sembloit entraîner, & par tout où Clodion l'eût en tête, ce fût à son désavantage. Cependant ce qu'il y avoit d'Avanturiers qui cherchoient la gloire ou la fortune, venoient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeureroit point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étoient signalez avec le plus de distinction, il avoit honoré de son estime, & comblé de bienfaits un

jeune inconnu qui n'avoit pas manqué une occasion de se faire remarquer. Sa personne étoit agréable, & profitant du penchant que le Roi avoit pour lui, son assiduité le rendit l'objet de ses libéralitez, & de l'envie des Courtisans; car la faveur n'a non plus de bonnes dans son accroissement, que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau Favori étoit toute la connoissance qu'on avoit de lui, il se faisoit appeler Merouïée. Le Roi, pour combler sa fortune, lui fit épouser une sœur aînée de sa femme, dont il n'avoit pas voulu, parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'usage dès ce tems-là de mener la Cour à la guerre lorsque le Roi y alloit; & comme les événemens en sont incertains, les Dames, au lieu d'assister aux victoires & aux triomphes, voyoient quelquefois le contraire.

Ces nœces célébrées auprès de Laon , penserent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette Place que les Romains sembloient menacer. Le vigilant Aëtius ne douta point que l'éloignement de son camp , & les réjouissances où les ennemis s'abandonneroient , ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé , & tombant sur eux à la pointe du jour , il les trouva accablez de vin & de sommeil , sans gardes & sans défense. Merouëe fut le premier en état de les recevoir , & courant au quartier du Roi à la première allarme , rallia ce qu'il pût à la hâte , le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déjà environné ; & après l'avoir sauvé , fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs : la Reine tomba heureusement pour elle entre les mains du General ennemi. Elle fut traitée

avec tout le respect dû à son caractère , & renvoyée trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion : Aëtius attiré ailleurs pour la défense de l'Empire , lui donna le tems de se remettre.

Les conseils de Meroüée , aussi sage qu'il étoit vaillant , n'aiderent pas peu Clodion à établir une puissante Monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion si avantageuse de tout ce qui regardoit son Favori , qu'il ne le pouvoit croire , lorsqu'il avoüoit franchement qu'il croyoit sa naissance obscure , toutes les fois qu'il lui en parloit. Je n'en rougirai point , Seigneur , lui disoit-il , nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune ; content de mériter , que ma naissance réponde à celle où vous m'avez élevé , je vous dirai que tout ce que j'en sçai , est qu'une vieille femme horriblement laide m'a fait élever



dans un endroit délicieux. Elle m'en a chassé dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite , ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières que j'ai portées ont été à votre service ; un papier fermé que cette Vieille m'a donné pour vous rendre , & que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'oser présenter , vous en dira peut-être davantage. Clodion le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours , ouvrit avec émotion le papier qu'il lui présenta , & y lut ces mots :

*Merouée , Fils de Gertrude , tient le jour d'un Pere immortel : le témoignage d'Alboflede doit suffire pour confirmer cette vérité.*

Clodion ayant rêvé quelques momens après cette lecture , embrassa tendrement Merouée , & lui dit en souriant , qu'il n'étoit point question de son Pere ; que mor-



tel ou immortel, il n'en avoit pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude, mais qu'il lui pardonnoit sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime & sa confiance pour lui allerent toujours en augmentant, & Meroüée regnoit effectivement pendant les dernières années du regne de son Maître ; mais s'il les rendoit glorieuses par les avantages signalez qui étendirent ses Etats pendant la guerre, il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos & l'abondance aux Sujets de sa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le siege de sa Royauté, ayant confié l'Etat & son fils même à Meroüée pendant la foiblesse de son âge. Il reçut l'un & l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ses soins & sa fidelité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion, mais bien-tôt la for-

tune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée , pour s'opposer aux Barbares , qui après avoir désolé les terres de l'Empire sous la conduite d'Attila , s'étoient répandus dans toutes les Provinces voisines ; le danger étoit pressant , la confiance que les troupes avoient en la valeur & la conduite de Merouée leur fit mépriser ce péril ; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable que sous un Roi. Ils méprisoient la stupidité du fils de Clodion , ( déjà en âge de porter les armes ) & cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mere, il falut céder. Merouée fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée , & proclamé Roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire ; le ciel sembla par toutes sortes d'heureux succès approuver cette injustice. Il joignit ses troupes

à celles du grand Aëtius , & ces deux fameux Capitaines ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orleans qu'ils avoient assiégée , après l'avoir encore affoiblie par plusieurs combats , joignirent enfin le Roi des Huns dans les plaines de Châlons , où il avoit rassemblé & déployé cette multitude innombrable de Combattans , & l'attaquèrent avec tant de valeur & de succès , que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion allarmée au premier bruit de l'ingratitude & de la perfidie dont elle accusoit l'ambition de Meroüée , n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisoit de n'avoir accepté le titre de Roi que pour le conserver à son fils. Elle se sauva avec ce fils & une fille , sans s'amuser aux pleurs de sa sœur , ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari ; rien ne put la rassurer.

Elle avoit donc été trouver Attila avant sa dernière défaite, lui avoit confié la personne & la fortune du Prince ; & après avoir reçu des assurances de châtier l'Usurpateur, & de rétablir son fils, elle méditoit de se retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avoit encore des Partisans. Mais ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit couroit que son fils avoit péri, elle se détermina enfin à chercher un azile auprès d'Aëtius, de qui elle avoit déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée Romaine, tandis que Meroüée ayant rétabli la tranquillité dans ses Etats, étoit aussi de retour dans la capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clotilde lui avoit fait prendre ; mais la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée

de toutes parts, il se confola enfin dans la possession d'une Couronne qui sembloit déformais lui appartenir par la loi même de son premier Fondateur, aussi-bien que par le choix des François.

Depuis ce tems-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune ; les prosperitez prévenoient ses vœux, & tous ses projets étoient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses Etats pour n'avoir que ce bonheur à désirer ; il en visita toutes les Provinces, comblé par tout de bénédictions & de louanges. Il sembloit chercher à établir le siege de sa domination au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le déterminâ : il regardoit cette Ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en étoit pas heureuse ; mais



la foiblesse des grands hommes est de vouloir combattre la nature, & de vaincre toutes les difficultez par l'art & la profusion, plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres, quelques raisonnables qu'ils les connoissent.

Merouïée donna beaucoup de tems à la recherche inutile de la fameuse Albofede, rien ne put lui en donner des nouvelles; il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles, & ce fut là que pour en éterniser la mémoire il déploya sa magnificence en épuisant tout ce que pouvoit l'art & l'invention pour rendre cette petite Isle la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Albofede, s'étoient trouvées dans le tems qu'on travailloit à l'embellir; qu'entre plusieurs prédictions, el-



les contenoient l'avanture de Gertrude , qui se baignant aux bords de cette Isle , fut surprise par le Dieu du Fleuve , qu'elle en eut les jumeaux dont Meroüée étoit l'aîné ; & que tandis qu'elle donnoit ses soins à sa première enfance , l'autre fut rendu à son pere. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son Roi,

Mais pendant que Meroüée établissoit à Troyes le séjour enchanté de sa demeure , & la foi d'une origine que les esprits forts de ce tems là traitoient de fabuleuse : voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors Empereur , Prince si abandonné à tous les excès où son mauvais naturel & ses plaisirs l'entraînoient , que le vertueux Aëtius , avec toute l'autorité que ses services lui donnoient

fur son esprit, pouvoit à peine s'opposer à ses violences.

L'acüeil que Clotilde & sa fille trouverent dans l'azile que leur donna ce grand homme , surpassa leur espérance. Aquilée étoit alors le siege de l'Empire ; car depuis que Rome abandonnée par le foible Honorius , avoit été livrée à la fureur des Barbares , ses successeurs sembloient avoir entierement déferté une Ville si long - tems maîtresse de l'Univers. Aëtius n'oublia rien de ce que la magnificence & la politesse d'une Nation qui traitoit les autres de Barbares , pouvoit contribuer pour adoucir les malheurs d'une grande Reine ; mais pour lui assurer sa protection , il falloit avant toutes choses lui trouver un azile contre une puissance supérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune , ainsi le premier soin d'Aëtius fut de la cacher aux yeux de

son Maître. Une maison agréable & magnifique qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée , fut la retraite des Princesses ; elles y étoient servies avec tout le respect & tous les égards qui étoient dûs à leur caractère ; & si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature , c'étoit sans doute dans cette douce & tranquile retraite qu'elle eût pû les oublier ; mais elle venoit de perdre un fils , objet de sa tendresse & de ses plus cheres espérances. Elle se voyoit fugitive dans une Cour , où sa fille ( reste unique de la race de Clodion ) n'osoit seulement paroître , condamnée à passer ses beaux jours dans une solitude éternelle , ou à commettre ses charmes & son innocence à la discretion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse Reine , que son courage fier & orgueilleux ne le put supporter ; & rongée d'un chagrin

perpétuel , elle y succomba enfin ; & mourut entre les bras d'une fille désolée , que dans un âge si tendre , & une fortune si déplorable , elle laissoit sans aucun appui que la générosité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de sa Maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aëtius ; mais le triste état où elle laissoit la Princesse redoubla sa tendresse pour elle , & l'intéressa tellement dans sa fortune qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire descendre du rang où elle étoit née , & vous sçavez ce que c'étoit qu'un Citoyen Romain dans le tems de la République ; Aëtius étoit Patrice : & dans celui du bas Empire , cette Dignité , d'où l'on y montoit souvent , n'étoit pas tenue pour inférieure à celle des Rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité ; tant de noblesse & de vertu brilloient dans les sentimens de la Princesse , que la seule inquié-  
tude.

rude du Romain étoit de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher ; mais il se résolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune Sénateur, étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la Cour ; il étoit de tous les plaisirs de l'Empereur, sans participer aux désordres ou ses débauches le plongeant. Aëtius le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une jeunesse corrompue, autant qu'il s'étoit distingué dans les périls de la guerre, jeta les yeux sur lui pour hériter de ses richesses immenses, & posséder un trésor encore plus précieux dans la chère fille qu'il lui destinoit. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit, & la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien ; le tems ne fit qu'augmenter la passion de l'un, & la tendresse & l'estime de l'autre.



Valentinien consentit au mariage de son Favori avec une Etrangere ; & aux instantes prieres d'Aëtius, il promit même qu'il n'assisteroit pas à leurs nôces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épousoient de belles femmes.

Jamais Hymen ne s'étoit célébré sous des auspices plus heureux en apparence ; & c'est de ce mariage que l'infortunée Zeneyde est née, derniere d'un sang malheureux que le couroux du Ciel n'a point cessé de persécuter. A ces mots de nouvelles pleurs coulerent des yeux de la belle Zeneyde ; car je me doutai bien alors que c'étoit elle, & tandis qu'une douleur si vive après tant de siecles m'intéressoit pour elle, je trouvois quelque chose de si singulier à me voir tête à tête avec la petite fille du bon Roi Clodion, que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire, qui n'auroit pas été



de saison. Je regardois de tous mes yeux une personne qui par son âge pouvoit avoir été grand-mère d'un Patriarche, & qui par sa beauté & sa fraîcheur pouvoit passer pour la Déesse du Printems. Elle connut d'abord ma pensée, & continuant son discours : La fin de cette Histoire, dit-elle, vous éclaircira un mystere qui vous embarrasse ; mais avant que d'y venir, je ferai obligée d'allonger mon récit par des particularitez d'avantures qui vous en paroîtront détachées en quelque maniere, mais je tâcherai en vous les contant de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aëtius espéra que la faveur de Maxime garantiroit la femme des insultes que sa beauté avoit à craindre des emportemens de Valentinien. Ma mere parut à la Cour comme un nouvel Astre, elle effaça même l'Impératrice Eudoxie, qui jusques-là n'y avoit rien vû

qu'elle n'eût effacée. Mais au milieu des loüanges dont cette nouvelle beauté faisoit retentir le Palais, Valentinien demeura muet; & le plus susceptible de tous les hommes fut le seul qui ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loua les Dieux; mais Aétrus, qui connoissoit le cœur perfide de son Maître, en tira un mauvais augure, & jugea deslors qu'il ne falloit exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mère reçut avec joye une proposition qui convénoit à son humeur, & mettoit en repos l'esprit d'un homme mari qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la Cour dès le jour qu'elle y fut présentée; & il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'Empereur cependant, qui les avoit tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue,

sentit par son absence augmenter ses désirs & son impatience ; car chez lui les premiers mouvemens d'une passion étoient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les services d'Aëtius l'avoient obligé à dissimuler pour un tems tout ce que cette fatale vûë avoit allumé d'injustes feux dans son ame ; mais après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la Cour, que l'Imperatrice même l'en eût sollicitée, & que la guerre picquante qu'il faisoit chaque jour à Maxime sur sa jalousie, fût aussi inutile que tout le reste, il se lassa de la contrainte où le tenoit une si longue dissimulation, & se préparoit aux extrémités, lorsque sur le point qu'il l'alloit enlever, un affranchi de Maxime, dépositaire des secrets de son Maître, vint révéler un mystere à Valentinien qui lui fit changer de dessein. Il lui apprit que ma mere

avoit donnée une bague à son mari  
 qu'il tenoit si chere, qu'il ne la  
 quittoit jamais; qu'ils étoient con-  
 venus que quelque ordre qu'il lui  
 pût envoyer de paroître à la Cour,  
 elle n'y obéiroit pas à moins que de  
 voir ce gage de leur tendresse. Ce  
 fut sur cet avis que l'artificeux &  
 cruel Empereur forma le projet  
 d'un stratagème qui ne lui réussit  
 que trop. La passion dominante de Maxi-  
 mien étoit le jeu. Valentinien le sca-  
 voit, & ayant ordonné en secret à  
 ce qu'il y avoit de plus adroit à se  
 pernicieux métier dans la Cour  
 d'aller prendre son favori, & de  
 tâcher de le séduire à prendre de  
 l'argent sur sa bague, ils y réussit-  
 rent. La chose étoit difficile; ils é-  
 roient qu'on ne voulût plus jouer  
 sur sa parole, & qu'on refusât des  
 pierres de plus grand prix qu'une  
 bague dont on s'obstinoit à ne se  
 point défaire; mais il étoit picqué

de sa perte : & l'Empereur n'étant pas de la partie , il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouïoit. Il ne s'en fût pas plutôt défait , à condition de la racheter après le jeu , qu'il reçût ordre de l'Empereur , lorsqu'il y étoit le plus échauffé , de se rendre incessamment avec Aëtius à quelques Légions , campées à une journée d'Aquilée , qu'on disoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piège avec tant d'ardeur & d'empressement , qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine étoit-il hors de la Ville , que sa femme reçût la malheureuse bagne des mains du scélérat affranchi ; cependant malgré ce témoignage convainquant des volontez de son mari , elle balança long tems avant que de pouvoir se résoudre à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le Palais de Valentinien ; mais tout conspiroit à son malheur. L'affranchi de son



mari, qu'elle scavoit être le confident de ses plus secrètes pensées, se chargeoit de la conduire, & c'étoit chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoissoit point le Palais : jugez de son étonnement, lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'Empereur, au lieu de celui d'Eudoxie, & qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit son mari. Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayez ; mais au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le Maître de ces lieux, elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit trahie ; & voulant se retirer avec précipitation, elle trouva tous les passages fermez. Valentinien tâcha de la rassurer ; & s'approchant d'elle avec une profonde soumission, il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux & dans ses discours que des marques d'une passion tres-respectueuse : elle



# ZENEYDE.

n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur & d'insinuant pour la foiblesse du sexe, l'amour, l'ambition, le desespoir, & les pleurs: mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Alors le Tyran rentra dans son naturel, & ce fut alors que les prières, les pleurs & le desespoir, auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour, furent aussi inutiles que les cris, & tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant Maxime ayant eu des nouvelles en chemin que tout étoit paisible où il alloit, revint sur ses pas; & voulant en rendre compte à l'Empereur avant toutes choses, il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes, au lieu d'y rencontrer cette presse servile dont elles étoient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le tems qu'il s'en approchoit, & il en vit

sortir son épouse. Jamais l'affreuse  
 Gorgone ne parut avec tant d'hor-  
 reur & de surprise aux yeux de  
 ceux qu'elle changeoit en rocher,  
 que ma mère s'offrit alors aux siens ;  
 & on eût dit que cette vue, jadis si  
 chère, venoit de faire le même  
 effet en lui. Il demeura éperdu,  
 immobile, & sans sentiment, tan-  
 dis que ma mère, frappée comme  
 d'un coup de foudre de voir que le  
 premier témoin de son désordre  
 étoit celui de qui elle vouloit se ca-  
 cher pour jamais, bailla les yeux ;  
 & détournant un visage où le dé-  
 sespoir étoit peint, elle s'éloigna de  
 lui avec tant de précipitation,  
 qu'elle étoit dans son appartement  
 avant qu'il fut revenu de son éton-  
 nement. L'innocente & malheu-  
 reuse Princeesse ne voulut point se  
 donner le tems d'envisager toute  
 l'horreur de sa destinée ; elle en-  
 voya prier Aëtius de se rendre au-  
 près d'elle en diligence, & ayant

fait préparer un bain , elle s'y mit , & se coupa les veines ; il arriva comme elle commençoit à sentir les premières défaillances , elle eut encore assez de forces pour lui conter son aventure ; & lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit séduite , elle parut consolée en expirant entre les bras de son pere , de pouvoir réparer par sa mort l'outrage innocent qu'elle avoit fait à son mari. Aëtius pénétré lui-même de la douleur la plus vive , ne put de long tems consoler Maxime ; il appréhendoit tout de son impétuosité & de ses ressentimens : il craignoit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du Prince ; il craignoit d'un autre côté que l'Empereur n'en demeurât pas-là , & que pour sa propre sûreté il ne portât l'injustice & la tyrannie jusqu'à l'extrémité contre un homme qu'il avoit trop offensé pour le laisser vi-

vre. Mon pere dissimula son déses-  
 poir, autant qu'il le put, il feignit  
 même d'entrer dans tout ce que  
 son ami lui dit, pour l'appaiser; &  
 peu de tems après, il porta sa dou-  
 leur & ses ressentimens à la guerre  
 qui venoit de recommencer entre  
 le successeur d'Attila & les Ro-  
 mains. Aëtius fit des reproches en par-  
 tant à son Maître sur la noirceur  
 de ce dernier crime, qui ne furent  
 pas trop bien reçus. Il conjura l'im-  
 peratrice de ne prendre sous sa  
 protection jusqu'à son retour, &  
 partit avec Maxime la victoire. À  
 son ordinaire l'accompagna par-  
 tout. Mais tandis qu'il triomphoit  
 des ennemis de l'Empire, Valenti-  
 nien le défoloit. Il ne mit plus de  
 bornes à ses cruautés & à ses vio-  
 lences pendant l'absence de celui  
 qu'il commençoit à regarder com-  
 me un censeur importun de ses  
 actions. Maxime sentoit une joye



secrette dans le fond de son cœur à  
 chaque nouvelle que l'on en avoit,  
 pendant qu'il en couloit des larmes  
 au géneral Aëtius; car bien loin  
 que le tems eût étouffé dans l'ame  
 du fiers Romain le ressentiment  
 d'une si cruelle injure, la violence  
 qu'il se faisoit en la dissimulant  
 augmentoit sa haine implacable  
 contre le Tyrant. Dieux! de quels  
 moyens se servit-il pour l'allouvir,  
 & que ne peut point la fureur de se  
 venger dans les âmes qui elle possè-  
 de! Maxime sçavoit trop, qu'il n'y  
 falloit pas songer tant que le fidele  
 Aëtius veillerait à la sûreté de son  
 indigne Maître; mais résolu de se  
 perdre lui-même, ou de se venger,  
 il ne balançoit point dans la résolu-  
 tion d'immoler son ami au désir fu-  
 rieux de laver dans le sang de son  
 Maître l'affront qu'il en avoit reçu.  
 Aëtius redoubloit ses reproches à  
 chaque Lettre qu'il lui envoyoit;  
 mais celles que Maxime écrivoit à

## ZENEYDE.

L'Empereur étoient d'un autre stile : la flatterie (appas aussi dangereux pour les scélérats, & les tyrans, qu'il l'est quelquefois pour les Heros) étoit une insinuation infailible pour persuader que le General des Romains ne prenoit la liberté de censurer des défauts imaginaires de son Empereur, que parce qu'il portoit envie à ses vertus ; qu'il étoit à craindre que le déshonneur d'être en sa place ne le poussât à rendre son nom odieux aux Legions, plutôt que cette tendresse qu'il affectoit pour la liberté des Romains & le repos de l'Etat ; & qu'enfin un sujet que les Soldats adoroient étoit toujours en possession de ne l'être plus dès que son ambition prendroit le dessus de la fidélité. Cet artifice, tout grossier qu'il étoit, réussit auprès d'un esprit ingrat & timide. Aëtius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçoit son Maître, & le commandement de l'ar-



mée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, qu'il fut assassiné aux pieds de l'Empereur, où il s'étoit jetté pour se faire tuer. La nouvelle en vint bien-tôt à l'armée; aussitôt une partie des Legions courut à sa vengeance; tandis que dans Aquitane qui se souleva contre Valentinien; & ce furent ses propres Gardes qui l'imolerent aux vœux du grand Aëtius; & à la sûreté publique. Mon père fut aussitôt proclamé Empereur par le Sénat & l'Armée. A peine cette fortune pût-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pu sacrifier à sa vengeance sans envelopper dans la perte le plus grand & le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'Empire; j'étois encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille; je l'étois encore moins.

aux révolutions qui changèrent en  
 ce tems-la ma fortune. Je ne me  
 souviens que d'avoir toujours été  
 élevée comme fille de l'Empereur,  
 & je regardois Eudoxie comme ma  
 mère. Maxime l'avoit époufée peu  
 de tems après fon élévation à l'Em-  
 pire, on ne fçait fi ce fut par poli-  
 que ou par amour, il y avoit des  
 railons pour l'un & pour l'autre.  
 Enfin la mémoire odieufe de fon  
 prédeceffeur, & une forte inclina-  
 tion qu'il avoit pour la vertu, ren-  
 dirent bien-tôt fon regne fi agréa-  
 ble aux Romains, qu'il jouiffoit  
 d'une tranquillité heureufe, lors-  
 que Childeric fils de Merovie vint  
 à la Cour. J'étois alors inftruite des  
 avantures de ma mère, j'y avois  
 fouvent donné des larmes, & j'a-  
 vois conçu pour Meroviee & toute  
 fa race une averfion égale au tort  
 que je crus qu'elle avoit fait à la  
 nôtre: cependant le Prince Childe-  
 ric venoit me demander lui-même

en mariage. Merouée, le plus prudent des hommes, voulut par l'alliance des Romains, assurer à son successeur la possession d'un Etat qu'il n'avoit celle d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à sentir les infirmités de l'âge, & il prévit que son fils, plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaisirs, qu'il ne paroïssoit appliqué aux choses sérieuses, auroit besoin d'un protecteur tel que l'Empereur des Romains pour le maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune Prince, j'étois pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire; & lorsque le sujet de son voyage fut connu, je ne pouvois supporter la pensée de me voir unie avec un fang si fatal à ma famille sans en frémir: mais sa présence changea un peu ces sentimens. Tout étoit aimable dans sa personne, grand &

noble dans son air , ses manieres étoient insinuanes & polies , son esprit plein de vivacité & d'agrément ; mais toutes ces qualitez aimables ne firent qu'effacer de mon ame l'averfion dont j'étois prévenue , fans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans , ma grande jeunefle fut peut-être caufe qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déjà me flatter , peut-être auffi me négligeoit-il , par la feule raifon que je lui étois destinée. Cependant fon pere ne fut pas fâché du féjour qu'il fut obligé de faire à la Cour Romaine , en attendant que mon âge permit la célébration d'un Hymen qu'il avoit fait à cœur. Il efpéra que ce caractère de grandeur & de vertu , dont le nom Romain étoit encore en poffeffion , laifferoit dans l'esprit du Prince des impressions oppofées à celles qu'il y



voyoit à regret. Childeric, pour ne  
 point perdre de tems jusqu'à notre  
 mariage, porta ses vœux partout  
 où il trouva des objets dignes de ses  
 soins & de son inconstance; il fai-  
 soit chaque jour des conquêtes, des  
 infidélitez, & des jaloux; l'Empe-  
 reur même ne fut point exempt des  
 alarmes que ce dangereux Etran-  
 ger donnoit aux maris des plus bel-  
 les Romaines. Son étoile fatale au  
 lien conjugal commença de trou-  
 bler par sa maligne influence, l'heu-  
 reuse paix qui avoit régné dans la  
 famille de Maxime depuis son ma-  
 riage avec Eudoxie. Elle n'avoit  
 plus cet éclat dont brille la premie-  
 re jeunesse, mais elle avoit encore  
 beaucoup de beauté. Les assiduités,  
 & enfin les regards d'un homme  
 dont toutes les beautés se dispu-  
 toient la conquête, furent des hom-  
 magés qui flatterent sa vanité,  
 peut-être plus qu'ils ne toucherent  
 son cœur. Maxime, qui l'aimoit

passionnément s'en apperçût ; la raillerie aigre étoit son fort , & il disoit publiquement à l'Impératrice toutes les duretez que sa nouvelle jalousie lui fournissoit fur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut picquée jusqu'au vif , & sentit déjà un repentir de l'avoir fait succeder dans son cœur au cruel Valentinien , qui dans toutes ses fureurs ne l'avoit jamais si maltraité à son gré. Mais lorsque dans les piquoterics qu'ils eurent en secret , il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livroit à Childéric avec la même facilité qu'elle l'avoit épousée , lui qui avoit fait assassiner son premier mari ; sa rage parvint au dernier excès ; mais elle la renferma dans le fond de son cœur , résolüe que ce reproche offensant couteroit la vie à



celui qui se voyoit de l'avoir fait perdre à son époux, Elle se accommoda avec Maxime pour pouvoir mieux le perdre; il n'étoit plus question de ce qui les avoit brouillez, & tout ce qui regardoit Childeric s'évanouit dans son ame, pour y laisser régner le désir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire elle se pressa de hâter notre mariage, & de renvoyer incessamment un jeune ne étourdi qui n'avoit pas hérité l'alarme qu'il en avoit prise. Mais dans ce tems-là on reçut les nouvelles de la mort de Merouée; & son successeur plus pressé de posséder une Couronne qu'une Maîtresse qui n'étoit pas de son choix, partit avec précipitation, remettant la conclusion de son Hymen avec moi jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de tems après que l'Empire Romain fut sujet de révolutions fréquentes dans la déca-

dence) éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie livrée sans cesse à la haine & au désir de se venger, sous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua son dessein à un foible parti qui subsistoit à peine dans l'obscurité, reste indigne de compagnons des débauches, ou de ministres des cruautés de Valentinien. En ce tems-là Genferic, successeur d'Attila, si souvent vaincu par le grand Aëtius, & enfin chassé des terres de l'Empire peu avant la mort du fameux General, ayant rassemblé une armée de Goths & de Vandales, pratiquoit des intelligences dans Rome, & s'y avançoit. Maxime en eut avis, & dans le tems qu'il rassembloit ses Legions pour s'opposer à ses desseins, il apprit que s'en étant déjà rendu maître, il tournoit ses armes vers Aquilée, & qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle,

l'Arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste Empire qui fût jamais , mit tout en confusion pour faire succomber les Romains à un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans les Troupes , l'effroi dans le Sénat , & le désordre dans la Ville : alors les complices du dessein de l'Imperatrice prirent leur tems ; plusieurs ayant mis le feu en plusieurs endroits de la Ville , avertirent par ce signal les Conjurez. Ils souleverent aussi-tôt la populace contre Maxime , qu'ils accusoient d'avoir livré Rome à la fureur des Barbares , par sa lâcheté & sa nonchalance : ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant avec plus d'audace & de fermeté que de prudence se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffez & les plus téméraires ; mais loin de réprimer leur fureur , ils lui lancerent mille traits.

Il se retira dans le Palais pour n'être pas enveloppé, mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté & d'ardeur, qu'il tomba percé de plusieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'étoit avancée plutôt pour assouvir sa haine & satisfaire sa vengeance, que pour sauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras. Victime sans doute immolée par la Justice céleste aux manes du grand Aëtius, & non pas à l'expiation du parricide d'un Maître ingrat, & d'un cruel Empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas longtemps le plaisir d'une vengeance barbare, Genferic parut auprès d'Aquilée encore toute émuë de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes; mais détestant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers son mari, & frémissant de l'exemple dangereux qu'un Peuple soulevé contre son

Maître

Maître donnoit à l'Univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une Place forcée, & livra à la fureur, la brutalité & l'avarice des Soldats ; rien n'y fut épargné, excepté le dedans du Palais, où le Roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie, & peu de jours après on m'emmena avec elle à la suite de Genferic : triste jouët d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille aussi auguste que peu digne de ses caprices & de ses persécutions.

Dieux ! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confusion, & des cris qui retentissoient de tous côtez. L'aspect affreux des Soldats qui s'approcherent de moi pour me conduire au Char où l'on avoit déjà mis Eudoxie, acheva de m'ôter toute connoissance. Heureuse si je n'étois jamais revenue



de cet évanouissement.

La belle Nymphe parut si faisie à ces mots , que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours , elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompoient ; & cédant à sa douleur , après m'avoir fait connoître le trouble où elle étoit par un regard tout languissant , elle porta la main à un cordon d'or & de soye qui étoit auprès d'elle. J'entendis dès qu'elle l'eut tiré , un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des Thuorbes & des Clayecins , pendant qu'une vapeur parfumée s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions , m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu à peu , & ne laissa qu'une odeur inconnue qui me parut plus agréable que tout ce que j'avois jamais senti ; mais pendant cette espece de broüillard , la



Déesse étoit disparuë , le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroïssoit plus. Ah ! ç'en est fait , dis-je alors ; & puisqu'on commence à démeubler , bien-tôt ce Palais avec tous ses ornemens enchantez s'évanoüira , & je me trouverai seul au milieu de la prairie , ou sous quelque buisson , incertain si j'aurai rêvé , ou véritablement vu tout ceci.

Mais je n'eus pas le tems de m'arrêter sur ces réflexions ; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de Hautbois & de Violons, qui jouoient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles Chaconnes de Lully. Celle qui venoit d'entrer , & qui par ses airs sembloit se préparer à danser , étoit masquée ; son habillement étoit peu différent de ceux de l'Opera , hors que sa jupe étoit plus courte par devant , & que toutes les pierreries en étoient plus

belles & plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras , & qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas , un certain frissonnement d'admiration me saisit ; tant je trouvai de grace dans ce seul mouvement. Dieux , dis-je , si le visage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille , qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient ! Tout le tems qu'elle dansa , je fus si transporté , qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois , si elle eut remarqué tous les changemens de mon visage , & toutes les fois que je levois les yeux au Ciel. Ses pieds tournent à charmer , la justesse de leurs pas & de son oreille , sa grace & sa légèreté , tout cela me parut si extraordinaire , que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fût jamais. O Herode , m'écriai-je , quand elle eut fait sa révérence , si la fille de ta Maîtresse eût dansé de cet air devant toi ,

toutes les têtes de ta Cour étoient à ton service, & honteux de la borner à la moitié de ton Royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur & de tes Etats. La Danseuse n'entendit pas mon compliment, & je ne sçai comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois Dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre du Thé ou du Caffé. Celles qui portoient la table la placèrent devant moi, & se rangerent de chaque côté; & la troisiéme ayant posé l'équipage dessus, me fit une profonde révérence à la maniere: car au lieu de plier les genoux & de s'abbaisser, elle pencha la tête en arriere, & tenant les bras étendus, elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage, & je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance; mais s'étant redres-

fée dans le moment, elle se tint devant moi les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs, ses yeux étoient brillans, son tein vif & rembruni, & de tout cela il se formoit un certain air spirituel & animé, qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite avoit les cheveux du plus beau couleur de feu du monde, ses yeux étoient noirs, ses sourcils bruns, & jamais rousse n'eût les couleurs si ébloüissantes; sa gorge & ses bras étoient de la même blancheur, & ses regards étoient si éveillés, que je les trouvais pleins d'enjouement & de vivacité quand je tournai les yeux sur elle, & je la vis sourire comme si elle m'eut connu toute sa vie. L'autre étoit blonde, bien prise dans sa taille, quoiqu'elle eût assez d'embonpoint, son geste étoit naturel & gracieux, de grands yeux bleux

chargez d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu sérieux, & sa tête qu'elle penchoit nonchalamment me firent juger que l'insensibilité n'étoit pas son défaut. Leurs parures & leurs habits étoient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, si ce n'est que leurs coëffures me parurent encore plus élevées, & qu'au lieu de rubans elles avoient de grandes aigrettes placées en différens endroits, qui à chaque mouvement de tête faisoient le plus agréable effet du monde; leurs cors étoient échancrez en pointe pardevant, & découvroient un peu plus la gorge & les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois Beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avoit mis devant moi. C'est-là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiseurs de Descriptions; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornemens ennuyeux & frivoles



dont on allonge les narrations : c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage, où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des culliers d'or enrichies de gros diamans par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte & les gobelets ; mais ce fût plutôt par politesse que par curiosité : je n'en avois alors que pour les Princesses qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première, & je remarquai qu'elles avoient chacune une serviette au bras. Je trouvai dans les regards de la Nymphe aux cheveux roux un accueil aussi gracieux & aussi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord ; l'autre étoit toujours dans sa tendre langueur, & celle qui étoit devant moi me demanda si j'avois agréable qu'on servît du Thé. Ce fut alors que je



m'apperçus de mon incivilité , & me levant avec précipitation , je fis signe , après une profonde révérence , que je la remerciois. Parlez , Monsieur , dit-elle , parlez sans vous contraindre ; vous pouvez , en l'absence de la Divinité qui préside ici , rompre un silence qu'elle ne vous imposoit qu'à regret , & nous n'avons pas comme elle le don de lire dans les pensées. Il faut , s'il vous plaît , expliquer les vôtres ; j'avouë que je fus ravi de cette permission : car quoique je ne sois pas grand parleur , jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adressant donc à la petite Brune qui venoit de parler :

Non , Mademoiselle , lui dis-je , je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire en les recevant ; mais je vous conjure de me dire premierement , si je suis bien éveillé ; en second lieu , si me

prenant pour un nouveau Don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des Demoiselles de votre air ; & enfin ce qu'est devenuë la divine personne qui m'a conduit en ces lieux , & celle qui m'a fait l'honneur de danser devant moi. Il y auroit , répondit-elle , un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe ; il ne faudroit que vous couper le petit doigt , ou vous ôter un œil , qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours ; mais je ne crois pas , continua-t-elle en souriant , que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez , jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la Nymphe , elle est à présent à Poissy ; & connoissant que les choses qu'elle avoit à vous dire renouvelleroient encore plus sensiblement sa douleur que celles qu'elle vous a déjà apprises , elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs

avoient si souvent interrompües ; ainsi si vous aimez mieux m'écouter dès à présent , que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie ; mes Compagnes me laisseront avec vous pour obéir à ses ordres. A ces mots les deux Dames qui avoient apportées la table, l'enleverent & ce qui étoit dessus, & sortirent, tandis que la belle Brune prit un siege auprès de moi ; & sans rêver un seul moment aux choses qu'elle avoit à dire, elle continua ainsi l'Histoire de Zenejde.

---

**APPROBATION.**

**J**'Ay lu par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Oeuvres mêlées en Prose & Vers, par M. d'Hamilton.*  
A Paris ce 24. Octobre 1730.

**MONCRIF,**

75760999











